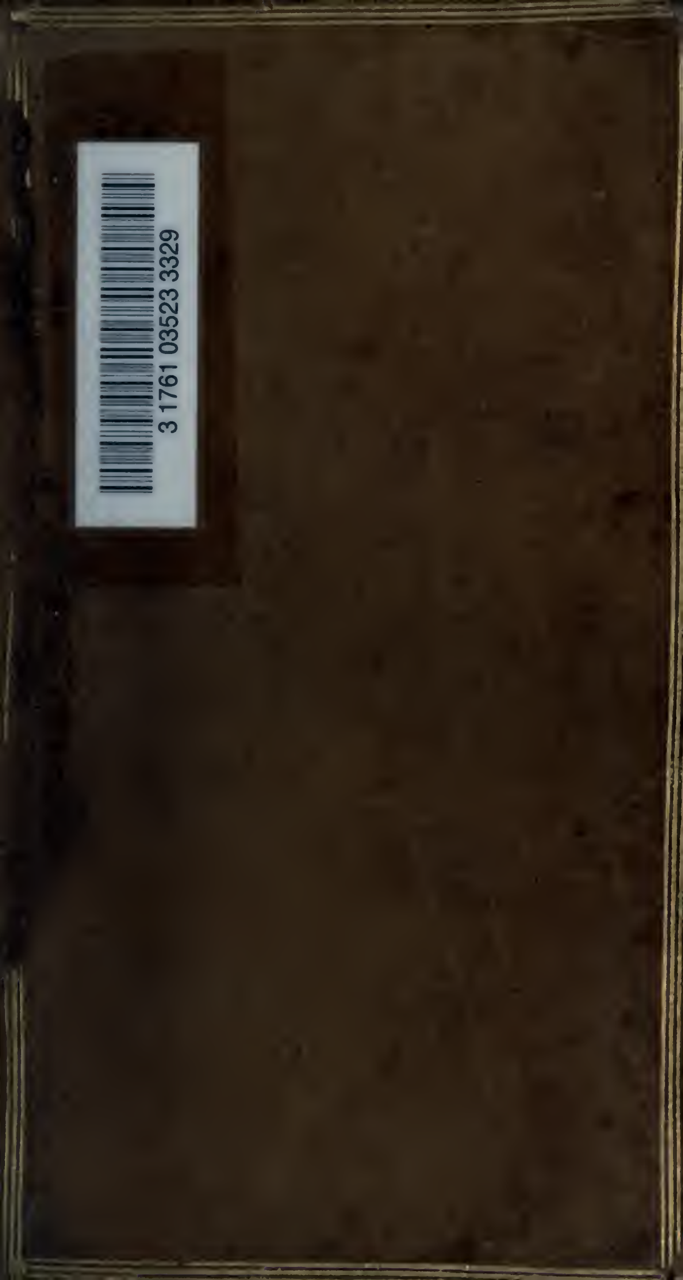

3 1761 03523 3329





3 Tom.

Roman de la
maîtresse de Diderot

ZAMOR ET ALMANZINE,

OU

L'INUTILITÉ DE L'ESPRIT *ET DU BON SENS.*

PAR Madame DE PUISIEUX.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Et se vend à Paris,
Chez HOCHEREAU l'aîné, Quai de
Conti, au Phénix.

M DCC LV.



AUX BEAUX ESPRITS.

CE n'eſt point pour conſoler ceux dont l'eſprit eſt borné, que j'écris ces anecdotes. C'eſt encore moins pour les encourager à faire d'inutiles efforts pour ſe guérir de leur ſottiſe. Mon intention eſt de publier les avantages de l'ignorance & de l'abſurdité, & montrer au doigt & à l'œil, qu'il eſt fort peu néceſſaire d'avoir de l'eſprit pour faire ſa fortune ou pour ſe procurer des plaiſirs : & comme le but intéreſſant de tous les hommes, eſt de jouir de l'une & des autres; je conſeille très-ſincérement aux beaux Eſprits du tems qui ne ſeront

pas riches de renoncer à leurs talens, d'apprendre à calculer, à faire des révérences fort basses, à se tenir debout long-tems, à passer leur vie dans les antichambres... à attendre patiemment les moments du caprice, à supporter sans rougir des refus. Voilà les moyens d'arriver à la fortune; l'esprit & le bon sens ne servent à rien. Car que faire; des Vers? Il en vient de méchans qui attirent des affaires fâcheuses; donner des Piéces de Théatre? Après un travail assidu, le succès en est incertain, elles font trembler leurs Auteurs, troublent leur repos, sans ajouter rien à leur fortune. A l'égard des Romans, s'ils sont

bons, on les défend; s'ils ſont mauvais, ils font perdre la réputation acquiſe, ou en donnent une ridicule. Ecrit-on ſur les mœurs? Chacun croit s'y reconnoître, cela attire des ennemis: & puis l'envie, cette bête vénimeuſe répand ſur le mérite connu ſon poiſon le plus ſubtil. Elle trouble la vie d'un Auteur aimable; ſi c'eſt une femme & que ſa figure réponde à ſon eſprit, on la déchire avec acharnement; ſi elle eſt laide, les hommes la fuïent; & ce n'eſt point je crois l'intention des femmes. Non rien n'eſt comparable à la vie d'un homme riche qui ne penſe qu'à ſon bonheur, qui ſe leve du matin avec des deſirs qu'il remplit dans la jour-

née, qui ſçait être vil avec ſes ſupérieurs, fier avec ſes égaux, inſolent avec ſes inférieurs, qui croit tout ce qui flatte ſa vanité, qui prend pour des éloges un perſiflage cruel, qui donne la matinée au ſoin de ſa fortune & jouit le ſoir de ſes travaux du matin. Le choix eſt-il bien difficile à faire? Non, & je ſuis perſuadée qu'il n'y a pas un ſeul bel-eſprit qui ne troquât volontiers le ſien pour la ſottiſe d'un Richard bête & ignorant. Mais on veut des preuves : à la bonne heure. Ceux qui après avoir lû préfereront le Sens commun à la Fortune auront plus de vanité que de raiſon, & je n'en ſerai pas moins convaincue de la juſteſſe du titre de mon Ouvrage.



ZAMOR ET ALMANZINE.

HISTOIRE SECRETTE.

PREMIERE PARTIE.



HAK-ABAS régnoit en Perſe avec beaucoup de tranquillité, quand Sheherazade lui donna un fils qui fut nommé Tacma. Aucunes diſpoſitions n'annoncérent que le jeune Prince dût avoir un jour le génie brillant ; & Chak-abas en remercia le Prophête Hali de très bon cœur.

Tacma croiſſoit, & devenoit de plus en plus d'une force de corps & d'une foibleſſe d'eſprit admirables : il faiſoit les délices de Chak-abas : aucune lueur d'eſprit ne vint troubler les eſpérances que ce pere Idolâtre concevoit de la ſanté & de la ſottiſe de ſon fils. On commença à lui former un Sérail à quinze ans, & à dix huit il avoit déja dix enfans. Cette poſtérité penſa coûter la vie à ſon pere; car la joye qu'il en reſſentit lui cauſa une ſi grande révolution, qu'il en reſta vingt quatre heures immobile. Il ne ſortit de cette léthargie que pour s'écrier : ah, grand Prophête ! tu m'avois bien promis que mes deſcendants couvriroient toute la terre. Qu'on célébre un *Ducama* * dans mon Empire pour me féliciter de la prodigieuſe fécondité de mon fils.

Tacma continua d'affermir le

* *Ducama* eſt une Fête chez les Perſans.

Trône dans sa Maison. Après la mort de son pere, il régna sur les Perses avec beaucoup de bonheur, & fit la guerre avec de grands succès. Il gagna dix batailles rangées, aggrandit les limites de l'Empire, & disputa long-tems au Roi d'Egipte une Couronne qu'il tenoit légitimement de ses ancêtres.

Il avoit dissipé les Légions du Sultan Bajazet, frere de Soliman, qui régnoit alors sur les Turcs. Tacma reçut de Soliman des sommes immenses pour la destruction de Bajazet & de sa famille. Il attira le Prince à la Cour de Perse, le fit étrangler ensuite lui & ses quatre fils. Tacma avoit sçu par ce moyen enrichir son Empire au prix du sang des Princes ses voisins. Son caractere ne le portoit point à la cruauté; mais il étoit ambitieux & avare, source ordinaire de la barbarie des Princes & de la bassesse des Parti-

culiers. La trahiſon eſt la marque de la foibleſſe. On n'employe la ruſe que quand on manque de forces. Tacma attira Bajazet par des promeſſes flateuſes. Ce Prince ſe voyant au-delà de l'Araxe à la tête d'une armée qui s'affoibliſſoit tous les jours, pourſuivi d'un côté par un frere inexorable, ſollicité d'autre part par Tacma qui lui offroit un azile & des garniſons à ſes troupes, accepta les propoſitions du Roi de Perſe, & paſſa juſqu'à Hiſpaham. Il n'y fut pas ſix mois, qu'on le renferma dans une étroite priſon avec ſes quatre fils. Il les vit périr à ſes yeux, & les ſuivit de près. Ainſi Bajazet trouva la mort dans le ſein de Tacma pour prix de ſa confiance.

Tacma après avoir vêcu heureux & affermi l'Empire des Perſes, ſentit approcher ſa fin, & ayant fait aſſembler ſon Conſeil, ſes Emirs, ſes

Enfans & ses Femmes chéries, il leur tint ce discours remarquable.

» Mon Ayeul, homme d'esprit
» & grand Astrologue, avoit passé
» sa vie à connoître ou à deviner
» ce que deviendroit sa postérité. Il
» devina donc que je devois naître
» de mon pere, & que mon fils
» *Transcendant* que vous voyez ici,
» devoit naître de moi & de très
» haute & de très grande Princesse
» *Miosa* que je fis garder à vûe pour
» ne point démentir les prédictions
» de mon grand pere. Vous pou-
» vez donc, Illustres Persans, être
» sûrs que le Prince qui doit me
» succéder est du sang Impérial;
» obéissez lui sans répugnance.
» Mon Ayeul par une bonté qu'on
» ne peut trop admirer, demanda
» pour moi & mes descendans le
» don de *Simplicité*, & comme il
» étoit bien avec le Prophête *Hali*,
» il obtint la Sottise à perpétuité

» dans ma famille. Ainſi vous re-
» connoîtrez toujours mon ſang à
» cette marque diſtinctive. Si le
» Prince *Tranſcendant* ſe démentoit
» un jour du mérite de ſes ancêtres,
» je vous conjure, mes fidèles Su-
» jets qui m'avez toujours été ſi
» chers, d'élire *Amir* mon ſecond
» fils, quoique pourtant je ne vou-
» drois pas jurer qu'il fût de moi;
» car ſa mere avoit de l'eſprit,
» & il ne paroît pas ſi ſot que ſes
» freres. Mais fermez les yeux là-
» deſſus comme j'ai toujours fait,
» & allez votre chemin. Le meil-
» leur parti dans une route obſcure,
» eſt d'aller toujours droit.

Tacma après avoir repris halei-
ne, rêvé, éternué, & bâillé, dicta
ſes dernieres volontés avec beau-
coup de jugement : » Je prétends,
» dit-il, que mon fils Amir ait pour
» appanage le païs de Babilone, &
» qu'il en jouiſſe en paix lui & ſa
» poſtérité.

» Je donne à Zamor mon pre-
» mier Emir, les quatre plus bel-
» les Cavalles de mon Harras, pour
» en disposer selon sa volonté. Item
» à Kadek mon Sécretaire, quatre-
» vingt Lévriers de mon Chenil &
» la plus belle Sultane de mon Sé-
» rail. Item, à mon Grand Threso-
» rier Pillok, mon Cabinet d'Histoi-
» re naturelle, sans en excepter ce
» grand Squelette de ma Bisayeu-
» le, dont les Naturalistes d'Hispa-
» ham font un si grand cas. Il est vrai
» qu'il ne se connoît pas mieux que
» moi à toutes ces raretés : mais
» qu'importe ? il les montrera aux
» autres; cela lui donnera l'air d'un
» Sçavant de conséquence.

» Je prétends, & telle est ma
» volonté, qu'aussi tôt que mon
» ame sera dans le Paradis d'Eden,
» on envoye de ma part quatre Sul-
» tanes de quinze ans au Moufti, à
» condition qu'il priera le Prophê-

» te de me donner quatre *Houris* en échange ; car je les aime
» ainsi. Je donne à la Princesse
» *Almanzine* ma fille, des pendans
» d'oreilles de vingt mille écus d'or,
» & je recommande à son frere de
» la marier promptement : c'est une
» précaution que je crois nécessaire
» pour l'honneur de la famille
» de Perse.

Le Sophi ayant encore recommandé d'autres choses d'aussi grande conséquence, ordonna qu'on fit entrer les Musiciens de sa Chambre pour exécuter des airs guais ; afin, disoit-il, que la beauté de la musique & le bruit des instruments l'empêchassent de sentir les horreurs de ses derniers instants. La musique commença, & une heure après le Sophi ferma les yeux & cessa de vivre âgé de cent vingt ans. Il vêcut fort vieux, parce que l'esprit ne lui fit rien entreprendre qui nuisît à sa

ſanté ni à ſon repos. Auſſi deux heures avant que de mourir jouoit-il avec deux chats chartreux qu'il affectionnoit beaucoup.

Il y a bien des Philoſophes qui ne meurent pas ſi tranquillement que le Sophi. Cependant il y a toute apparence qu'ils rendent l'eſprit quand ils meurent. A quoi ſert-il donc ? à rien encore une fois.

Tranſcendant accompagné des Emirs, des Miniſtres & des grands Officiers ſe montra au Peuple & lui annonça la mort de ſon pere. On fit un cri de triſteſſe, & enſuite un autre de joye pour féliciter le nouveau Sophi ſur ſon avénement au Trône. On le couronna Empereur des Perſes, & le lendemain on prit le deuil en verd. C'étoit une coutume chez les Perſans qui s'obſerve encore aujourd'hui religieuſement; on n'y pleure jamais la mort d'un Sophi, de peur d'offenſer le Prince

régnant, en marquant des regrets de la perte de ſon prédéceſſeur. Il entre dans cet uſage plus de politique que de décence ; mais ce ne ſont pas mes affaires.

Le nouveau Sophi laiſſa les choſes dans l'état où elles étoient du vivant de ſon pere. Il fit *Zamor* Grand-Viſir. Ce Zamor avoit beaucoup d'eſprit & de cœur ; on verra à quoi lui ſervirent ces avantages. Le Conſeil étoit compoſé de gens qui avoient du bon ſens, & d'autres qui n'en avoient point. Souvent on laiſſoit aller les affaires de l'Empire au hazard, & elles n'en alloient pas plus mal ; j'entends celles qui regardoient directement le Sophi ; car pour celles du Peuple, elles étoient conduites avec la plus grande prudence.

Au premier Conſeil que teint *Tranſcendant*, il fut queſtion de lever des troupes pour marcher

contre les Turcs, qui venoient attaquer une Province de Perse. Le Sophi pétulent & courageux, déclara qu'il vouloit marcher en personne à la tête de son armée, & qu'il feroit plus avec dix mille hommes que ses Generaux avec cent : premiere preuve de sa modestie & de son jugement. Son Grand-Visir lui représenta avec respect qu'il ne convenoit pas qu'il se hazardât ; que sa personne étoit chere à l'Etat. Taisez-vous, Visir, lui dit le Sophi, vous raisonnez comme un Abbé. Votre Hautesse me fait trop d'honneur, reprit le Grand-Visir : Elle fera toujours ce qu'elle voudra. Ah voilà comme il faut parler, répondit le Sophi ; je suis votre maître à tous & je le ferai bien voir. Oui, sans doute : Suis-je Sophi pour rien. Que prétend donc faire Votre Hautesse, demanda humblement Zamor ? Eh mais ? .... ma vo-

lonté . . . Paſſons maintenant à des choſes plus intéreſſantes.

Mon pere avoit les plus mauvais Cuiſiniers de l'Univers ; & pourvu qu'on lui ſervît une poule bouillie, il croyoit avoir fait la plus grande chere du monde. Ho ! je ferai bien voir que ce n'eſt point ainſi que je me gouverne. Je veux qu'on me faſſe venir des Cuiſiniers François : ont dit qu'ils font des ſauces admirables. Mon benêt de pere ne buvoit point de vin par un ſcrupule mal entendu comme ſi le Prophête s'embarraſſoit que l'on bût du vin ou de l eau : cet Ogre de Sultan Soliman qui poſſéde l'Iſle de Chypre, n'eſt morbleu pas ſi fot que l'a été Chak-abas. Il boit de ces vins délicieux que la Gréce lui fournit. A propos de vin grec, Moufti, on dit que tu en as d'excellent ? Votre Hauteſſe a bien de la bonté, répondit le Moufti en

s'inclinant : quand Elle voudra je lui en ferai goûter d'incomparable. Voilà ce qui s'appelle parler, dit le Sophi en regardant le Moufti avec complaiſance ; je me rendrai chez toi, ajouta-t'il, après le coucher du Soleil. Le Moufti alla metire ordre au feſtin & dépenſa en une nuit le revenu d'une année.

A quatre heures du matin il fallut porter *Tranſcendant* dans ſon lit. Il fut ſi content de la fête que le Moufti lui avoit donnée, qu'il en parla pendant huit jours. Ses Courtiſans le traitérent à l'envi, & il les ruina. Je m'explique ; ils contractérent des dettes qu'ils ne payérent point. Le ſage Zamor faiſoit en ſilence des réflexions ſur le caractere de ſon Souverain, & ne prévoyoit pas que ſon régne fût glorieux, à juger des ſuites par ces commencemens. Il penſoit bas, & dans la ſuite on lui fit même un crime de ſes penſées.

Personne ne buvoit de vin sous le regne précédent ; il y avoit des défenses expresses de souffrir qu'aucun Marchand en vendît à Hispaham ; on se fit gloire d'imiter le Sophi, & ce commerce devint florissant dans toute la Perse ; tant il est vrai qu'il n'y a point de coutume que l'exemple des Souverains n'autorise.

On nomma dans ce premier Conseil ceux qui devoient partir pour aller chercher à Sa Hautesse des Cuisiniers François. On donna dans les autres le Commandement de l'Armée à un vieux General expérimenté dont le feu Sophi avoit tiré de grands services. *Transcendant* dit un jour à Zamor qu'il lui répondroit du succès de la Campagne. Je ne combattrai point, répondit Zamor au Sophi : que Votre Hautesse ait la bonté de considérer que c'est l'affaire de vos Generaux de gagner des batailles ou de

les perdre. Mais, dit le Sophi ; n'eſt-ce pas vous qui dictez mes ordres ? Cela eſt vrai, répondit Zamor, quand votre Hauteſſe daigne en donner ; mais ordinairement on ne l'importune pas de détails importans, C'eſt-à-dire Monſieur, dit le Sophi, que vous faites à votre tête : hé bien, je vous avertis que je ne prétends pas ignorer ce qui ſe paſſe, comme ont fait tous me prédéceſſeurs ; & je vous ferai bien voir que mon pere ne ſçavoit ce qu'il diſoit, quand il vous harangua avant que de mourir. Zamor ſe tut, & les autres l'imitérent.

Il prenoit tous les jours au Sophi des fantaiſies nouvelles. Il vouloit renverſer toutes les Loix de l'Empire, pour en ſubſtituer à la place d'autres qui n'avoient pas le ſens commun. Il traitoit ſes ancêtres de gens ridicules, abſurdes ; & il vouloit réparer, à ce qu'il croïoit,

toutes leurs bévûes. Enfin il parloit en Souverain obſtiné, & il falloit lui obéir en Sujets ſoumis.

Les Perſans étoient devenus faſtueux depuis un ſiécle. Le Sophi trouva qu'il étoit ridicule que l'on ne diſtinguât plus dans les jours de cérémonie un Prince d'avec un ſimple Gentilhomme, & la femme d'un Emir d'avec celle d'un Particulier. On lui repréſenta qu'il n'étoit plus poſſible de réprimer le luxe qui régnoit à Hiſpaham. Eh pourquoi cela, demanda *Tranſcendant* ? C'eſt, lui répondit-on, que toutes les richeſſes de l'Empire & des Royaumes circonvoiſins viennent dans la Capitale, & que la dépenſe que font vos Sujets rend le commerce floriſſant. Bon, dit le Sophi, quand les femmes d'Hiſpaham ne porteront ni perles ni diamans, il faudra toujours qu'elles ſoient vêtues ; les Marchands étrangers qui apportent

ces marchandiſes n'emporteront point les richeſſes de mon Royaume ; & les mines que l'on épuiſe pour leur broder des habits & leur fabriquer des bijoux, ſeront converties en eſpéces qui viendront dans les coffres de l'Epargne. Je ne ſerai point obligé dans des cas de néceſſité de charger leurs maris d'impôts quand mon Tréſor ſera plein ; & elles n'en ſeront pas plus laides pour n'avoir point des colliers, des rivieres, des carcans, des piéces, des bouquets, des nœuds, des aigrettes de pierreries, & tout cet attirail que la vanité leur a fait imáginer pour ſe diſtinguer des autres femmes, qui ſouvent valent mieux que celles qui les portent. Hé bien, Grand-Viſir? qu'avez-vous à dire à cela ? Seigneur, répondit Zamor, Votre Hauteſſe a fait ſans y penſer beaucoup un réglement admirable. Il eſt vrai, reprit le Sophi, qu'il ne

m'a pas fallu plus d'un quart d'heure pour arranger tout cela. Auſſi en ai-je la migraine. Mais enfin je veux que mes ordres ſoient exécutés ; & qu'on ne me réplique pas.

On rendit donc un Edit par lequel le Sophi ordonnoit aux Marchands d'Hiſpaham de ne vendre des étoffes précieuſes & des pierreries, que ſur un ordre ſigné du Conſeil. Par ce moyen il ruina le commerce & mit de la différence dans les conditions. Les femmes devinrent plus ſédentaires & plus ſages : les maris plus riches en fonds de terre, les filles mieux mariées ; on ne rencontroit plus dans les Jardins publics & dans les rues de la Capitale que des perſonnes ſimplement vêtues : tout l'éclat & la magnificence furent réſervées pour la Cour & les Maiſons titrées. Toutes les femmes & les hommes à bonne fortune murmurérent con-

tre le nouveau Réglement du Sophi, & ne l'épargnérent pas lui-même. Mais ce qui sembloit d'abord une extravagance & une injustice produisit dans la suite un très bon effet. Tous les Particuliers se trouvérent de l'argent, payérent leurs dettes & n'en firent plus. On vit beaucoup moins de friponneries, d'intérêt, d'avidité & de bassesses ; il n'y eut pas jusqu'à la galanterie qui n'y trouvât des avantages. Plusieurs figures singuliéres venues du fond des Provinces, ou sorties de dessous terre pour faire des fortunes immenses à Hispaham, à ce qu'elles s'imaginoient, s'en retournérent d'où elles étoient venues avec leur innocence, ou peu s'en fallut ; ou bien consentirent à la perdre généreusement. Les filles de village restérent avec leurs villageois ; les petites bourgeoises de la ville se mariérent à des gens de

leur ſorte : les femmes vieilles & galantes furent obligées de toute néceſſité de s'humilier, ou de renoncer au plaiſir. Les Financiers n'achetérent plus des guenons hideuſes, ils tâchérent de plaire à d'autres par des ſoins délicats ; la néceſſité enfin les rendit polis. On ne joua plus que par amuſement ; parce que le gain ne faiſant plus l'ambition des joueurs, le jeu fut modéré. Beaucoup de filles furent mariées pour leurs charmes & leurs vertus : les vieilles & les laides reſtérent comme de raiſon. Moins d'enfans déſirérent la mort de leurs parens : ce qui mit beaucoup plus d'union dans les familles.

Le Sophi reçut des complimens de tous les Courtiſans ſur ſa réforme du luxe ; il s'écrioit qu'on en verroit bien d'autres avant peu. Il mit ſa Cour ſur le pied de celles d'Europe : il voulut que les femmes

vêcuſſent en pleine liberté ; qu'elles euſſent des intrigues connues ; que les maris ſur-tout n'en fiſſent plus étrangler pour ſi peu de choſe ; & que quand il y en auroit d'aſſez peu complaiſans pour trouver à redire à la conduite de leurs femmes, qu'il vouloit prendre connoiſſance des ſujets de leurs différends ſur-tout pour les perſonnes de qualité ; car il nomma des Juges particuliers pour les autres.

Tranſcendant trouva le moyen de s'amuſer au dépens de toute ſa Cour : il ſe paſſoit peu de jours que quelques époux ridicules ne vinſſent ſupplier le Sophi de lui faire juſtice ſur la mauvaiſe conduite de ſa femme : il les renvoyoit pour l'ordinaire aſſez peu ſatisfaits de ſon Jugement. Il y en eut un qui ſe fit juſtice à lui-même en donnant à ſa femme un bouillon aprêté de ſa main ; elle paya de ſa vie ſes infidé-

ſités. Le Sophi apprenant une action ſi cruelle, condamna le mari à épouſer une Courtiſanne qui étoit l'objet du mépris de tout Hiſpaham, ou de ſubir le même ſort qu'avoit eu ſa femme. L'alternative étoit dure; il préféra la mort à l'ignominie. On changea ſon ſupplice en celui de Perſe & de Turquie. Il tendit donc le col au fatal cordon, & il expia tout à la fois ſa faute & ſon malheur. Après ſa mort le Sophi voulut qu'on gravât ſur ſon tombeau cette épitaphe qu'il fit lui-même:

Cy gît le plus Sot des Maris.

Tranſcendant avoit un Sérail compoſé des plus belles filles de la Grece. Il ne voulut plus que des femmes à ſon choix que le hazard lui procureroit; & il projetta de faire des préſens de celles qui étoient renfermées dans ſon Sérail, ou de les renvoyer dans leur patrie. Il

donna ſes ordres pour les faire paſſer en revûe devant lui. Elles crurent qu'il vouloit les honorer de ſes hautes faveurs : mais elles ſe trompoient ; il les queſtionna toutes, & écrivit ſur ſes tablettes ce qu'elles lui répondirent. Il marqua pour cet examen une certaine heure dans le jour.

La premiere qui s'offrit à ſa vûe étoit une Françoiſe qui avoit été priſe par des Pirates & amenée à Sa Hauteſſe. Elle avoit eu peine d'abord à s'accoutumer à la vie du Sérail ; mais l'impoſſibilité de ſe procurer un ſort plus conforme à ſon goût devint pour elle une néceſſité. Elle eſpéra ſe dédommager d'une contrainte auſſi cruelle par la conquête du Sophi, elle fut chargée comme la plus éloquente & la plus adroite, de porter la parole à Sa Hauteſſe & de lui faire un compliment au nom de toutes.

Grand Empereur, lui dit-elle

avec un ſourire fin, l'honneur éclatant de plaire à ta Hauteſſe nous a fait oublier notre patrie, nos parens, & nos amis. Nous ne ſongeons qu'au jour heureux où tu daigneras jetter ſur nous un œil favorable & nous combler de tes auguſtes faveurs. Nous demandons ſans ceſſe au Prophête d'inſpirer à ton cœur des ſentimens ſi tendres pour quelqu'unes de nous, que les autres honorent en elle le choix de ta Hauteſſe. Quand l'Odaliſque eut achevé, elle leva ſur le Sophi des yeux qui pour n'être pas modeſtes, n'en étoient pas moins beaux. De quel païs êtes-vous, lui demanda le Sophi? Je ſuis Françoiſe, répondit l'Odaliſque. Ah! je m'en doutois bien, reprit *Tranſcendant*. Mais dans quelle Ville de France êtes-vous née? à Toulon, répondit-elle. Eh bien Mademoiſelle, dit le Sophi, Françoiſe de Toulon qui avez

de

de l'eſprit, vous me méneriez comme un ſot, ſi je me chargeois de vous. Allez, ma belle, vous n'êtes-pas faite pour moi. Je vous donne au Gouverneur de mes Pages, qui fait le bel eſprit : vous diſcourerez avec lui tant qu'il vous plaira. Paſſons à une autre : Approchez, la belle aux yeux languiſſans, qu'avez-vous pour être ſi pâle.

Le déſir de plaire à ta Hauteſſe, répondit Fatima ; .... comment ! interrompit le Sophi, vous êtes amoureuſe de moi ? Je ne veux pas qu'on m'aime ſi fort. Cela nuiroit à ma ſanté. Vous n'êtes pas encore mon affaire. Je vous donne au grand Boſtangi, & je lui recommanderai de vous faire paſſer cette grande pâleur : car cela n'eſt pas joli, d'être pâle à votre âge. On ne conçoit pas à quoi vous avez perdu vos couleurs. D'ailleurs je n'aime pas les viſages pâles, ils m'aſſoupiſ-

ſent. Approchez dit le Sophi, à une jeune Odaliſque de la plus jolie figure & de l'air le plus enjoué. Pour celle ci, ajoûta-t'il, elle prendra les choſes vivement ; mais je crois que cela ne lui durera pas. Eh bien, lui dit-il, ne voulez-vous point m'aimer, ma belle enfant ? Ah ! jamais, répondit vivement Clenis. Cela me paroît fort ſingulier, reprit le Sophi ; elle eſt naturelle, au moins : & ſon air mutin me réjouit fort. Qu'on me la réſerve. Tu t'imagines, peut-être, dit Clenis, qu'en quittant l'Iſle de Chypre où je ſuis née, je t'ai apporté ici mon innocence ? Déſabuſes-toi ; j'ai donné avant de partir à un amant que je chériſſois, ce que tu comptes apparemment trouver en moi. Oui, dit le Sophi ? je vous en aime une fois plus. Allez vous préparer à partager mon lit ce ſoir.

Et vous, dont le voile me cache

ſi exactement le viſage ; pourquoi ces précautions ? Eſt-ce que vous n'êtes pas jolie ? Ha, répondit Rebecca en ſoupirant, plût à Dieu que ma fatale beauté ne m'eût pas conduite ici. Ta Hauteſſe ne me verroit pas à ſes pieds, la conjurer de me rendre à un mari que j'adore. Quoi vous êtes mariée, dit le Sophi ? & de quelle Religion êtes-vous, s'il vous plaît, vous qui adorez votre mari ? Je ſuis Juive, répondit Rebecca. N'importe, repliqua le Sophi ; vous avez deux grands défauts ſans ceux que je ne connois pas : c'eſt votre ton lamentable & votre précieux maintien. Otez donc ce voile qui ne finit pas. Rebecca fit encore quelques difficultés, & enfin montra le viſage le plus régulier & le plus mauſſade que l'on eût vû depuis la Triſayeule du Sophi. Ha ! s'écria-t'il, vous avez-là, Mademoiſelle une figure

effroyablement belle. Retournez avec votre mari. Nous ne voulons altérer en rien cette fidèlité conjugale que vous paroiſſez ſi fort reſpecter. Rebecca prit un air guai qui la perdit : car ſa phiſionomie devint aimable auſſi-tôt qu'elle eut ſéché ſes pleurs. Les femmes ont toujours tort de pleurer ; car cela les enlaidit, & leurs larmes comme on ſçait, ne ſignifient rien.

Le Sophi ſurpris du changement exceſſif qui s'étoit fait en Rebecca, lui commanda de retourner dans ſon appartement juſqu'à nouvel ordre.

Une autre vint enſuite avec une contenance grave & fiere. Vous avez, dit le Sophi, l'air d'un Magiſtrat, Mademoiſelle ; avez-vous fait bien des amans avec cette mine-là ? Des amans ? Seigneur, répondit ſérieuſement Alzire, des

amans! Aucun mortel, grand Empereur, n'eſt fait pour m'inſpirer de l'amour. Que faites-vous donc ici? reprit le Sophi. Car je ſuis mortel & très-mortel, je vous en avertis: d'ailleurs vous ſçaviez bien à peu près ce à quoi l'on vous deſtinoit dans un Sérail. Seigneur, reprit Alzire, on m'enleva du ſein de ma famille. Mon pere qui étoit Eſpagnol & Gouverneur de Malaga, m'inſpira des ſentimens dignes de ma naiſſance & me forma de bonne heure pour ſoutenir la gloire de mes ancêtres. Des Pirates m'ont enlevé ſur nos bords, & croyant appercevoir en moi des beautés capables de toucher ta Hauteſſe ils me conduiſirent ici. Ho bien, vous comptez donc, mon illuſtre, reprit le Sophi, que quelques Séraphins ou quelques Eſprits de l'autre monde viendront pour vous humaniſer; il faut en attendant vous réſoudre à

fervir de confidente à celle que j'honorerai de mon lit. Alzire tira alors un poignard qu'elle portoit à fa ceinture, & le montrant au Sophi. Voilà, lui dit-elle, de quoi me garantir de l'infâmie que tu me prépares. En vérité, dit le Sophi en l'arrêtant, cette femme eft bien finguliere ! elle ne veut point de la tendreffe d'un honnête-homme, & quand on la difpenfe d'en prendre un, elle fe fâche. Il ne faudroit que dix femmes comme celle-là pour détruire mon Empire ; qu'elle ne paroiffe plus.

Le Sophi fatigué de l'examen de toutes fes femmes, remit à un autre jour la fuite d'une réforme extraordinaire dans un païs Mahometan, où tous les êtres qui fuivent la Religion de Mahomet s'imaginent ne pouvoir poffèder trop de femmes, au lieu que les hommes de nos païs en ont trop d'une.

Le Sophi s'imagina qu'il lui falloit des Odalisques pour servir à sa toilette, & donner toutes les autres à ses Courtisans. Les Dames eurent aussi la liberté d'avoir des Pages pour les deshabiller, & les hommes prirent des Filles-d'honneur les plus jolies qu'ils purent trouver. Au moyen de cet arrangement le service devint dans toutes les bonnes Maisons d'Hispaham d'une décence merveilleuse.

De tous les grands qui composoient la Cour du Sophi, il n'y en avoit pas un qui eut autant de mérite que le premier Visir Zamor. Il étoit dans le plus bel âge, quand le Sophi parvint à l'Empire; d'une figure douce & aimable; fait comme on peint l'amour; les qualités de son esprit & de son caractere le faisoient adorer de tout le monde. Quoiqu'il connût les ridicules de son Prince, il ne pouvoit s'empê-

cher de l'aimer. Dévoué au bien de l'Etat, il se seroit sacrifié mille fois pour lui procurer le moindre avantage. Scrupuleux sur ses mœurs, délicat sur ses choix, il régloit toutes ses vûes & ses actions sur l'équité, l'humanité & le bon goût. Tel étoit l'estimable Zamor.

Le Commandement de l'armée avoit été donné à un General expérimenté; & le Prince Amir frere de Sa Hautesse avoit demandé à servir sous lui. Ce jeune Prince étoit courageux, & brûloit d'acquérir de la gloire. Il eût bien voulu commander en chef; mais il fallut souscrire aux Decrets du Conseil & aux ordres de son frere, Amir cependant ne pouvoit se résoudre à obéir. Son étourderie le précipitoit dans des écarts que le General avoit bien de la peine à réprimer. Le General vouloit-il aller d'un côté, le Prince marchoit d'un autre; les Soldats

aimoient mieux ſuivre le jeune Prince que le vieil General ; l'un leur donnoit avec grandeur, & l'autre les empêchoit de prendre avec dureté ; le Prince ne cherchoit que les occaſions de combattre, & le Général vouloit temporiſer. L'un enfin ſe laiſſoit emporter par un courage indiſcret, & l'autre ſe conduiſoit avec une prudence conſommée. Zelim ſe plaignit au Sophi que le Prince ſon frere déconcertoit tous ſes projets, & le menaça de quitter l'armée s'il ne le rapelloit inceſſamment.

Le Prince reçut un ordre du Sophi de retourner dans ſon Gouvernement. Zamor s'oppoſa envain à un exil auſſi ſévere ; il n'obtint rien. Il écrivit au Prince de modérer une valeur qui ne pouvoit que lui nuire, & qu'il la réſervât pour des occaſions glorieuſes : que peut-être l'exerceroit-il un jour pour ſes pro-

pres ſujets. Il lui faiſoit ſentir avec eſprit les différences qu'il mettoit entre lui & le Sophi, & lui proteſtoit que ſi le Prophête diſpoſoit du Roi, il le verroit avec joye élevé au rang ſuprême.

Il y a apparence que Zamor comptoit que ſes lettres ne parviendroient jamais juſqu'au Sophi : Amir aimoit tendrement Zamor ; il lui écrivoit réguliérement. On verra dans la ſuite que ce commerce fut fatal à tous les deux.

Pendant que Zamor propoſoit des accommodemens entre la Perſe & la Turquie ; le Sophi imaginoit tous les jours de nouvelles manieres de paſſer ſon tems agréablement. Les Odaliſques étoient rentrées en fonctions auprès de lui, & il trouvoit leur ſervice beaucoup plus doux que celui des hommes. Zamor ſentoit de quelle conſéquence il étoit pour la conſerva-

tion de Sa Hauteſſe de fixer ſon caractere inconſtant. On ne lui avoit encore vû que des fantaiſies de huit jours, & ſouvent pour des objets à qui ſes moindres Officiers ſe ſeroient fait conſcience d'adreſſer des douceurs. Une ſeule avoit mérité par ſes charmes, ſon eſprit, ſes qualités & ſa naiſſance de lui inſpirer une paſſion ſérieuſe, mais il n'eut pas aſſez de diſcernement pour connoître le mérite de Sanga. Il la trouva jolie, lui dit qu'il en étoit amoureux. Sanga lui répondit avec beaucoup d'eſprit, & le Sophi n'y comprit rien. Enfin il lui demanda ſi elle avoit envie de le faire courir après elle, comme les Pages couroient après les Filles de la Reine ſa mere. J'avoue, lui dit-elle, que Votre Hauteſſe mérite qu'on abrége ſes ſoupirs ; mais comme amant vous n'êtes diſpenſé de rien. Ma naiſſance & mon rang ne me

permettent pas de me croire honorée du titre de votre Maîtreſſe, & je ſuis trop riche pour me ſoucier de la fortune achetée à cet indigne prix. Ainſi ſi vous voulez vous faire aimer, il faudra vous aſſujettir aux ſoins des amans ordinaires. Madame, dit le Sophi, vous voyez bien que je n'ai pas le tems de faire l'amour; ni moi celui d'écouter plus long-tems ta Hauteſſe, répondit Sanga. Peut être faites-vous-bien, répliqua le Sophi? Pardonne-moi, reprit Sanga, ta Hauteſſe n'eſt pas dangereuſe; en diſant ces derniers mots elle s'éloigna.

Comme le Sophi ne regardoit une femme qu'au viſage, celui de Sanga ne lui plût pas long-tems. Il s'amuſa auprès d'une autre, & en peu de tems il acquit autant d'expérience ſur les femmes que ſes vieux Courtiſans, & finit par les trouver toutes ſemblables. C'eſt ce

qui arrive aux hommes qui ne les aiment que par inſtinct & qui en ont connu un fort grand nombre. Ceux qui n'ont jamais vêcu qu'avec celles pour leſquelles ils avoient de la paſſion, conſervent le ſentiment du plaiſir qu'elles inſpirent juſques dans un âge avancé. Mais la multiplicité des objets émouſſe les ſens, & ne laiſſe pour reſſource que le libertinage le plus déterminé dans un âge où à peine le tempérammment eſt formé. Leurs cœurs n'ont d'autres mouvemens que ceux de la circulation, la volupté pure n'en a jamais approché; & l'amour tendre & délicat eſt regardé comme une chimere par ces hommes inſenſés. Ils prennent l'ombre pour la réalité, & ne connoiſſent leur erreur que quand le bonheur des autres leur fait ſentir qu'il n'eſt plus tems de remédier à la privation de leur ſanté.

Zamor faisoit des projets d'accommodement entre les Cours de Perse & de Turquie, comme je l'ai déja dit. Il proposa au Sophi de demander au Sultan Soliman sa fille aînée qui étoit d'une grande beauté. Il imaginoit que ce mariage produiroit infailliblement la paix, & la restitution des Places que Soliman avoit conquises sur la Perse. A cette proposition le Sophi rêva un moment, dit qu'il y penseroit, & sortit du Conseil pour aller dîner chez le Moufti, où il oublia totalement les affaires de l'Etat, & principalement celle de son mariage.

Ce ne fut pas sans se faire longtems prier que le Sophi consentit à nommer un Ambassadeur pour la Cour de Soliman. Enfin il chargea Zamor de cette négociation importante, & d'épouser en son nom la fille de Soliman.

Zamor partit avec tout l'empressement d'un sujet fidèle qui ne demande que le bien de son Prince & celui de l'État. Il ne fut pas plutôt en chemin pour son Ambassade que le Sophi devint amoureux subitement de la fille d'un Officier de sa Maison, d'une naissance obscure & d'un mérite encore plus ignoré; mais c'étoit la plus grande femme de son Empire, & il s'étoit déclaré depuis quinze jours pour les figures gigantesques. Ce goût lui étoit venu de ce qu'un jour il avoit assisté à une dissection où les Médecins d'Hispaham, grands disséqueurs, avoient démontré que les grandes femmes ne pouvoient pas avoir d'esprit; & le Sophi, comme on l'a vû plus haut, avoit un éloignement prodigieux pour les esprits subtils. Il disoit que l'on n'étoit jamais que des bêtes avec eux.

Les Médecins donc donnoient

pour raiſons, qui ne ſeroient ſûrement pas goûtées dans ce païs-ci, [où les grandes femmes ſont ſi bien proportionnées & ont des graces ſi touchantes,] que l'eſprit pour l'ordinaire réſidoit dans la tête & dans le ſang, que plus les vaiſſeaux étoient délicats, le ſang pur & ſubtil, plus les eſprits ſe portoient librement à la tête & au cœur; & que la tête étant le ſiége de l'imagination, c'étoit de la délicateſſe des vaiſſaux & des organes que dépendoient les idées vives & un jugement ſain: que les grandes femmes ne pouvoient pas jouir de ces avantages, par deux raiſons: premierement parce que la force chez les femmes étoit une défectuoſité, & que leurs organes étant proportionnés à la grandeur de leurs membres, l'étendue de leur machine nuiſoit à la ſubtilité du ſang. La ſeconde raiſon qu'ils avançoient, & qui ne

me

me paroît pas plus sensée que la premiere, étoit que les grandes femmes ayant la peau moins délicate & les pores plus ouverts, l'esprit s'évaporoit chez elles avant de monter au cerveau par longueur du chemin qu'il avoit à parcourir. Enfin ils finirent cette dissertation par une comparaison qui enchanta le Sophi malgré son absurdité. Les Médecins dirent qu'il y avoit bien plus de perfection dans une montre excessivement petite que dans une horloge de Cathédrale, quoique le mouvement en fut construit de la même maniere.

Le Sophi sortit de cette assemblée rempli d'admiration pour les Demonstrateurs & pour la démonstration. Il assigna à celui des Médecins qui lui avoit paru raisonner le plus obscurément une pension de mille piéces d'or. Que cela est beau, s'écrioit-il ! il faut avouer que

mon Médecin Kiaka a une profondeur de jugement impénétrable ; avez-vous admiré combien cette comparaiſon d'horloge & de cerveau eſt juſte ? pour moi, dit Kadek, j'avoue que je n'y ai rien compris. Ha je le crois bien, répliqua le Sophi ; car vous n'avez pas le ſens commun, quoique vous faſſiez des vers aſſez jolis. Votre Hauteſſe badine ſi agréablement qu'on eſt toujours charmé de l'entendre. Qu'entendez-vous par badiner ? répliqua le Sophi, je parle très-ſérieuſement. Votre Hauteſſe eſt toujours admirable, reprit Kadek, ſoit dans ſon ſérieux ou dans ſa gayeté. A la bonne heure dit le Sophi. Cela eſt certain, continua Kadek en s'inclinant avec un reſpect impertinent. Le Sophi lui dit qu'il avoit à lui parler, & qu'il ne manquât pas de ſe trouver à ſon coucher.

Il faut rendre compte ici de ce

qu'étoit Kadek, favori du Sophi. Il avoit été mis en qualité de Page auprès de Tranſcendant, quand on lui fit ſa Maiſon; & comme il avoit l'eſprit ſouple & complaiſant, le Prince l'aimoit extrêmement, & l'avança juſqu'à en faire ſon Chambelan, quand il fut maître de diſpoſer des emplois attachés à ſa perſonne. Kadek avoit une très-belle tête ſur un corps aſſez mal fait; mais il plaiſoit à toutes les femmes par des eſpérances flateuſes dont il ne tardoit gueres à les déſabuſer. Au reſte ſa figure étoit le portrait de ſon ame, s'il en avoit une; car cela n'étoit pas bien décidé. Quoiqu'il en ſoit, Kadek promettoit tout ce qu'on vouloit, & ne tenoit rien de ce qu'il promettoit. Il avoit l'eſprit brillant & ſubtil, inconſéquent & bizarre: il faiſoit des vers avec beaucoup de délicateſſe. Il avoit une grande habitude de l'Alcoran, & interprétoit

la Loi de Mahomet comme un Docteur. Tantôt de la Secte d'Hali, qui est celle des Perſans, tantôt de celle d'Omar que ſuivent les bons Muſulmans, il abandonnoit bientôt ces deux premieres pour s'attacher à celle de Melich qui eſt la Secte des Maures. Enfin il ſembloit perſuadé qu'Odman avoit été le meilleur interpréte de la Loi de Mahomet. Il avoit voulu long-tems s'élever contre celle d'Hali qui étoit la Religion dominante du païs; mais craignant que cette fureur ne lui attirât de méchantes affaires, il prit le parti de ne rien croire & d'exercer ſon eſprit ſur des matieres qui lui fiſſent plus d'honneur & ne lui attiraſſent point de chagrins. Il fut long-tems ſans donner la préférence à aucune Religion, même à l'extérieur, & il paſſa quelques années dans cette incertitude; mais enfin voulant obtenir un poſte qui

dépendoit du Moufti, il devint zélé sectateur d'Hali. Mais le Moufti connut sa ruse & ne lui accorda rien. Kadek avoit un caractere violent, faux & bas ; il cachoit ses vices sous l'apparence de la franchise, de la douceur & de l'élévation. Avare, plein d'orgueil, envieux, insolent, indiscret, il lui falloit toute sa souplesse pour se tirer des mauvaises affaires que sa fausseté & son étourderie lui attiroient, & que son défaut de vûes l'empêchoit d'appercevoir & d'éviter. Dangereux dans ses discours, faux dans ses procédés, inconstant dans les affections, presque toujours insensé & rarement sage, d'une défiance qui faisoit bien voir qu'il étoit dans l'habitude de tromper tout le monde. Tel étoit Kadek quand le Sophi parvint à l'Empire.

Le Prince lui donna toute sa confiance, & l'éleva au faîte des

grandeurs : mais Kadek étoit trop injuſte & trop ingrat pour reconnoître par ſon attachement les bienfaits de ſon Souverain. Il étoit le premier à faire du Sophi des contes ſanglans. Mais comme l'on n'oſe jamais rapporter aux Princes des choſes déſagréables, Kadek joüiſſoit en paix de toute ſa faveur.

Ah lui dit le Sophi du plus loin qu'il l'apperçut, que je ſuis amoureux ? quoi ! ſeroit-il vrai, répondit Kadek, que ta Hauteſſe fût touchée pour la belle Princeſſe qu'on eſt allé lui chercher ? Comment, reprit le Sophi, tu veux que je ſois amoureux d'une perſonne que je n'ai jamais vûe, parce qu'on m'a écrit de mille lieuës d'ici, qu'elle eſt belle, il faut que je le croye ! je ne veux pas aller à tâtons avec les femmes ; il faut les voir pour conclure avec elles. Ta Hauteſſe, lui dit Kadek, raiſonne tou-

jours avec un ſens exquis. Il eſt bien queſtion de compliments, repliqua le Sophi ; je ſuis amoureux, te dis-je, à en perdre l'eſprit. Ta Hauteſſe auroit beaucoup à faire, répondit Kadek. Quoi toujours des fadeurs, s'écria le Sophi avec impatience : j'aime Azama ; voilà celle que j'adore. Quoi ! répondit Kadek étonné, la fille de votre Maître d'Hôtel ? Mais elle n'eſt..... Que vas tu me dire, reprit bruſquement le Sophi ? une ſottiſe ? Je vous dis que je l'aime ; & cela doit ſuffire à ce que je crois. Ha ſans doute, interrompit Kadek ; mais ta Hauteſſe lui a t'elle fait ſçavoir ſes volontés ? Oui, répondit *Tranſcendant*, je l'ai envoyé chercher aujourd'hui ; elle m'a refuſé par raiſon d'honneur. Mais, répondit Kadek, Azama eſt une ſotte. Eſt-ce qu'on a jamais eu de l'honneur, quand il eſt queſtion de lier avec un

grand Roy. Cependant, dit le Sophi, elle en a comme toutes les filles de la Reine ma mere. Je t'ai fait venir, dit le Sophi, afin d'imaginer avec moi des expédients pour mettre un si grand honneur à la raison. Car si elle ne s'adoucit pas : je suis déterminé à l'épouser. Je ne puis trop acheter une si grande femme & une si grande vertu. Ta Hautesse n'y pense pas, reprit Kadek. A-t'elle oublié que Zamor son Ambassadeur, est allé lui chercher une belle Princesse qui doit assurer la paix des deux Empires. Oui j'ai pensé à tout, reprit le Sophi. Mais dois-je à mes Sujets le sacrifice de mes plaisirs ? Enfin Seigneur, répondit Kadek; il faut au moins avant que de se livrer à cette extrêmité travailler à vous procurer Azama sans cette cérémonie. Vas, cours; dit le Sophi, amene là ou je l'épouse.

Kadek n'eut point de repos qu'il n'eût parlé à Azama. Mais ce fut en vain. Elle ſentit qu'il falloit ſe faire valoir ; & plus elle vit le Sophi empreſſé, plus elle marqua d'éloignement pour les propoſitions. Je ne ſçai ſi elle étoit conſeillée ; il eſt certain que les femmes les plus bornées ont toujours aſſez d'inſtinct pour conduire un homme qui les aime, eût-il de l'eſprit, & encore bien mieux quand il n'en a point & qu'il ſe livre de lui même aux pieges qu'elles lui tendent.

Kadek fit des efforts inouis pour ſéduire Azama, quand il auroit parlé pour lui même, il n'auroit pû mieux dire : mais elle fut inébranlable, & oppoſa toujours ſon honneur qui, à ce qu'elle diſoit, lui étoit plus cher que la vie. Kadek revint tout triſte rapporter au Sophi la converſation qu'il avoit eue avec elle, & le peu de ſuccès des tenta-

tives redoublées qu'il avoit employées pour la ranger à ſon devoir.

Le Sophi ſoupira, ſe mit à rêver, & de tems en tems faiſoit à Kadek des queſtions fort embarraſſantes. Il lui demanda, par exemple, comment il l'a trouvoit. Moi, diſoit Kadek, je n'ai pas l'honneur d'avoir d'auſſi bons yeux que ta Hauteſſe. Mais, répondoit le Roi, convenez au moins que c'eſt la plus grande femme de mon Royaume. Cela eſt vrai, répondoit Kadek. Elle a, reprit le Sophi, des yeux qui ne finiſſent point. Je conviens que ſa bouche n'eſt pas de ces petites bouches enfantines que l'on voudroit toujours . . . . . la ſienne eſt grande & ſérieuſe : mais elle me plaît comme cela ; je ne veux pas qu'on en médiſe. Au moins, Monſieur, n'allez pas vous aviſer de faire des vers ſur ma Maîtreſſe. Car je vous ferois rentrer cent pieds ſous

terre je vous en avertis. J'ai trop de respect pour ta Hautesse pour m'oublier jusqu'à ce point, répondit Kadek : & quand je penserois mal de son choix : je me garderois bien de penser haut. Je chanterai plutôt les qualités que je connois dans Azama, & celles qu'elle n'a pas. A la bonne heure, dit le Sophi. Songez demain à aller demander Azama de ma part à son pere. Est-il bien décidé, demanda Kadek, que ta Hautesse veuille s'abbaisser jusqu'à épouser la fille d'un de ses Officiers. Vous avez, répondit le Sophi, des objections impertinentes. Eh que ferez-vous, demanda encore Kadek, de la Princesse Fatima qu'on est allé vous chercher ? Je n'en sçai rien, dit le Sophi. Quand elle sera arrivée, je lui proposerai des conditions honnêtes, par exemple d'être ma Maîtresse. Je lui donnerai une Maison & un train selon

ſon rang. Mais Seigneur, ajoûta Kadek, ce n'eſt point là l'intention de Soliman. Que m'importe, reprit le Sophi ? ſi elle n'eſt pas contente, elle s'en retournera ; je ne veux point la gêner. Mais, demanda encore Kadek, ſi Soliman ſe venge ſur vos Etats de l'affront que vous faites à ſa fille, à cela le Sophi répondit.

Trop de réflexions entraînent trop de ſoin
Je ne ſçai pas prévoir les malheurs de ſi loin.

Votre mémoire, Seigneur, eſt des plus heureuſes : mais les expédients nous manqueront dans le beſoin, & la Perſe va être troublée par des guerres ſanglantes pour une ſatisfaction qui, ce me ſemble, n'en vaut pas la peine. Taiſez vous une fois pour toute, je ne veux pas être contrarié ; obéiſſez. Kadek prit le ſeul parti qui lui convint. C'étoit de faire ce que lui commandoit le Sophi.

Le lendemain Kadek s'acquitta de ſa commiſſion, & annonça au pere d'Azama les volontés de *Tranſcendant*. Ce bon pere ſe fût bien paſſé de l'honneur que le Sophi faiſoit à ſa famille. Il ſçavoit que quand le Roi ſeroit las de ſa fille; il la répudieroit: mais il falloit obéir & il n'héſita point. Qu'*Hali* t'accompagne, ma fille, lui dit-il en l'embraſſant; je te ſouhaite toutes les proſpérités que notre Prophête promet aux vrais Croyans. Souviens toy de ton pere; & ſois ſoumiſe à ton Epoux.

Les troupes eurent ordre de ſe tenir prêtes pour recevoir Azama. Elles ſe rangerent en haye ſur ſon paſſage. Une foule de Peuple vint pour examiner la future Reine, & quoiqu'on ne la trouvât pas belle, on ſe crut de mauvais goût puiſque le Roy l'avoit choiſie entre toutes.

Le Sophi avoit tant d'impatience

d'être possesseur d'Azama, qu'il ne différa que jusqu'au lendemain la cérémonie de son mariage. Les Grands de l'Empire vinrent faire leur Cour à la future Reine. Elle prit comme l'on pense bien un air insolent ne pouvant l'avoir noble ; & elle reçut les hommages qu'on lui rendoit avec une contenance embarrassée, & ce ton impudent qui caractérise les femmes déplacées dans le rang qu'elles occupent. Azama ne sçavoit que faire de ses yeux ni de ses éternels bras ; elle ne voulut pas souffrir qu'on lui baisât la main, qu'elle n'avoit pas jolie ; on se gardoit bien de dire ce que l'on pensoit du choix du Sophi : on accabloit Azama d'éloges & de compliments. Ce qui rassuroit les Persans, étoit l'inconstance de leur Prince ; & ils espéroient qu'Azama seroit répudiée avant l'arrivée de la Princesse ; ils se trompérent. Le

Sophi aima long-tems Azama parce qu'elle déplaisoit à tout le monde. Il disoit qu'un Souverain qui faisoit la volonté de ses Sujets méritoit d'en être dominé.

On dépêcha promptement des Couriers à Zamor, afin que s'il en étoit encore tems, il rompît sa négociation, & n'amenât pas la Princesse, ou du moins qu'il traînât les affaires en longueur. Zamor reçut la nouvelle du mariage du Sophi comme un coup de foudre. Il étoit sur le point de repartir avec la Princesse. Tout étoit terminé, la paix signée & les conditions arrangées. Que faire ? Quels moyens trouver pour réparer d'aussi grandes fautes. Cette affaire devenoit la cause commune. Tout l'état y étoit intéressé. De quel œil le Grand Seigneur verroit-il l'affront qu'on lui faisoit ? n'étoit-il pas à craindre qu'un pareil changement n'attirât

ſur la Perſe des guerres ſans fin, & peut-être ſa deſtruction totale. Ces réflexions jettoient Zamor dans un accablement funeſte. Tout ſon eſprit, toute ſa prudence ne lui ſuggéroient d'autres moyens que de partir bruſquement & de retourner à Hiſpaham.

Le Premier Viſir étoit ſon ami. Zamor lui confia ſes peines & ſon embarras ; mais toutes ces confidences ne remédioient à rien : le Sultan pouvoit apprendre d'ailleurs le mariage du Sophi, & envoyer un cordon à Monſieur l'Ambaſſadeur pour lui apprendre à venir de ſi loin propoſer à un Empereur des conditions que l'on ne tenoit pas, & ſe mocquer de Sa Hauteſſe ſans rime ni raiſon.

Zamor étoit aſſez bon Sujet pour ſe ſacrifier au bien de la Patrie ; mais le Grand Seigneur ſe ſeroit-il contenté de cette victime ? Non,

Il auroit ſans doute commencé par lui ſa vengeance, & l'auroit continué ſur la Perſe.

Dans cette cruelle extrêmité Zamor cherchoit des expédients. Tout paroît bon dans l'infortune juſqu'aux plus legeres eſpérances; les malheureux ne ſe découragent que quand les expédients leurs manquent, & que l'imagination ne leur fournit plus de reſſources dans leurs malheurs.

Zamor fit demander au Sultan une Audience particuliere, où perſonne ne fût admis que le Grand Viſir. Elle lui fut accordée. Après s'être proſterné ſelon la Coutume, il dit à Soliman que le Sophi ſon Maître étoit un Prince d'une ſanté foible, & dont l'eſprit inconſtant & indéterminé ne pouvoit que procurer à la Princeſſe ſa fille des chagtins & des ennuis. Que *Tranſcendant* avoit un frere qui pourroit

un jour lui ſuccéder à l'Empire, & qui méritoit par ſes qualités extraordinaires de régner ſur les Perſes, & de poſſeder la Princeſſe promiſe à ſon aîné. Qu'en ſon particulier il deſiroit ardemment que Sa Hauteſſe voulût conſentir à l'échange, & qu'il ſe chargeoit d'appaiſer le Sophi, s'il murmuroit de cette trahiſon. Le Sultan après avoir écouté attentivement le diſcours de Zamor, lui demanda pourquoi il n'avoit pas fait d'abord ſes propoſitions pour le Prince Amir. Zamor répondit qu'ayant compté que le Sophi romproit certain engagement, il avoit ſouhaité auſſi bien que tous les Grands de l'Empire de voir leur Roy uni à une belle Princeſſe capable de procurer à l'Etat des avantages & de l'éclat ; mais qu'il avoit reçu de la Cour de Perſe des nouvelles qui lui apprenoient que le Sophi plus amoureux que jamais

de ſa Maîtreſſe ſe préparoit à l'épouſer, malgré les engagemens qu'il étoit venu contracter en ſon nom. Qu'il en étoit outré & qu'il prioit Sa Hauteſſe avec les plus vives inſtances d'accorder au Prince Amir la main de la Princeſſe ſa fille pour punir le Sophi de ſon aveuglement & de ſon manque de foi. Le Sultan répondit qu'il penſeroit à cette affaire & fit retirer l'Ambaſſadeur qui attendit avec impatience & la plus grande inquiétude quelles ſeroient les réſolutions du Sultan.

Elles vinrent enfin, mais bien différentes de ce qu'il eſpéroit. Le Grand Viſir lui montra l'ordre que le Sultan lui envoyoit de s'éloigner de Conſtantinople dans les vingt-quatre heures. Soliman eſt dans une grande colere contre le Sophi, ajoûta-t'il ; mais je ne crois pas le mariage rompu pour cela entre la

Princeſſe & le Prince Amir. Soliman vous eſtime beaucoup ; il a déclaré nettement que c'eſt à votre mérite que vous devez la vie, & qu'il eût fait étrangler tout autre que vous pour montrer au Sophi le cas qu'il fait de ſes Miniſtres.

A l'égard du Prince Amir, il conſeilla à Zamor de lui dire qu'il devoit venir à la Cour du Sultan ; que ſa préſence ſans doute produiroit un bon effet ; qu'il n'y avoit rien de déſeſpéré par rapport à ſon mariage avec la Princeſſe qui avoit été demandée pour ſon frere. Zamor fit un tendre adieu au Viſir, & donna des ordres poſitifs pour partir de Conſtantinople avant la nuit. Il reprit triſtement le chemin de la Perſe. Ses réflexions ne calmoient pas ſes allarmes, & ſans l'amour qui le retenoit à la Cour du Sophi, il s'en feroit éloigné pour jamais.

Zamor étoit d'une haute naiſ-

ſance. Son pere avoit rendu à Tamac des ſervices importans, & il étoit parvenu dans un âge tendre aux premieres dignités de l'Empire. Son mérite extraordinaire lui avoit acquis l'affection de tous les gens de bien & avoit contraint l'envie à ſe taire. Il plut à Almanzine ſœur du nouvel Empereur. Cette Princeſſe étoit extrêmement aimable. Zamor ſoupira long-tems en ſilence, rendit à cette Princeſſe des ſoins reſpectueux, fut entendu, & on lui permit d'eſpérer qu'un jour on y ſeroit ſenſible. Le jour vint où Almanzine avoua à Zamor qu'elle payoit ſon amour par le retour le plus tendre. Elle lui promit enſuite de n'être jamais qu'à lui; & s'unit à Zamor par des liens ſi forts que rien ne pouvoit plus les rompre. Ils en étoient à cet engagement, quand Zamor fut nommé Ambaſſadeur de la Cour de Soli-

man. Il ne ſe ſeroit jamais déterminé à accepter cette Ambaſſade que parce qu'il avoit à cœur le bien de l'Etat, & qu'il comptoit le procurer par le mariage du Sophi ; il avoit quitté Almanzine avec regret, il la revit avec tranſport, & ils prirent enſemble des arrangemens pour s'unir de l'aveu du Sophi.

Zamor revit le Roi avec une reſpectueuſe indignation, du plus loin que *Tranſcendant* l'apperçut, il lui dit ; je ſçai tous les reproches que vous avez à me faire ; mais je n'en veux entendre aucuns ; ils ne ſerviroient à rien qu'à me donner de l'humeur ; & mon Médecin m'a ſignifié que cela nuiroit à ma ſanté. D'ailleurs j'étois amoureux à la fureur ; vous voyez bien que c'eſt une excellente raiſon pour faire des ſottiſes, ſuppoſé que c'en ſoit une de ſuivre ſon penchant. Allez Za-

mor, allez rendre vos hommages à la Reine & admirer mon choix.

Il s'en falloit beaucoup que Zamor se sentît disposé aux adorations que le Sophi demandoit de lui ; on l'avoit prévenu sur Azama d'une façon peu avantageuse ; & il trouva que l'on ne lui en avoit pas exagéré les défauts. La vue de Zamor ne fit pas le même effet sur elle. Sa figure noble & modeste la frappa tellement qu'elle eut bien de la peine à s'empêcher de lui dire qu'elle l'aimoit. Elle lui marqua de la bienveillance que beaucoup de gens avec un peu de malice auroient prise pour des agaceries. Mais on n'osa pas hazarder encore des jugemens si incertains. A la Cour de Perse on ne formoit point de conjectures malignes ; il falloit des choses évidentes pour déterminer à médire. Zamor fit à Azama de ces complimens froids que la

bienſéance dicte toujours aux perſonnes polies, & qui n'engagent à rien. Azama crut qui lui avoit rendu des devoirs où il entroit beaucoup d'admiration pour ſa grande figure. La plûpart des femmes meſurent l'idée qu'elles ont de leur beauté ſur l'importance des conquêtes qu'elles font; elles ne voudront jamais comprendre que la bizarrerie du goût détermine preſque tous les hommes dans le choix qu'ils font d'elles, & que les plus belles perſonnes ſont ſouvent le partage des hommes ordinaires. Que deviendroient tant de femmes laides & ſottes, ſi tous les hommes étoient délicats ſur la figure & ſur l'eſprit, & encore plus ſur le caractere.

Azama ne ſçavoit pas trop comment s'y prendre pour faire entendre à Zamor qu'elle l'aimoit; elle lui remarquoit toujours auprès d'elle

un férieux qu'elle eut reconnu pour de l'ennui, si elle eût bien voulu se rendre justice : mais où sont celles qui s'en rendent là dessus ? Nous supposons toujours aux hommes qui s'ennuyent auprès de nous quelque indisposition : mais Zamor avoit beau faire pour lui persuader qu'il ne la trouvoit point aimable ; elle étoit convaincue que s'il ne lui disoit rien, c'étoit par respect. Un jour elle le fit appeller pour le consulter à ce qu'elle disoit sur une affaire fort importante.

Elle prit une attitude touchante, elle fit l'enfant, rougit même. Zama s'opprocha d'elle les yeux baissés afin de ne rien remarquer. Il lui demanda seulement ce qu'elle souhaittoit de lui. Je voulois, lui dit Azama, vous demander si vous n'êtes pas fâché que le Sophi m'ait épousée, & qu'il ait rompu pour moi un mariage aussi important que

celui que vous alliez négocier. Madame, lui répondit Zamor, je ne murmurerai jamais contre les volontés de mon Souverain. Ce n'eſt pas aſſez, reprit Azama ; je vous demande ſi vous êtes content de ſon choix. Madame, répondit Zamor, il ſuffit qu'il lui plaiſe. Je ne vous plais donc pas pour vous même lui demanda Azama. Je vous reſpecte comme l'épouſe de mon Roi, reprit Zamor ; & ſi je vous aimois comme un amant, lui dit vivement Azama, que feriez vous ? Je prendrois la liberté Madame, répondit Zamor, de vous repréſenter vos devoirs & les miens ; & ſi cela ne ſuffiſoit pas, je m'éloignerois de votre préſence pour vous ôter de devant les yeux un objet qui pourroit entretenir des ſentimens que vous ne devez pas avoir. Cela ſuffit, répondit Azama, je voulois voir juſqu'où alloit vo-

tre fidélité pour le Sophi ; & je lui rendrai bon compte de votre probité.

Il fut aiſé à Zamor de remarquer le dépit d'Azama : il la quitta pleine de reſſentiment ; il rêva à ſon avanture , bien réſolu d'enſevelir ce miſtere dans un profond ſilence , il évita Azama avec ſoin & lui marqua toujours une ſoumiſſion de devoir telle qu'il la devoit à l'Epouſe de ſon Roi.

Azama avoit tous les défauts des femmes ſans naiſſance & ſans éducation. Elle étoit méchante , fourbe & emportée. Elle en uſa fort bien en apparence avec Zamor , lui cacha l'envie qu'elle avoit de lui nuire , & en chercha en ſecret les occaſions. Elle ne tarda pas à en trouver une dont elle profita.

Zamor , comme je l'ai déja dit , aimoit le frere du Sophi , & en étoit aimé. Ils s'écrivoient librement ce

qu'ils penſoient. Zamor lui fit un portrait odieux d'Azama, & lui parla de ſon Ambaſſade avec beaucoup de mécontentement. La Reine ſçut cette correſpondance, & penſant bien qu'il ſeroit queſtion d'elle dans les lettres de Zamor, elle fit aſſaſſiner le Courier qui portoit les fatales dépêches, on les lui apporta. Elle entra à cette lecture dans une fureur épouventable; mais tout à coup faiſant réflexion qu'elle avoit entre ſes mains de quoi ſe venger de Zamor, s'il continuoit à l'irriter; elle ſe calma & eſſaya encore quelques attaques qui furent tout auſſi inutiles que les premieres. Zamor fut inébranlable & ne put même s'empêcher de marquer un peu trop l'indignation que lui inſpiroit la conduite d'Azama; elle prit enfin la réſolution de le perdre, & projettant une vengeance proportionnée à l'offenſe, elle

lui fit ſentir qu'à Hiſpaham comme ailleurs on n'eſt pas vertueux impunément. Auſſi qui eſt-ce qui refuſe des faveurs Royales : cela étoit trop ridicule à Zamor ; il s'aviſoit d'être fidèle à ſa Maîtreſſe & à ſon Souverain : Quelle ſimplicité ? On ne croiroit peut-être pas que la ſageſſe & la vertu attiraſſent des chagrins ; on voit cependant que l'eſtimable Zamor avec de l'eſprit , du bon ſens , de la droiture & de la probité n'en étoit pas moins malheureux.

Zamor rendoit des ſoins aſſidus à Almanzine. Cette Princeſſe étoit déterminée à demander le conſentement du Sophi pour l'épouſer. La timidité, la crainte d'un refus avoit retenu Zamor d'en parler au Roy. Mais encouragé par la Princeſſe , il réſolut de s'ouvrir à lui ſur cette union tant déſirée. Azama ne ſe fut pas plutôt apperçûe de la tendreſſe

que Zamor avoit pour Almanzine que la jalouſie ſe joignit aux autres motifs de reſſentiment qu'elle avoit contre Zamor ; & elle ſe hâta de le ruiner dans l'eſprit du Sophi. Elle alla le trouver, lui remit les lettres de Zamor interceptées, & affecta un violent chagrin des découvertes qu'elle avoit faites. D'abord le Sophi eut peine à croire que le ſage Zamor le mépriſât & qu'il donnât dans ſon cœur la préférence à ſon frere. On ſupporte aiſément l'indifférence, mais jamais les comparaiſons qui peuvent tourner à notre déſavantage. Les ſots comme les gens d'eſprit ont de la vanité ; & ne veulent ni les uns ni les autres qu'on la mortifie. On doit juger que le Sophi ne pouvant ſe refuſer aux preuves qu'on lui donnoit des ſentimens de Zamor pour lui, n'écouta plus que ſa colere. Il donna ordre à ſes muets

d'aller étrangler le Visir aussi-tôt que tout seroit calme dans le Palais. Azama vouloit que le Sophi bornât sa vengeance à une étroite prison. Mais le Sophi oubliant tous les services que Zamor avoit rendus à l'Etat & à sa personne s'obstina à sa perte. Voilà le sort des sujets dont les maîtres sont ingrats ; en est-il d'autres chez ces Peuples que nous traitons de barbares.

Les démarches du Sophi étoient trop imprudentes pour être secrettes ; soit qu'il eût fait part à quelqu'un des ordres qu'il avoit donnés, ou que l'accès de méchanceté d'Azama fût passé, ou enfin que la pitié lui fit entreprendre de sauver Zamor, comptant peut-être un jour sur sa reconnoissance ; quoiqu'il en soit, Zamor fut instruit du sort qui lui étoit préparé, & prenant sur le champ son parti, il courut à l'appartement d'Almanzine.

Adieu, lui dit-il le cœur ferré & les yeux pleins de larmes. Adieu ma Princesse conservez moi toujours votre cœur; je ne puis jamais être malheureux avec lui. Almanzine s'évanoüit sans savoir bien pourquoi : mais il falloit bien s'évanoüir par décence. On ne se sépare pas d'un Amant sans être pénétrée de douleur, sur tout quand on n'en a qu'un. Zamor, le tendre Zamor prit sa Princesse entre ses bras, lui baisa respectueusement les jouës, appella ses femmes & s'éloigna.

Il se déguisa si bien qu'il ne pouvoit être reconnu. Il prit un habit de Derviche afin qu'on le laissât passer partout. Il sçavoit que les Turcs ont pour cet habit une vénération singuliere. Il suffit d'être fol ou Derviche chez les Mahométans pour être révéré.

Enfin Zamor premier Ministre

d'un grand Roy, vertueux, plein d'eſprit, & d'une naiſſance illuſtre ſe voit réduit à ſe ſauver ſous un vil habit, manquant de toutes les néceſſités de la vie, expoſé aux injures de l'air & du tems, ſans eſpoir de voir finir ſa miſere, ne ſçachant s'il verra jamais ſa patrie, ſa Princeſſe, ſes amis, livré au vif regret de leur perte, abandonnant une fortune brillante, & errant à l'aventure. A quoi lui ſervoit ſon eſprit dans cette triſte circonſtance? A rien, ſinon à lui faire mieux ſentir toute l'horreur de ſa ſituation & à le déſeſpérer. Il lui reſtoit une ſeule reſſource dans ſon malheur, c'étoit de gagner la Turquie & d'aller offrir ſes ſervices au Sultan: mais il n'étoit pas ſûr pour lui de ſe confier à Soliman. Il auroit pu rencontrer auprès de lui ce qu'il venoit d'éviter à la Cour de Perſe: & le Sophi auroit exigé ſans doute

la perte de Zamor pour premiere condition de la paix. Il prit donc un autre parti ce fut de gagner l'Egipte dans ſon équipage de Derviche, marchant la nuit & ſe repoſant le jour. Ce fut ainſi qu'il s'éloigna d'Hiſpaham, en faiſant de triſtes réflexions ſur un malheur dont il ignoroit le ſujet & les ſuites.

Quand il fut aſſez loin de la Capitale, il commença à voyager le jour, & lorſqu'il rencontroit une belle ſolitude, il s'y arrêtoit. Un jour ſe trouvant fatigué à l'entrée d'une forêt, il choiſit un endroit où il ne pût pas être apperçu, & ſe couchant ſur la pelouſe, il s'endormit profondément. Il fut ſurpris à ſon réveil de trouver un jeune faon couché à ſes côtés & qui ne fit aucun mouvement pour s'enfuir quand il le toucha. Zamor s'étant levé reprit ſa route ; le faon le ſuivit juſqu'à un certain détour, où

voyant que Zamor prenoit un autre chemin, il s'arrêta, & après avoir regardé un inſtant, il ſe mit à fuir d'un autre côté avec beaucoup de vîteſſe. Zamor étonné ſuivit la piſte de cet animal & l'apperçut de loin qui gagnoit une roche à l'extrêmité de laquelle il vit une eſpéce de cabanne.

Il dirigea ſes pas vers cette ſolitude, & trouvant un chemin pratiqué dans la roche, il le ſuivit. Quand il fut près de la cabanne, il vit le faon à la porte. Il entra & n'apperçut qu'un logement creuſé dans le roc dont le devant étoit de terre mêlée avec des éclats du rocher, un lit de mouſſe & de jonc, des meubles d'ozier, des animaux apprivoiſés & quelques vivres. Zamor jugea à l'inſtant que c'étoit l'habitation de quelqu'un de ces Solitaires dont il portoit l'habit & qui ſont ſouvent de grands Scé-

lérats. Mais grace à ſon malheureux ſort, il ne les craignoit pas. En effet qu'auroient-ils pu lui prendre ? Il avoit à la vérité quelques pierreries cachées ; mais on ne l'auroit pas ſoupçonné de les porter ſous cet habit. Ainſi Zamor à tout hazard continua de faire la revûe des meubles de la cabanne. Il y remarqua des livres. Il s'en ſaiſit avec empreſſement comme d'un meuble qui pouvoit l'inſtruire des mœurs de celui à qui ils appartenoient. Il vit avec plaiſir que s'ils n'étoient pas en grand nombre, ils devoient être du moins à l'uſage d'un Philoſophe ſçavant & d'un honnête homme. Il en étoit à cette réflexion quand ſon hôte arriva. Sa ſurpriſe fut extrême en appercevant Zamor : & après l'avoir ſalué civilement, il lui demanda qui lui avoit indiqué ſa retraite. C'eſt mon bonheur & votre faon, répondit douce-

ment Zamor. Je ne ſuis donc pas ſi malheureux que je penſois, reprit l'Hermite, puiſque le Ciel m'a envoyé un être partagé de raiſon. Pourrai-je ſans vous incommoder, lui demanda Zamor, reſter quelques jours avec vous dans cette ſolitude ? Ah plût à Dieu mon fils, répondit l'Hermite, que vous vouluſſiez y fixer votre demeure pour toujours. Peut-être y trouveriez vous la paix & le repos qui ſe rencontrent ſi rarement parmi les hommes. Apprenez moi d'abord quel eſt votre nom & votre rang ; car je crois que vous êtes né au deſſus des autres ; j'entrevois dans votre geſte une aiſance noble qui ne s'acquiert que dans les Cours & que n'ont jamais les hommes ordinaires. Ha mon pere, reprit Zamor, je ne ſçai ſi je dois me féliciter d'une naiſſance qui m'a mis dans la néceſſité d'errer de déſerts en déſerts.

Mon fils, dit l'Hermite, ce n'eſt point votre naiſſance qui vous attire vos malheurs ; c'eſt le hazard peut-être & ſans doute la malignité des hommes. Mais vous me raconterez une autre fois le ſujet de vos peines, quand vous aurez pris quelque confiance en moi. Vivez tranquille ici, perſonne ne connoît cette demeure. Les honnêtes gens l'ignorent, & les méchans n'oſent en approcher perſuadés qu'ils n'y trouveroient rien de propre à ſatisfaire leur cupidité. Sortons, mon fils ; allons goûter la douceur d'un air pur & ſerain qu'aucun ſouffle ne corrompt.

Ils gagnerent l'extrêmité de la Roche. Zamor oublia dans ce moment toutes ſes infortunes pour ne plus s'occuper que des objets qui s'offroient en foule à ſes yeux : au deſſus de cette roche étoit une plaine riante, garnie d'arbres & de

verdure. Une herbe fine & courte y formoit un tapis verd, mille fleurs émailloient le gazon & répandoient dans l'air un parfum agréable. Une source vive & pure sortoit de la cime du rocher & se perdoit par cent détours sur le penchant de cette côte. Le bruit que l'eau faisoit en tombant sembloit inspirer cette douce mélancolie si favorable à l'amour & à la raison. D'un côté s'offroit à la vûe un précipice au dessous duquel étoit une mer agitée. Aucun sentier ne pouvoit conduire les hommes jusqu'à cette retraite, que celui par où Zamort étoit monté & que le faon lui avoit indiquée.

Ah mon pere, dit Zamor transporté d'admiration, n'êtes vous pas un Ange? Non, mon fils, lui dit l'Hermite, je suis un homme comme vous, plus coupable sans doute puisque j'ai vêcu d'avantage. Des

malheurs que je vous raconterai m'ont conduit ici, & je bénis le Créateur de l'Univers de m'avoir donné des forces contre le déſeſpoir qui me pourſuivoit. Que de reſſources nous avons, mon fils, que nous ne connoiſſons pas dans l'âge des paſſions, & qui ne s'offrent à nous que quand nous en ſommes ſortis ! ce n'eſt qu'en rentrant en nous-mêmes que nous reconnoiſſons nos vices & les obſtacles qui s'oppoſent ſans ceſſe à notre bonheur réel.

Zamor étoit dans un étonnement que l'Hermite remarquoit avec ſatisfaction. Tout l'enchantoit; des oiſeaux ſur le point de rentrer dans leurs nids appelloient leurs petits & leurs compagnes fideles par des ramages auſſi mélodieux qu'agréables. L'Hermite preſenta à Zamor des fruits de ce délicieux Jardin. Zamor les ſavou-

roit avec un plaisir inexprimable ; & s'écrioit : mon pere, je ne vous quitterois jamais si mon cœur pouvoit entendre raison : je . . . Votre cœur, interrompit l'Hermite n'entendra raison, que quand vous aurez, comme moi, éprouvé la perfidie des femmes. Mais cette douce yvresse dans laquelle elles plongent nos jeunes années, ne fait place à la sagesse, que quand nos yeux sont assez ouverts pour voir à qui nous avions confié notre bonheur. Mon pere, dit Zamor, la personne que j'aime ne ressemble point aux autres femmes. Prévention d'amant, reprit l'Hermite; je laisse au tems à vous désabuser. Y a-t'il longtems que vous en êtes séparé? Il y a quinze jours, répondit Zamor. La croyez vous occupée de vous, demanda l'Hermite ? Assurément, reprit vivement Zamor : peut-être est-elle expirée de la dou-

leur de notre ſéparation. Ah mon fils, dit l'Hermite, vous ne connoiſſez gueres ce ſexe. Il eſt peut-être le moment où elle oublie dans les bras d'un autre que vous êtes malheureux. Mon pere, reprit Zamor, votre opinion ne me perſuadera pas. La perſonne que j'aime a un eſprit ſupérieur, beaucoup de grandeur d'ame, & je ne lui crois pas beaucoup de penchant à l'amour. Voilà, dit l'Hermite, de quoi faire une femme conſtante : mais la ſupériorité d'eſprit dans les femmes leur ſert à cacher leurs défauts & nous ſommes long-tems à nous appercevoir des vices du caractere. L'eſprit eſt comme un voile épais qui cache l'ame ; ſa beauté nous fait illuſion ſur les défauts du cœur. Mais les actions des hommes diſſipent enfin ces vapeurs, & l'on reconnoît à ſes dépens qu'on s'étoit trompé. Vous venez ſans doute de

la Cour ? C'eſt l'école où l'on apprend à vivre avec les hommes & à les connoître. J'ai vêcu longtems à celle d'Egipte & je ſçai ce que l'on doit attendre des Souverains quand on eſt juſte, & des hommes ordinaires quand on eſt bon.

Zamor ſoupira & regarda l'Hermite avec application. Il lui trouva de la majeſté dans la phiſionomie : ſon regard étoit ſûr, un feu ſubtil ſortoit de ſes yeux ; ſes traits étoient réguliers : il avoit la taille haute & noble ; un air de courage & de fermeté, de la douceur dans le ton, de la force dans le diſcours & de la politeſſe dans les manieres. Zamor ne ſçavoit que conjecturer ſur ſon hôte ; ſinon que c'étoit peut-être quelque Prince de la Maiſon Ottomane échappé au ſort de ſes freres & de ſes neveux.

Le Soleil commençoit à deſcendre pour ſe coucher dans l'onde,

quand l'Hermite dit à Zamor ; retournons à la cabane ; le ferain de cette pleine eft funefte pour quiconque n'y eft point fait ; & j'en ai éprouvé les effets. Zamor lui demanda depuis combien de tems il demeuroit dans cette folitude. Depuis dix ans, mon fils, répondit l'Hermite. J'y ai apporté quelqu s pieces d'or qui m'ont fervi à me procurer les chofes que je ne trouve point ici. Je vais à la Ville prochaine ; j'y vends des Elixirs que je compofe avec des fimples qui croiffent fur cette Montagne. Les Habitans des environs trouvent cette liqueur fi fouveraine qu'ils m'en donnent tout ce que je leur demande, & ordinairement je ne prends point d'argent. Voilà mes reffources & ma fortune. Mais, mon fils, elles fuffifent pour vous & pour moi. Vous trouverez ici des repas fimples, mais falutaires ; un lit de

nattes & de feuilles qu'on renouvelle auſſi ſouvent qu'on le veut, une demeure chaude l'hiver & fraîche l'été, des promenades agréables, des animaux qui ne font aucun mal quand on ne s'expoſe point dans la forêt. Mais, mon pere, lui demanda Zamor, comment faites vous quand vous êtes malade. Mon fils, dit l'Hermite, je ne l'ai pas encore été ſérieuſement depuis que je ſuis ici. Nos maladies ne viennent que des nourritures & des excès, je ne prends que des mets ſalutaires & mes paſſions n'ont point d'occaſions de s'exercer. Mes plaiſirs ne ſont pas vifs ni mes peines bien ſenſibles ; je ne me ſouviens de mes malheurs que comme un matelot ſe rappelle dans le port les tempêtes dont il eſt échappé. Ce ſouvenir me fait verſer des pleurs ; mais ces pleurs viennent moins de chagrin que du regret des actions

violentes auxquelles les paſſions m'ont entraîné. Il vous ſera plus facile d'être vertueux, parce que vous me paroiſſez plus modéré que moi. C'eſt ainſi que l'Hermite & Zamor s'entretenoient en gagnant la cabane.

L'Hermite aprêta le ſouper ; une propreté charmante régnoit dans ce champêtre appartement : une natte de jonc fabriquée par les mains de l'Hermite en faiſoit la tapiſſerie. Deux eſpeces de chaiſes d'ozier commodes & longues, & une table, en compoſoient tous les meubles. Des clayes au lieu de tablettes lui ſervoient de bibliotheque ; des plats d'une terre blanche & unie rangés ſur un buffet groſſierement travaillé compoſoient ſa vaiſſelle. Voilà toutes les richeſſes de l'Hermite.

On ſe récriera ſans doute ſur ce détail. On le trouvera fort peu né-

ceſſaire. Pourquoi ? l'Hermite ne vivoit heureux que depuis qu'il étoit réduit à cette ſimplicité. Tant qu'il avoit joui des faveurs de la fortune, ſon ame avoit été livrée à tous les chagrins qui l'accompagnent. Sans l'ambition tous les hommes ſeroient égaux, ils ne ſe ſoumettroient à des chefs, ou du moins ils n'en reconnoîtroient que pour le bon ordre & pour le maintien des Loix. Sans l'ambition il y auroit moins de méchants. Sans l'ambition on ſe contenteroit, comme l'Hermite, des beſoins de la vie; on reſteroit chacun chez ſoi ; on cultiveroit ſon patrimoine & l'on ne chercheroit point à l'augmenter par de voyes illicites. Chacun reſteroit dans les bornes de ſon état ; les plaiſirs du cœur & des ſens feroient ſeuls le bonheur ; on n'en attacheroit point au faſte d'une maiſon opulente ; nos meubles reſ-

ſembleroient à ceux de l'Hermite ; nos mets ſeroient ſains & ne nous cauſeroient point de maladies. Au lieu de glaces, de peintures, de ſculptures & d'ammeublemens d'étoffes précieuſes, on auroit des nattes de jonc qui empêcheroient ſeulement l'humidité des murs. A la place des équipages leſtes & brillants on iroit encore ſur des mules, ou à pied pour faire un ſalutaire exercice ; on ne verroit pas des enfans de quinze ans gros & replets, ſans taille & ſans forme, & des femmes mignones devenues monſtrueuſes à force d'embonpoint. Les hommes iroient vêtus de grandes ſimarres bien fourrées dans l'hyver & de toiles legeres dans les chaleurs. Pour toute parure les jolies femmes auroient leur beauté ou leurs charmes ; & pour ornemens des fleurs que leurs amans leur auroient données le matin & qu'ils pren-

prendroient ſoin de ſanner avant le ſoir. On voit que la deſcription de la cabanne de l'Hermite n'étoit pas ſi déplacée.

Zamor & ſon hôte mangérent des légumes aprêtés ſans façon que Zamor trouva préférables aux mets les plus délicats de la Cour. Des fruits encore meilleurs & de l'eau claire firent tout leur repas. L'Hermite dit à Zamor qu'il ne buvoit point de vin, non par ſcrupule, mais parce qu'il n'étoit pas accoutumé d'en boire. Quand la nuit fut venue, l'Hermitte alluma une lampe qui pendoit à la voûte. Ceci dit-il à Zamor vaut mieux que les luſtres qui éclairent le Palais du Soudan. Quelles ſont vos occupations, lui demanda Zamor ? J'ai commencé, lui répliqua l'Hermite, par l'étude de la Divinité, & enſuite par celle de la Nature. Celle des Langues m'a ſervi, parce que

j'ai parcouru différents païs & que j'ai été obligé de vivre chez les étrangers: Depuis que je ſuis dans cette ſolitude, je me ſuis appliqué à l'Aſtronomie ; & cette étude m'a été d'un grand ſecours contre l'ennui inſéparable de la vie que je mene ; car, mon fils, nous ne ſommes pas faits pour vivre ſeuls, & quelque ſatisfaction que j'aye trouvé ici, mon eſprit s'eſt quelquefois laſſé de la ſolitude. Mon ame a éprouvé des vuides inquiétans. J'ai gémi de ma tranquillité. J'ai eu de ces momens où le dégoût de la vie eſt ſi fort, que nous cherchons en nous mêmes les moyens de finir. Tout devient inſupportable alors. Que faiſiez-vous, demanda Zamor, pour ſortir d'un état ſi triſte ? Je tâchois de m'appliquer, répliqua l'Hermite ; mais envain : il me falloit un exercice violent ; je portois mes

Elixirs à la Ville ; j'y voyois des hommes ; & quoique je les crusse méchants, cette vûe dissipoit ma tristesse : je regagnois ma solitude avec plaisir. Le sommeil achevoit de rendre le calme à mon ame ; cherchant ensuite dans mon imagination ce qui pouvoit la récréer, je sortois avec les outils nécessaires à la culture du jardin que vous avez vû : j'allois plusieurs jours de suite à la Ville ; je revenois ensuite me livrer à mes occupations. Je restois quelque tems sans revoir mes livres, & je les reprenois ensuite avec plaisir. Voilà, mon fils, comment j'ai passé les dix années qui se sont écoulées depuis mon arrivée dans ce désert. Je suis parvenu à l'âge de quarante-cinq ans ; & je passerai sans doute le reste de ma vie de la même maniere. Tout le monde ignore-t'il votre situation, demanda Zamor ? Oui mon fils,

reprit l'Hermite ; je vous inſtruirai des motifs qui me retiennent ici, & de ceux qui m'y ont conduit. Mais il eſt tard aidez-moi à arranger votre lit.

Zamor dormit avec une aſſurance qu'il n'avoit pas ſenti depuis qu'il étoit ſorti d'Hiſpaham. Il n'habitoit plus avec des méchants ; il ne devoit pas être ſurpris de ſa tranquillité.

Zamor remarqua que l'Hermite s'étoit proſterné avant de ſe coucher, & qu'il avoit fait une courte priere en élevant ſes yeux vers le Ciel ; il le crut pieux & ne ſe trompoit pas. L'Hermite aimoit Dieu & reſpectoit ſes decrets ; mais il rendoit ſimplement hommage à la Divinité qu'il reconnoiſſoit moins pour lui demander des bienfaits que pour ſatisfaire aux devoirs d'une créature partagée de raiſon.

Tout devenoit prodige pour Za-

mor, qui quoique né & élevé dans une Religion pleine d'abſurdités, en regardoit tous les Sectateurs comme des imbéciles. Il avoit reconnu dans l'Hermite une ſolidité de jugement qui ne s'accordoit gueres avec la doctrine de Mahomet; & il diſoit en lui-même: l'Hermite eſt peut-être de ces gens qui ne ſe feroient pas un ſcrupule de ſéduire la femme de leur ami, & qui pour toutes choſes au monde ne voudroient pas manquer à la moindre maxime de la Loi: qui pour ſe conformer à ce que les hommes ont établi, ne craignent pas de bleſſer les devoirs les plus ſacrés de la Loi naturelle, & de franchir les bornes rigoureuſes de l'honneur & de la Société. Mais où m'entraînent mes réflexions, ajouta Zamor? Suſpens tes jugemens, & ne fais injure à perſonne. Il attendit avec impatien-

ce le moment de pouvoir s'entretenir avec son hôte sur cette matiere.

Le lendemain au point du jour l'Hermite se leva doucement, & se prosterna comme il avoit fait le soir du jour précédent ; il sortit pour aller sur la montagne, & rentra une heure après avec un panier plein de fruits. Il trouva à son retour Zamor éveillé & lui demanda comment il avoit passé la nuit. Fort tranquillement, mon pere, répondit Zamor. Tant mieux, reprit l'Hermite, cela me fait espérer que vous en resterez plus volontiers avec moi. Ha! mon pere, répondit Zamor attendri, plût à Dieu que je pusse y passer mes jours & oublier ce que j'ai laissé de cher à la Cour du Sophi. Ne vous flattez pas, reprit l'Hermite, d'arracher de votre cœur un objet qu'il chérit, sans avoir aucun sujet de vous en plain-

dre. On ne ceſſe d'aimer qu'après une longue jouiſſance ou après les mauvais procédés des perſonnes que l'on aime. Mais, à ce que je puis conjecturer, on ne vous a pas rendu heureux : & vous ne voyez dans l'objet de vos adorations que des motifs de lui reſter inviolablement attaché. La ſolitude nourrit l'amour & les deſirs. Rien n'y diſtrait d'une paſſion pour laquelle notre ame eſt faite. Mais vous y ſerez au moins à l'abri du danger, ſi vous avez quelque choſe à craindre. Venez, mon fils, allons prendre un divertiſſement que je vous ai préparé. J'ai tendu des filets pour une chaſſe aux oiſeaux ; ce plaiſir n'a rien de contraire à la Philoſophie. Zamor touché des attentions de ſon hôte l'embraſſa & ils partirent.

Ils ſe placérent dans un endroit commode pour s'entretenir. Vous m'avez promis, demanda l'Her-

mite le récit de vos malheurs. C'eſt moins la curioſité qui me porte à vous le rappeller, que le penchant que je me ſens pour vous ; peut-être vous pourrai-je donner des conſeils qui vous ſeront d'un grand ſecours. Zamor lui marqua toute la confiance qu'il put, & lui promit de le ſatisfaire ſur tout ce qu'il ſçavoit : il lui dit qu'il ignoroit encore le ſujet qui l'avoit contraint de ſortir promptement d'Hiſpaham ; mais qu'il conjecturoit que le coup partoit d'une femme qui avoit pris du goût pour lui & qui ſans doute l'avoit noirci dans l'eſprit des perſonnes dont il dépendoit. Zamor regardoit l'Hermite ; plus il le conſidéroit plus ſa ſécurité augmentoit : il lui demanda de quel païs il étoit. Je ſuis, répondit l'Hermite, originaire de Conſtantinople & né en Egipte. Mon pere en mourant laiſſa ma mere en-

ceinte de moi ; elle cacha ſa groſſeſſe pour des raiſons que je vous dirai dans la ſuite, & elle me donna le jour au Caire où elle avoit été obligée de ſe retirer. Elle fut aſſez heureuſe pour échapper aux recherches de ceux qui avoient intérêt à la découvrir. A l'aide de quelques pierreries elle paſſa en Egipte. Elle étoit belle ; le Gouverneur du Caire en fut épris & l'épouſa ; elle ne lui cacha ni ſon nom ni ſon rang, & ſon époux eut pour elle toute la tendreſſe & les égards qu'elle méritoit.

Je nâquis un mois après l'himen de ma mere, & ſon nouvel époux appellé Zulric prit de moi un ſoin particulier ; il m'aimoit comme s'il eût été mon pere ; & juſqu'à la mort de ma mere je vêcus dans la perſuaſion qu'il l'étoit. Que n'ai-je toujours ignoré de qui je tenois le jour? j'aurois évité bien des malheurs qui

m'ont contraint de fuir ma patrie & mon bienfaiteur. J'ai été, mon fils, l'inſtrument de la déſolation de tous ceux qui m'ont aimé, & l'ouvrier qui a creuſé l'abîme où je me ſuis plongé. Que de reproches la raiſon me fait chaque jour ! je ne me rappelle mes écarts que pour les déplorer & pour gémir de mon exiſtence. Qu'étoit-il beſoin, me ſuis-je dit cent fois, que je vinſſe habiter une petite partie de l'eſpace ! Pourquoi la nature m'a-t'elle formé pour être le jouet des paſſions & de l'inconſtance de la fortune ? Mais, demanda Zamor, n'avez-vous jamais ſenti le bonheur ? Ha, mon fils, reprit l'Hermite, ſi je l'ai ſenti, il a été ſi court & ſi mêlé d'amertumes que je ne puis compter les années que j'ai paſſées hors de cette ſolitude que comme un tems de douleur. Vous n'avez donc pas aimé, répliqua Zamor ?

Que dites vous, mon fils, dit l'Hermite ? c'eſt parce que j'ai été livré à tout ce que l'amour a de plus violent, que j'ai été malheureux. Sans ambition & ſans amour, c'eſt-à-dire ſans cœur & ſans paſſions, j'aurois été l'homme d'Egipte le plus fortuné. Mais ces deux paſſions ont troublé ma vie, & m'ont conduit par degré dans ce déſert. Vous ne comptez donc pas la vie pour un bien, dit Zamor ? Non, mon fils, répondit l'Hermite ; à moins que le hazard ne nous y prépare par ſes caprices un ſort heureux. La vie pour un infortuné eſt un mal & un mal inſoutenable ſans la fermeté néceſſaire pour ceſſer d'être. Mais, répliqua Zamor ſi vous reconnoiſſez un Etre ſuprême qui a donné l'ordre & la forme à cet Univers ; la Nature qui eſt notre mere & qui l'a ſi bien composé nous défend de détruire

ſon ouvrage. On meurt coupable envers Dieu & une ſi tendre mere, en abrégeant le cours d'une vie que l'on tient de l'un & de l'autre. Hélas, reprit l'Hermite, fait-on ces réflexions quand le malheur nous pourſuit & qu'il obſcurcit notre raiſon ? Les chagrins mettent un voile épais ſur les devoirs. On ne ſent que ſon état actuel ; qui eſt plus difficile à ſupporter que le fardeau le plus peſant ; on ne voit à ſes maux d'autre remède que la mort. Tout finit, nous ne faiſons qu'avancer notre terme de quelques jours ou de quelques années qui peut-être ſeroient encore plus déſagréables à paſſer que les précédentes. Mais, dit Zamor, l'eſpérance, ce beaume du ſang, ce pavot qui aſſoupit toutes les peines, ne vient-elle pas au ſecours de l'ame dans ces momens critiques ? L'eſpérance, reprit l'Hermite, chan-

ge d'objet. Dans une ſituation ſi triſte, l'imagination ſert notre fureur; l'avenir n'offre rien à notre eſprit de moins fâcheux que le preſent. Je n'ai point ſenti cette extrêmité, dit Zamor, malgré les derniers malheurs que j'ai éprouvés. Ce n'eſt peut-être pas les plus ſenſibles que vous aurez à eſſuyer, répliqua l'Hermite, peut-être en viendra-t'il quelqu'un qui vous fera regarder la mort comme le ſeul remède à vos maux. Je ne ſçai, répondit Zamor, mais je me crois plus de fermeté que vous ne m'en promettez; dites lâcheté, reprit l'Hermite. Mais mon pere, ajouta Zamor, vous ne ſongez pas que vous avez été le plus malheureux des hommes à ce vous prétendez, & que vous voilà dans une ſolitude riante plein de ſanté & de belle humeur. Votre réflexion eſt ſi juſte, mon fils, répondit l'Hermite, que

j'en rougis : j'ai eu apparemment plus d'amour de la vie que d'horreur de mon ſort. Mais voici une converſation trop ſérieuſe pour la continuer. Auſſi-bien je m'apperçois que vos vertus vous rendent délicat ſur les mœurs des autres.

En cet endroit l'Hermite regarda triſtement Zamor, & lui voyant un air attendri : Ha mon fils, lui dit-il, avec la ſenſibilité que je vous vois, que vous ſerez malheureux ! Mon pere, répondit Zamor, ma pénétration ſeule eſt la cauſe de l'agitation que vous remarquez. Ne ſeriez-vous pas un des freres de l'infortuné Bajazet que Tacmac notre Roi fit périr ſi inhumainement avec toute ſa famille ? Que me rappellez vous là, s'écria l'Hermite étonné ? Je vous avouerai, reprit Zamor, qu'en vous voyant hier, je crus reconnoître en vous ce caractere de

dignité attaché au ſang des Ottomans ; je n'ignore pas que dans cette Maiſon les aînés ſacrifient leurs freres à leur ambition ; j'ai penſé que vous pouviez être quelque Prince échappé au maſſacre que l'on fit des freres de Soliman. Eh bien, mon fils, reprit l'Hermite en ſoupirant, vous ne vous êtes point trompé. Je ſuis un malheureux rejetton d'une Maiſon qui tient le premier rang dans l'univers. Ma deſtinée eſt entre vos mains ; je ne crains point la mort, mais j'en appréhende les approches. La mort n'eſt point à redouter, ce n'eſt que le ſupplice de l'appareil. Prince, dit Zamor d'un air conſterné, me ſoupçonneriez vous d'être un traître .... Hélas non, reprit l'Hermite, je ne vois rien en vous qui n'annonce un homme de bien ; mais mon fils, j'ai été trahi par les femmes que j'ai aimées le plus, dont

la beauté & la douceur ſembloient promettre une ame encore plus belle que leur figure ; nous ne devons donc pas compter ſur l'extérieur.

Zamor fut fort ſurpris qu'un Mahometan accordât une ame aux femmes. A quoi penſez-vous, lui demanda l'Hermite ? Mon pere, répondit Zamor ; je vous ai vu faire des œuvres pieuſes, & vous venez de donner une ame aux femmes. Voilà le ſujet de mes réflexions. L'Hermite ſourit & demanda à Zamor de quelle Religion il étoit ? Moi, répondit Zamor, j'ai lû l'Alcoran dans ma jeuneſſe ; mais la doctrine qu'il enſeigne ne s'accordant pas avec mes idées, je me ſuis déterminé à croire un Etre ſuprême & rien de plus. D'ailleurs les hommes étant partagés en différentes croyances dont chacune a ſes partiſans, j'ai penſé que le plus ſûr

parti étoit d'attendre que la raiſon m'éclairât ſur la véritable afin de m'y attacher. Voilà, mon pere, ce que je penſe. Mon fils, reprit l'Hermite, je n'ai pas plus de vénération que vous pour l'Alcoran. J'ai vêcu parmi les Egiptiens, & leur culte me fait horreur. Car quoiqu'ils ayent preſque tous adopté la Religion de Mahomet, ils ſe ſentent encore de leur ancienne idolâtrie. Vous ſçavez juſqu'où ils portoient anciennement l'abſurdité & qu'ils avoient la ſimplicité de croire que leurs Dieux étoient cachés ſous la forme d'un bœuf ou d'autres animaux. Les uſages & les mœurs une fois reçûs dans un païs ſont très difficiles à changer, & nous voyons qu'il nous reſte beaucoup de choſes des premiers Citoyens qui ont habité nos contrées la Religion eſt le plus fort des devoirs pour certains Peuples. Les Juifs

aiment mieux être brûlés en Espagne & en Portugal que d'abjurer leur Religion pour en embrasser une autre. Il ne faut je crois donner la préférence qu'à celle à laquelle la raison & la vertu nous portent. En général toute Religion qui prescrit le culte d'un seul Dieu & ordonne l'humanité, la justice & la pudeur, ne peut pas être mauvaise. Dans l'humanité l'on trouve l'amour du prochain, la premiere & la plus belle de toutes les vertus. Dans la justice on rencontre les vertus sociales; j'entends par vertus sociales, l'honneur, la probité, l'équité, la vérité & la droite intention. Nous devons à la pudeur, la décence dans les discours, dans le maintien & dans les actions. Elle nous donne cet éloignement pour l'impudicité publique que tout homme vraiment vertueux doit toujours avoir. La pudeur produit cette dé-

licateſſe ſur nos mœurs & ſur celles des autres & donne aux ſentimens du cœur toute leur vivacité. C'eſt la pudeur qui nous enchante dans une belle femme, & c'eſt la notre qui lui fait juger du prix de ſa conquête ?

Mon pere, lui demanda Zamor, vous voulez donc faire ſervir tout au bonheur, même la Religion. Comment ſi je le veux, reprit l'Hermite, il n'en eſt point de vêritable ſans les vertus dont je viens de parler. Quand l'homme vertueux ne tireroit d'autre avantage de ſes vertus que la paix intérieure, n'eſt-ce pas beaucoup ? Pourquoi, lui demanda Zamor, n'avez-vous pas paſſé en France ou en Angleterre ? J'ai préféré, répondit l'Hermite, cette ſolitude à la gêne d'un païs où l'on nous regarde comme des barbares ; & où cette prévention eſt ſi forte qu'un Turc n'eſt reçu en au-

cune maiſon dans les païs Chrétiens. Les femmes nous fuyent comme leurs ennemis ; le Clergé nous regarde comme des victimes dévouées aux Anges des ténèbres. Les Laïcs n'oſent nous voir par uſage, & les gens de bon ſens ſe conforment à la coutume du Païs.

Zamor admiroit le jugement exquis de l'Hermite & ne ſe laſſoit pas de l'écouter. Mon pere, diſoit-il, vous rendez des hommages à la Divinité : Penſez-vous que ce ſoit un devoir. Il eſt indiſpenſable, mon fils, reprit l'Hermite. Tout homme qui croit que Dieu a formé l'Univers, doit lui rendre de continuelles actions de graces de l'ordre qu'il y a mis, & qui nous fait ſubſiſter. C'eſt cet ordre même qui doit nous convaincre que l'intelligence qui y préſide eſt infiniment ſupérieure à tout. Nous devons l'admirer dans un ſilence reſpec-

tueux & le remercier du bien que nous en recevons en particulier. Tout eſt devenu le lieu de mon culte, un Temple, une forêt, ma cabanne. Je puis me proſterner devant cet Etre infiniment grand. Voilà ma croïance & ma religion. Si quelque jour vous aviez occaſion de paſſer chez les Chrétiens, il faut vous inſtruire plus particulierement de leur doctrine; c'eſt celle qui preſcrit le plus de vertu & qui proſcrit tous les vices. On ne riſque rien à la ſuivre dans toute ſa pureté, quoique l'hipocriſie ſoit quelquefois le vice de ſes plus zèlés partiſans. Pourvu qu'ils obſervent réguliérement le culte extérieur tout eſt bien, ils croient pouvoir impunément commettre les crimes les plus odieux de la Société. On y voit communément des injuſtices atroces; des femmes mariées aller en rendez-

vous en ſortant du Sermon ou des Prieres publiques ; mais mon pere, demanda Zamor, quelle inconſéquence ! Peut-on bleſſer ainſi les devoirs les plus ſacrés & conſerver ſa réputation ? A merveille, répondit l'Hermite ; c'eſt mon fils, que l'on ne demande pas aux hommes des vertus réelles, & que l'on eſt content d'un extérieur qui impoſe. Si vous demandiez au Chrétien le plus dévot pourquoi il eſt pieux. Il ne vous en rendroit d'autre raiſon, du moins s'il vouloit être ſincere, ſinon qu'il faut bien qu'il le ſoit dans le poſte qu'il remplit. Ce n'eſt point Dieu qu'il aime ; c'eſt le titre d'homme de bien. Les femmes ſont encore plus inconſéquentes ; car elles ſont pieuſes ſans ſçavoir pourquoi, de même qu'un aveugle juge des couleurs. Je voudrois bien, continua l'Hermite qu'une femme d'Europe me dit quelle idée

elle s'eſt formée de la Divinité ? Car nous ne jugeons de Dieu pour l'ordinaire que par les ſens, & les femmes n'entendent rien à développer les idées extraordinaires qui leur viennent, ſuppoſé qu'elle les conçoivent, ce qui n'eſt pas certain. Comment pourroit-on leur faire comprendre que Dieu eſt un eſprit répandu dans l'univers, une vapeur qui met l'équilibre dans toutes les parties, un eſprit ſans forme, ſans couleur, impalpable, un ſouffle pur qui donne le mouvement à tout; une femme vous diroit ſans doute que Dieu a une figure, un viſage; qu'il parle, qu'il eſt beau, qu'il eſt bon, qu'il ſe met en colere qu'il ſe radoucit quand on le prie bien fort; enfin elle en feroit ſans doute un être ſujet à toutes les foibleſſes qu'on reproche aux hommes qu'il a formés. Vous voyez, mon fils qu'il eſt preſque impoſſi-

ble que les hommes en général soient véritablement pieux, & qu'ils aiment Dieu parce qu'ils sont pénétrés de sa grandeur & qu'il est une idée claire de la Divinité.

Je ne puis, dit Zamor, professer une Religion dans ma Patrie, autre que celle du Prince ni en embrasser une qui est contraire à la dominante. Mais au fond du cœur je puis adopter celle que la raison me dicte. Car il y auroit de la folie de choquer directement les Loix d'un païs ; si j'allois en France prêcher la doctrine de Mahomet, on me regarderoit comme un fol ou comme un perturbateur du repos public, & l'on auroit raison de m'en punir : mais je crois que le vrai Philosophe suit les mouvemens de sa raison, & ne découvre le fonds de son ame que quand il n'y a aucun danger pour lui de le dévoiler.

Mais, continua Zamor, j'ai une question

queſtion à vous faire. Elle n'eſt pas ſi ſérieuſe que les précédentes. Vous êtes donc perſuadé que les femmes ont une ame comme nous? Pourquoi n'en auroient-elles pas, répliqua l'Hermite ? Ne ſont-elles pas parfaitement ſemblables à nous? Au ſexe près quelle différence y trouvez-vous ? Quelle ſimplicité pour des hommes qui penſent de croire qu'une femme ſoit ſans ame, précisément parce qu'elle eſt femme. S'il y avoit lieu de croire qu'un ſexe en fût privé plutôt que l'autre; je ne balancerois pas à donner l'avantage aux femmes. Mais ce ſont des êtres partagés de raiſon comme nous, dont les corps ſont plus parfaits que les nôtres, & qui ont les organes & les ſens infiniment plus délicats.

Zamor convint qu'il n'avoit jamais pu goûter des principes auſſi faux que tous ceux qu'on trouve ré-

pandus dans l'Alcoran. Qu'il avoit peu étudié les matieres de Religion, parce qu'il étoit entré de bonne heure dans les charges de l'Etat qui demandent plus de politique que de morale, que sa plus grande étude avoit regardé les Loix de l'Empire & la connoissance des hommes. Mon fils, lui dit l'Hermite, la connoissance des hommes méne à la haine de l'humanité. Les découvertes qu'on y fait tournent toujours au désavantage du genre humain ; & je ne sçai si un homme qui voudroit vivre heureux devroit chercher à connoître son semblable. Nous ne craignons pas un homme que nous rencontrons par hazard ; mais si nous connoissions la méchanceté de cet homme, son abord nous inquiéteroit. On se garantit des pieges que l'on connoît, répondit Zamor. Pas toujours, reprit l'Hermite ; on a beau

étudier les hommes ; il reste encore plus à apprendre que l'on n'en sçait; & cette connoissance se fait toujours aux dépens de sa crédulité.

Zamor & l'Hermite voyoient avec plaisir une multitude d'oiseaux se prendre dans les gluaux. Ils s'approchérent ; & l'Hermite lui fit appercevoir une espece d'oiseau dont le plumage étoit charmant, mais qui n'étoit bon à rien qu'à récréer la vûe ; ha, dit Zamor, combien ne voit-on pas de ces animaux à notre Cour. Ils ont encore une autre ressemblance, reprit l'Hermite, c'est qu'ils apprennent à parler assez distinctement. J'en avois élevé un qui étoit un prodige ; j'en fis présent à une Dame de Tauris pour reconnoître les bontés qu'elle avoit eûes pour moi. Si vous voulez en emporter un à la cabanne, il fera votre amusement ; qu'importe, mon fils, comme on passe le tems pour-

vu qu'il s'écoule dans l'innocence & le repos. Zamor prit donc cet oiſeau, on rendit la liberté aux plus petits ; & l'Hermite emporta à la cabanne de quoi régaler Zamor.

Ils dînérent avec cette ſatisfaction délicieuſe que donne la ſécurité. Zamor étoit enchanté de ſon hôte, il étoit ſûr du cœur de ſa Princeſſe, & cette aſſurance ne contribuoit pas peu à lui faire ſupporter patiemment ſon abſence. Il eſtimoit ce qu'il aimoit. Quel motif de tranquillité.

Je vais donc vous parler ſans détour, dit l'Hermite. Vous voulez un gage de ma diſcrétion dans la confidence de ce qui me regarde. J'approuve votre prudence. Jurez moi ſeulement ſur votre honneur que vous n'abuſerez jamais des ſecrets que je vais dépoſer dans votre ſein. Ah, mon pere, reprit Zamor d'un ton affec-

tueux, vos précautions m'offenceroient ſi mes intentions n'étoient pas auſſi pures qu'elles le ſont; mais je prononce hardiment le ſerment qui peut vous raſſurer. Quand l'Hermite fut perſuadé de la diſcrétion de Zamor, il lui raconta ainſi ſon hiſtoire.

J'avois atteint l'âge de quinze ans quand ma mere tomba malade; je l'aimois tendrement & je la quittois peu. Elle fut touchée de mes allarmes, & un jour que ſon mal lui laiſſoit un peu de repos; mon cher Selim, me dit-elle, croyez-vous que Zulric ſoit votre pere? Quelle raiſon aurois-je d'en douter, lui répondis-je? ne m'a-t'il pas toujours traité comme ſon fils? Oui me répondit ma mere, vous lui avez de grandes obligations. Il vous a élevé avec un ſoin extrême, & n'a rien épargné pour vous rendre digne du ſang dont vous ſortez. Car,

mon fils, ce n'eſt pas Zulric qui vous a donné le jour; c'eſt ..... l'Empereur des Muſulmans. J'étois groſſe, quand Selim premier votre pere mourut. Soliman qui lui a ſuccédé ſe défit de ſes freres excepté du jeune Bajazet qui étoit dans ſon Gouvernement d'Amaſis. Toutes les Sultanes qui ſe trouverent enceintes furent jettées dans la mer, & comme ma groſſeſſe n'étoit pas déclarée, on me mit au nombre de celles qui furent conduites au vieil Sérail. Je feignis pendant toute la route une indiſpoſition très forte, & l'on fut obligé de me deſcendre dans un endroit commode; j'y fus gardée par quatre Eunuques & une de mes femmes. Je corrompis mes gardes par un préſent conſidérable; & je les engageai à dire que j'étois mort d'une colique violente. Je ne ſçai comment ils s'acquittérent de mes ordres; mais je me ſauvai dé-

guiſée en Egiptienne, avec l'Eſclave qui m'avoit ſuivie. Nous eûmes bien-tôt l'air de ce que nous voulions paroître. L'ardeur du Soleil nous rendit en peu de tems de la couleur des femmes du Peuple d'Egipte. Après avoir fait beaucoup de chemin, & voyagé pendant trois mois, ma groſſeſſe me fatiguoit beaucoup. Mais mon courage & la joye d'être échappé au ſort qu'avoit ſubi mes compagnes, me fit ſoutenir juſqu'à la fin les fatigues d'un voyage de quatre mois. Enfin j'arrivai au Caire où je me repoſai; en quinze jours mon teint redevint auſſi beau que quand j'étois ſortie du Sérail.

Le Gouverneur du Caire, Zulric qui avoit eu ordre du Soudan de s'informer qui j'étois, vint me rendre une viſite, je lui fis une Hiſtoire qu'il prit pour vraye. Il me parut touché de ma ſituation & m'offrit

ſes ſervices. Il parle très-bien la langue Turque ; je le priai de m'accorder ſa protection dans un païs où j'étois étrangere & ſans aucunes connoiſſances. Il me fit un compliment où il entroit encore plus de ſenſibilité que de politeſſe, & vint me voir aſſidument.

Zulric prit de l'amour pour moi ; je lui accordai toute ma confiance ; il ne me diſoit rien de ſes ſentimens ; mais ils perçoient à travers ſa réſerve. Vingt fois il eut la bouche ouverte pour me dire qu'il m'aimoit ; & vingt fois je le vis changer de diſcours en tremblant. Le reſpect de Zulric me toucha. J'appercevois beaucoup de probité dans ſon cœur. Il étoit aimable & jeune ; & il me fit ſentir qu'il n'étoit pas néceſſaire au bonheur d'une femme que ſon amant fût Prince ; & qu'au contraire les charmes de la figure & la beauté du caractere étoit

étoient les ſeuls attraits qui inſpirent l'amour & le rendent conſtant.

Je ne cachai point à Zulric les ſentimens qu'il faiſoit naître dans mon cœur. Il en fut tranſporté. La confiance naît de l'amour ; dès que Zulric fut aimé, je lui déclarai mes ſecrets les plus cachés. Il m'aſſura que ces découvertes ne lui donnoient pas plus de tendreſſe, mais qu'il ſe croyoit engagé de plus en plus dans mes intérêts, puiſque je n'avois rien de réſervé pour lui.

Quelques jours après cette confidence, Zulric me dit qu'il avoit réfléchi à tout ce que je lui avois déclaré, & qu'il n'y avoit point d'apparence que je pûſſe vous faire reconnoître pour le fils de Selim. Il ajouta qu'il m'offroit ſa main & ſa fortune ; je me trouvois éloignée de ma patrie, ſans amis, ſans protections & avec une fortune qui tiroit à ſa fin : d'un autre côté Zul-

ric aimable, bon, riche & fort aimé du Soudan, m'offroit ſa main. Je ne balançai point, mon fils, à l'accepter ; il parut recevoir avec reſpect les aſſurances de mon eſtime. J'en augurai que je vivrois heureuſe avec un tel époux, & vous ſçavez, mon fils, ſi je me ſuis trompée. Voilà ce que j'avois à vous dire, & ce que je vous ordonne de tenir ſecret ; il y va de votre vie. Car que pourriez-vous faire ? Il vous faudroit pour appuyer vos droits des forces plus puiſſantes que celles du Soudan ; & ſi jamais vous les faiſiez connoître, vous ſeriez bientôt la triſte victime de votre ambition.

Tel eſt le diſcours que cette ſage mere me tint dans ſes derniers inſtans. Mais continua l'Hermite, les germes d'ambition & de grandeur que je portois dans mon ame ſe développerent tout d'un coup.

Tout me parut facile pour remonter sur le Trône de mes Ancêtres, & je promis à ma mere bien plus que je ne voulois tenir. Elle mourut quelques jours après, & me laissa une douleur amere de sa perte.

Zulric en fut inconsolable pendant long-tems. J'étois seul capable d'adoucir ses regrets. Je ressemblois beaucoup à ma mere ; il n'étoit resté à Zulric de son mariage avec elle, qu'une fille qui n'avoit que deux ans moins que moi. Sa beauté commençoit à être dans tout son éclat. Mon cœur plus que mon jugement sembloit me dire que la jeune Délie étoit la plus aimable des femmes que je voyois. J'étois sans cesse auprès d'elle & la proximité du sang autorisoit mes assiduités. Delie répondoit à mes empressemens. Je voyois avec plaisir qu'elle m'aimoit autant qu'elle m'étoit

chere. J'oublioís tout l'univers au-près d'elle, & il ſembloit qu'elle ne penſoit qu'à moi. Mais quand Delie diſparoiſſoit, je redevenois ambitieux. Ainſi j'étois tourmenté alternativement par deux paſſions qui ne me laiſſoient aucun repos.

Quoique je ne connuſſe pas encore le ſujet de mes inquiétudes, Zulric s'apperçut que j'étois rêveur & bizarre; il me demanda raiſon du changement d'humeur qu'il remarquoit en moi. Je lui cachai avec ſoin les ſoupçons que j'avois de mon état, mais il crut avoir deviné juſte. J'avois dix-ſept ans alors, & j'étois d'une conſtitution forte, Zulric s'imagina que j'avois des deſirs, & il me quitta ſans me queſtionner d'avantage.

Il fut abſent toute la journée que j'avois paſſée auprès de Delie. Il entra dans la chambre de ſa fille d'un air guai. Selim, me dit

Zulric, j'ai trouvé un remêde à votre mélancholie ; je viens de vous acheter une jeune Esclave Persanne plus belle que votre sœur. Delie rougit & s'évanouit ensuite. Pour moi je restai interdit, & je prétextai pour ne pas répondre l'indisposition qui étoit survenue à ma sœur. Je la pris dans mes bras ; je la deshabillois sans sçavoir ce que je faisois. Zulric ne trouva rien d'étrange dans mon procédé, attribuant l'accident de sa fille à son amour propre blessé, & mon empressemennt pour la soulager à l'amitié que j'avois pour elle.

Delie reprit ses sens & ne parut pas inquiette du desordre de son ajustement ; elle se leva & se renversa sur ses carreaux en disant qu'elle avoit besoin de repos. Zulric voulut lui faire quelques caresses, auxquelles elle ne répondit qu'en soupirant. Enfin il me prit

la main & m'emmena avec lui.

Je tournai les yeux en ſortant pour regarder ma ſœur, & je rencontrai les ſiens baignés de larmes. Ah mon pere, dis-je, je crois que Delie ſe trouve mal; laiſſez moi aller auprès d'elle : allez, me répondit Zulric, voilà bien du chagrin pour une plaiſanterie. En vérité les femmes ſont vaines de bonne heure. Ne tardez pas à me joindre, je crois que vous ſerez content.

Je m'approchai de Delie avec une émotion ſurprenante; je lui demandai en tremblant comment elle ſe portoit. Selim, me dit-elle, allez voir l'Eſclave que mon pere vous a amenée; elle eſt plus belle que moi; vous l'aimerez ſans doute davantage. Hélas ! que vous êtes injuſte, dis-je à Delie? vous me rendez coupable d'une démarche à laquelle je n'ai aucune part. Quoi,

me répliqua ma sœur, vous n'avez pas demandé cette Esclave à mon pere ? Non ma chere Delie ; il a cru remarquer en moi une grande tristesse, & il a sans doute imaginé ce moyen pour la dissiper. Delie pencha la tête sur mon épaule, ferma les yeux, puis les ouvrit, & les attacha ensuite sur moi avec une expression si tendre que ma raison étoit prête à m'abandonner. Qu'avez-vous, ma chere Delie, lui demandai-je ? il semble que vous soyez occupée de votre frere qui vous aime plus que sa vie. Si vous sçaviez comme il vous chérit, que vous craindriez peu l'Esclave! Mon frere, me répondit Delie, m'aimeriez-vous comme je vous aime ? Et comment m'aimez-vous, lui demandai-je ? Tiens, me dit-elle, absent je te vois comme si tu étois présent, quand je sommeille je suis dans tes bras comme dans l'instant

où je ſuis revenue de ma foibleſſe. Quand je t'apperçois bruſquement mon cœur s'émeut ; quand je te regarde, ma poitrine ſe remplit de feu ; quand tu me quittes, je pleurerois volontiers. Ha Selim, ſi tu vois cette Eſclave j'en mourrai de douleur.

Au lieu de frémir de la ſituation de ma ſœur, je ne pus me défendre d'une joye délicieuſe. J'avois eu pendant qu'elle parloit les yeux attachez ſur les ſiens. Son langage, ſa beauté, ſa naïveté, tout avoit produit en moi un effet prodigieux. Delie, lui dis-je tout troublé, ha c'eſt ainſi que je vous aime ! vous venez de faire ſans le ſçavoir le véritable portrait de mon cœur. Mais tu verras cette Eſclave, ajouta-t'elle, je ſoupirai ſans lui répondre. Ha j'en mourrai, je le vois bien, s'écria ma ſœur. Non, chere Delie, lui répondis-je, votre bon-

heur fait le mien; je vais dire à mon pere qu'il vous donne cette fille sous vos yeux vous n'aurez rien à appréhender. Delie s'élança dans mes bras, & après m'avoir appellé cent fois son cher frere, son cher Selim, son ame, son plaisir, elle me laissa aller.

En sortant de chez Delie, je me retirai dans ma chambre au lieu d'aller trouver Zulric, & je me livrai un moment à la douceur de penser à ce que Delie venoit de me dire. Elle est jalouse, me disois-je à moi-même; elle craint de perdre mon cœur; que deviendra cette union? quelles en seront les suites. Que deviendra ma tendre sœur? que deviendrai-je moi-même? Je m'abîmois dans ces réflexions, & elles finissoient toujours par trouver du plaisir & de l'innocence dans mes sentimens, & par y livrer mon ame toute entiere.

J'allai trouver Zulric que je rencontrai avec l'Esclave. Elle étoit en effet d'une beauté d'autant plus séduisante qu'elle étoit délicate. Zulric me dit en me la présentant. Voilà, mon fils, dequoi vous désennuyer. Je lui répondis qu'avec un pere & une sœur que j'aimois uniquement, je n'avois pas besoin de nouveaux amusemens ; que je le priois, en attendant que mon cœur m'annonçât ses penchants, de faire présent à Delie de cette Esclave & de la mettre au nombre de ses femmes. Je le veux bien, reprit Zulric assez satisfait ; & en même tems il la mena dans l'appartement de sa fille & la lui donna.

Delie la reçut doucement & ne s'inquietta point de sa beauté. Elle n'étoit pas envieuse ; & dequoi l'auroit-elle été ? La nature en la formant n'avoit rien oublié de tous les charmes qui rendent les hommes

idolâtres des femmes, jeunesse, fraîcheur, embonboint délicat, graces, beauté, esprit, sensibilité, douceur de caractere, violence dans les passions : Delie étoit enfin de ces femmes rares dont un siécle fournit à peine deux exemples. Quant à la jalousie, je l'en avois guérie ; je n'avois point suivi Zulric : enchanté d'avoir fait quelque chose d'agréable à Delie, je me plongeai dans cette joye douce qu'on ne manque jamais d'éprouver quand on a fait des heureux qui nous sont chers. Aucune réflexion ne me troubloit encore, je ne connoissois point la nature de mes sentimens. Par conséquent je ne voyois point de crime à aimer ma sœur. La possession de son cœur faisoit alors toute ma félicité. Je n'envisageois ni séduction ni inceste dans une union pure de sentimens : la suite me fit raisonner différemment.

Ah, mon fils, je crois que c'eſt notre eſprit qui nous ſuggere le mal ; car pourquoi n'en trouvois-je pas alors à aimer ma ſœur ? Mais l'ardeur du Soleil eſt paſſée, nous pouvons jouir maintenant de la beauté de la promenade.

Zamor commençoit à s'intéreſſer fortement à ſon hôte, il avoit une extrême impatience d'apprendre la ſuite de ſes avantures. Ils monterent à l'extrémité de la roche, & après s'être occupés longtems de l'étendue & de la beauté du païſage qu'ils découvroient, ils s'aſſirent dans un endroit charmant qui ne dérobant rien à leurs regards, les laiſſoit jouir du plaiſir de la vûe & de la douceur de la converſation. Le Prince Hermite reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire.

Je reſtai juſqu'au ſoir à rêver. Il me vint tout à travers de mes idées tendres des penſées d'ambition. Ma

ſœur, me diſois-je en moi-même; ignore ma naiſſance. Elle ne ſçait pas que je ne ſuis ſon frere qu'à demi. Si je pouvois jouir un jour des prérogatives de mes ayeux, que j'aurois de plaiſir à combler Delie de biens & d'honneurs. Elle viendroit, j'en ſuis ſûr, partager avec moi ma grandeur, & qui ſçait ſi je ne pourrois pas l'aimer à la face de tout l'univers. Les Souverains ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent. Les Loix ne ſont pas faites pour ceux dont le pouvoir eſt abſolu. Les Rois laiſſent parler les Peuples & n'ont d'autres régles que leurs volontés.

Je revins ſouper. Zulric me demanda pourquoi je n'avois pas accepté l'Eſclave? je lui fis la même réponſe que je lui avois déja faite deux heures auparavant. Il s'en contenta. Delie parut avec ſa gayeté ordinaire. On remarquoit ſeule-

ment dans ſes yeux un peu plus de feu. Je ne pouvois les ſixer qu'ils ne portaſſent le trouble dans mon ame. Nous vécûmes enſemble comme à l'ordinaire. Elle me parla de ſa nouvelle Eſclave comme d'une fort belle fille, & me dit en me ſerrant doucement la main, qu'elle étoit flattée du ſacrifice que je lui en avois fait.

Quinze jours s'écoulérent ſans qu'il arrivât de changement dans ma ſituation. J'adorois Delie ; Delie m'aimoit, & m'en donnoit d'innocents témoignages. Un jour Zulric me fit appeller. Selim, me dit-il, j'ai à vous entretenir de choſes importantes. Je n'ignore point que votre mere vous a inſtruit de votre naiſſance ; vous êtes en âge de réfléchir. Voyez quelles ſont vos diſpoſitions. Vous me rendrez un fidele compte de vos ſentimens. Je vous crois trop raiſonna-

ble pour concevoir des idées de grandeur qui ne conviendroient pas à votre fortune présente. Je vous ai toujours traité comme mon fils, & je persisterai toute ma vie dans ces tendres dispositions pour vous. Prenez huit jours pour vous examiner ; je vous ferai part ensuite de mes desseins & de mes conseils. Je désire que les uns & les autres se trouvent de votre goût.

J'étois prêt à sortir, quand il me rappella. Parlez moi franchement, me dit Zulric ; prévoyez-vous que l'Esclave que j'ai donnée à votre sœur puisse vous inspirer de l'amour ? Vous me faites là, répondis je à Zulric une question bien singuliere. Cette Esclave vous auroit-elle plû, ne vous gênez pas ; quand elle seroit de mon goût, il suffiroit qu'elle vous eût touché ; je vous céderois avec plaisir tous mes droits sur elle. Ainsi mon pere

difpofez-en dès aujourd'hui. Non, me dit Zulric, j'ai toujours eu pour maxime avec les femmes que j'ai aimées, de ne faire aucune violence à leurs volontés. Si l'Efclave refufe de s'unir à moi, je la laifferai à votre fœur. Je vous avoue ingénuement que je l'aime, & que je fuis fort fatisfait qu'elle ne vous ait pas plû. Zulric crut que j'étois encore trop jeune pour penfer aux femmes, & il me laiffa aller très-content de l'abandon que je lui faifois de l'Efclave.

Je courus faire part à ma fœur de la confidence de Zulric ; elle ne l'eut pas plutôt apprife qu'elle fe mit à rire, & appellant l'Efclave, elle lui annonça fon bonheur & l'exhorta à ne pas faire languir fon pere.

Aza apprit cette nouvelle avec chagrin. Je me confolois de mon efclavage, nous dit-elle, dans l'efpérance que fi je n'étois point à

Selim,

Selim, je ne ſerois à perſonne ; mais mon malheur ne m'a pas laiſſé long-tems dans l'incertitude : Selim me mépriſe & me céde à un autre. Aza répandit un torrent de larmes ; je fus touché de ſes plaintes & de ſon état ; & m'approchant d'elle, j'eſſayai de la conſoler. Delie trouva que je mettois dans mes conſolations trop d'intérêt & de chaleur. Aza, lui dit ma ſœur, d'un ton impérieux, mon pere vous fait l'honneur de vous deſtiner pour lui. Ah Madame, répondit Aza, je n'ambitionnois pas cette faveur. Delie voyant que je continuois de parler à Aza, m'appellа d'un air abſolu, & me dit que cette fille ne méritoit pas les bontés que j'avois pour elle. Je ſentis que ſi je reſtois plus long-tems auprès de l'Eſclave, ma ſœur m'en feroit un crime ; je me levai. Mais Aza me ſaiſit la main ; Seigneur, me dit-

elle en me la baiſant, vous m'abandonnez donc. Si je ſuis jamais à Zulric, ſongez que je ne pourrai jamais être à vous.

Cette action vive de la malheureuſe Aza mit Delie dans la plus grande fureur, & me jetta dans le plus violent embarras. Il eut fallu avoir la dureté & la cruauté d'un tigre pour bruſquer une jeune & belle perſonne qui me diſoit les choſes du monde les plus tendres. Je lui ſerrai la main dont elle tenoit encore la mienne, & je m'approchai de Delie qui m'entraîna dans une autre chambre.

Je voulus m'excuſer d'avoir eu de la pitié pour Aza; mais Delie ne m'en donna pas le tems. Je me tranquilliſe, me dit-elle, dans l'eſpoir que mon pere ne tardera pas à m'ôter cette Eſclave. Zulric entra & fit appeller Aza qui conjura Zulric de la laiſſer auprès de ſa fille.

Non Aza, lui dit Zulric ; je vous aime, & je veux rendre votre ſort heureux. Il ne faut pas qu'une fille qui me plaît ſerve les autres. Venez & tâchez de prendre pour moi des ſentimens qui puiſſent faire mon bonheur & le votre. J'avoue qu'il y a bien de la différence entre un amant de dix-ſept ans & un autre de cinquante ; mais mon fils ne peut rien pour vous, & il ne vous aimeroit pas long-tems ; au lieu que je n'aurai plus que vous. Vous ſerez contente de mes bienfaits & de mes attentions.

Aza ſuivit Zulric les yeux baiſſés ſans dire un mot. Mon frere, me dit Delie, Aza vous aime ; je m'en étois doutée à une circonſtance que je n'ai pas voulu vous dire tant qu'elle a pu vous appartenir. Je l'ai ſurpriſe pluſieurs fois dans une contemplation qui n'étoit pas d'une perſonne indifférente : elle ſe met-

toît en place d'où elle pût vous voir quand vous étiez ici, & passoit des heures entieres à vous considérer. Ah mon frere ! ah Selim ! que je serai malheureuse quand il faudra que vous voyez le monde. Toutes les femmes vous aimeront; & vous oublierez votre infortunée sœur. Quels reproches me faites vous, ma chere Delie, lui dis-je ? car je vois bien que vous m'accusez intérieurement. Ai-je marqué quelque curiosité de m'entretenir avec Aza; je ne lui ai jamais parlé qu'en votre présence; je la céde à mon pere sans balancer. Quels injustes soupçons vous avez pris de moi ? Ah j'ai tort me dit ma sœur en m'embrassant. Je ne sçai, ajouta-t'elle, ce qui met tant de désordre dans mon esprit. Je voudrois, mon cher Selim, que vous fussiez sur le Trône & n'être point votre sœur, quoiqu'il me soit bien doux de vous

appartenir. Tu voudrois donc, lui dis-je, que je fusse ton époux. Je ne puis pas l'être, ajoûtai-je en frémissant. Ha, reprit Delie, en penchant sa tête sur moi ; quelle réflexion viens tu de faire ? Elle ne doit pas vous inquiéter ma chere Delie, lui dis-je, si vous voulez me promettre de n'être jamais à un autre & de .... Oui ! je te le promets ; me dit ma sœur sans hésiter. Quoi ? lui répliquai-je, vous renonceriez à un Epoux qui vous rendroit heureuse, pour un frere qui ne peut faire votre bonheur. Tant que tu m'aimeras, il est certain, reprit Delie. Ah ma sœur ! ah mon frere ! J'imprimai sur ses mains des baisers pleins de feu ; mes desirs ne me portoient pas plus loin. Ma sœur dont la vivacité étoit extrême, mettoit moins de réserve dans ses caresses. Tout étoit pour elle un objet délicieux. Elle me baisoit les

mains, le visage, les habits : nos meubles étoient devenus communs, tout ce qui me regardoit ou me touchoit étoit précieux pour elle. Je n'osois me livrer aux mêmes transports & aux folies que m'inspiroit sa conduite : mais le poison fatal se glissoit dans mon cœur & dans celui de Delie. A mesure que ma raison se développoit, ma passion devenoit moins innocente ; un feu subtil me consumoit ; enfin je me sentis criminel, sitôt que ma raison me fit envisager les suites de mon égarement. J'ai réfléchi depuis sur les moyens qu'il pourroit y avoir d'éviter une passion contraire au repos & aux Loix ; il n'en est point d'autre que la fuite. Mais comment fuir sa sœur ? On est élevé avec elle : la passion se nourrit par l'habitude & la familiarité. On ne connoît le monstre que quand il faut le combattre, & on le voit mille fois

plus fort que soi : comment se vaincre ? La vertu ne peut nous garantir d'un amour illicite, quand il est pour ainsi dire né avec nous. On se trompe sur la nature de ses sentimens, on les prend d'abord pour ceux d'une amitié fraternelle, on croit n'aimer sa sœur que comme une sœur & on la chérit comme une amante ; on croit admirer ses charmes comme un frere, & c'est comme amant. Une sœur qui n'est point en garde contre la surprise des sens s'offre d'elle-même à la séduction. Ha, mon fils que de force ne faut-il pas dans cette occasion ; surtout à un âge où l'impétuosité des passions nous entraîne presque malgré nous.

Ces réflexions me firent passer de la gayeté à une mélancolie noire ; je devenois farouche & ne goûtois de repos que celui du sommeil. Zulric m'avoit demandé plusieurs

fois ce que j'avois, & si je n'avois point pensé à ce qu'il m'avoit dit : j'éludois la réponse ; mais enfin après six mois d'irrésolution, je me déterminai à lui dire qu'en attendant les occasions de me faire connoître à la Cour du Soudan, je voulois acquérir de la gloire, & je le priai de me proposer à la Cour comme son fils. Zulric m'assura en m'embrassant qu'il en agiroit toujours avec moi comme un bon pere ; & que dans peu je serois pleinement satisfait de ses démarches & de son amitié.

En sortant de chez Zulric j'entrai dans l'appartement de Delie ; elle vint m'embrasser & me demanda avec inquiétude ce que j'avois. Je vais, lui répondis-je, me séparer de vous pour quelque-tems. Ah, Selim, reprit ma sœur, vous voulez donc ma mort ? Non ma chere Delie, lui répondis-je : mais je ne

serois

ſerois pas digne de vous ſi je demeurois dans l'oiſiveté, pouvant être utile à mon Prince & à la Patrie. Je ſuis dans un âge à commencer une carriere qui peut devenir brillante. Ha Selim ! me dit ma ſœur, auriez-vous des idées d'ambition, ſi vous étiez bien occupé de moi ? Non, lui dis-je, je vous adore, & .... je n'oſai rien ajouter de plus. Les paroles expirérent ſur mes lévres ; mon trouble étoit extrême & mes yeux remplis de larmes. Delie me regardoit avec un étonnement mêlé de tendreſſe. Pourquoi craignez vous, dit-elle, de dire que vous m'aimez ? C'eſt que je vous aime trop, lui répondis-je. En avez vous du regret, repliqua-t'elle ? Non ma ſœur, lui dis-je ; mais je fais mal de vous aimer ſi fortement. Ha mon frere, je ſuis donc bien criminelle, ſi vous trouvez du mal à m'aimer comme

vous faites ? Je ne pûs résister à un aveu si délicat : je me livrai sans ménagement aux transports d'une passion sans bornes ; il ne me resta pas même assez de raison pour m'appercevoir du désordre dans lequel je m'égarois. Delie étoit tout pour moi dans cet instant, & je crois que l'univers n'étoit plus rien pour elle.

Je ne revins de ce délire que pour sentir combien il étoit dangereux pour ma vertu & pour l'innocence de Delie, de m'y replonger encore : je passai aux genoux de ma sœur l'après dîner la plus délicieuse que j'aye eûe de ma vie. Nos premiers plaisirs ne s'effacent jamais de la mémoire, je m'en souviens encore avec douceur. Je quittai Delie avec une langueur qui tenoit tous mes sens enchantés ; elle me reconduisit tant qu'elle put en m'accablant des noms les plus tendres.

J'écartai de mon eſprit toute idée triſte, je ne pouvois me figurer qu'il y eut de plus ſenſibles plaiſirs que ceux que j'avois goûtés au genoux de ma ſœur, & il me ſembloit que je n'avois rien fait qui me rendît coupable. Je me livrai donc ſans remords au penchant qui m'entraînoit vers elle : je devenois de plus en plus aſſidu, & elle paroiſſoit augmenter à tous les momens de tendreſſe pour moi.

Quelques jours après Zulric me fit appeller, m'ordonna de me parer & de le ſuivre. Nous allâmes au Palais du Soudan, à qui je fus préſenté. Je lui plûs, il me loua ſur ma taille, ma force & mon air ; & il me deſtina à être auprès du Prince ſon fils qui étoit à peu près de mon âge. J'entrai donc en qualité de Page auprès de Zelès qui prit beaucoup d'amitié pour moi. En peu de tems je devins ſon favori.

J'allois peu chez Zulric , parce que le Prince ne vouloit pas souffrir que je le quittasse. Ma sœur tomba dans une langueur qui fit craindre pour ses jours. J'obtins un congé de quelques semaines pour aller lui donner tous mes soins. Qu'avez-vous ma sœur lui demandai-je quand je fus seul avec elle ? Le désespoir de ton ingratitude, me répondit-elle. Moi ingrat, lui répliquai-je vivement ? Ha Delie ! ah ma chere sœur ! que vous êtes injuste ? Pourquoi donc me fuis-tu, si tu n'es pas un ingrat ? Hélas, lui répondis-je avec les yeux baignés de larmes ; c'est que je n'ose me livrer à mon penchant. Il est bien tems , ajouta ma sœur, quand le mal est fait & que je ne connois plus de bonheur sans toi , de t'y opposer par des réflexions à contre tems ? M'en aimes-tu moins quand tu fais des efforts pour ne plus m'ai-

mer ? Parles - moi franchement ; que produiſent tes réſolutions ? Rien, lui répondis - je en rougiſſant ; pourquoi donc te tourmenter me dit - elle & me faire mourir ? A quoi bon ces efforts ? à me faire ſouffrir, lui répondis-je. Mais vous, ma tendre & aimable ſœur, n'avez-vous donc aucun regret de m'avoir donné votre cœur ? Non répondit Delie ; le ſeul qui me reſte & qui me fera mourir, c'eſt de voir que tu te tourmentes pour m'oublier & me chaſſer de ton ame. Ah ne le croyez pas, lui dis-je avec tranſport. Vivez, ma chere Delie, pour recevoir les preuves du plus tendre attachement qui fût jamais. Reſte donc auprès de moi répliqua-t'elle. Oui j'y demeurerai autant que vous m'y ſouffrirez. Mais je ſuis engagé auprès d'un Prince qui me comble de faveurs ; il faut que je réponde à

l'opinion qu'il a priſe de votre frere. Il faut enfin ma chere Delie que je faſſe quelque choſe pour mon avancement. D'ailleurs il n'y a d'autre différence dans notre ſituation, que celle de ne point demeurer dans la même Maiſon. N'eſt-ce donc rien, me demanda impatiemment ma ſœur. Ah Selim, vous n'aimez guere puiſque vous ne ſentez pas le plaiſir qu'il y a d'être à tous momens à portée de ce que l'on aime, de manger avec elle, de pouvoir à toute heure lui donner des marques de tendreſſe. Ah Selim ! Selim ! que votre cœur eſt différent du mien ? Ces reproches me pénétroient. Je ne trouvai point d'autre expédient pour lui prouver que je n'étois pas coupable envers elle que de lui confier tous mes ſecrets. Je vais vous montrer, ma chere Delie, lui dis-je, toute votre injuſtice,

en vous découvrant des myſteres qui ne devroient jamais percer. Mais je veux vous donner des marques d'une confiance ſans bornes ; je vous ai caché juſqu'aujourd'hui des choſes importantes d'où dépendent mon bonheur, mon repos & peut-être ma vie. Alors je lui racontai tout ce que ma mere m'avoit appris de ma naiſſance. Toutes les femmes ſont vaines, & les plus tendres mêmes ne peuvent ſe défendre dans les occaſions de montrer cette vanité. Delie ne m'en aima pas d'avantage après cet aveu. Mais elle ſe ſentit flattée que je fuſſe ſon frere. Elle rejetta la joye qui brilloit dans ſes yeux, ſur la connoiſſance que je ne l'étois qu'à demi. Je me perſuadai aiſément ce qu'elle me diſoit, parce qu'il y avoit de la vraiſemblance, & qu'à l'âge où j'étois on ne ſoupçonne de la fineſſe à perſonne. Delie rêva un

inſtant, & revenant de ſon étonnement ; ſi tu n'es mon frere que de mere, il y a donc moitié moins de mal que je ne croyois à t'aimer. Mais, Selim, ſi jamais tu régnois ſur les Muſulmans, te reſſouviendrois-tu de ta ſœur ? Que cette queſtion eſt injurieuſe, lui dis-je, ma chere Delie ? Tu viendrois partager ma grandeur. Mais tu aurois un Sérail, répliqua languiſſamment Delie ? car qui donneroit à l'Empire des Succeſſeurs ? Vous ma chere ſœur. On ignoreroit que je vous ſuis uni par le ſang, & je vous épouſerois. Mais demanda-t'elle encore, ce n'eſt donc que la publicité des actions qui fait les reproches de la conſcience. Tu crains de m'aimer en Egipte & tu m'épouſerois à Conſtantinople ? La queſtion devenoit trop embarraſſante pour y répondre ; & je ne vis d'autre moyen pour la faire ceſſer

de continuer que de faire diversion ou de l'empêcher de parler. Je pris sur ses lévres un baiser qui lui fit oublier le sujet de notre conversation.

Mes caresses & mes serments eurent le pouvoir de calmer les inquiétudes de ma sœur ; en peu de tems elle recouvra sa santé & je retournai à la Cour. J'eus la sottise de parler de ma sœur à Zelès. Il me fit répéter plusieurs fois le détail de tous ses charmes. Un jour il me dit qu'il vouloit la voir, & qu'il attendoit de ma complaisance que je lui procurerois ce plaisir. J'éludai pendant long-tems; je fis une double faute en parlant à Delie du Prince Zelès, & en exaltant le mérite que je lui connoissois. Delie avoit aussi une secrette curiosité de le voir, quoiqu'elle ne m'en parlât pas. Enfin Zelès redoubla ses importunités, & voyant

que je ne contentois pas son envie ; il prit le parti de la satisfaire sans mon secours.

Les Princes sont toujours entourés de gens qui ne demandent pas mieux que de les servir aux dépens même de leur délicatesse, & souvent de l'honneur. Les Princes s'imaginent aussi qu'il est du devoir des Courtisans de servir leurs fantaisies les moins réglées.

A mon défaut Zelès trouva des expédients pour voir ma sœur. Il les communiqua à un Confident qui les approuva. Ils s'arrêtérent au plus facile, & qui pouvoit faire ignorer leurs démarches. Il me fit un secret de ces résolutions ; & je n'eus garde de les deviner.

Les femmes vivent renfermées en Egipte comme en Turquie ; & ne voyent que leurs parens. Il fallut donc avoir recours au stratagême. Zelès étoit beau comme l'a-

mour & dans l'âge où un jeune homme peut bien reſſembler à une fille. Il en prit les habits , & ſe chargeant de Marchandiſes de Perſe , il alla demander de ma part à parler à Delie. Zelès fut introduit dans ſon appartement. Il avoit choiſi le tems que Zulric n'étoit point au logis , de maniere qu'il ne trouva aucune difficulté à reſter avec elle tout le tems qu'il lui fallut apparemment pour s'expliquer.

Zelès demeura ravi de la beauté de ma ſœur , & Delie regarda le Prince comme le plus beau des hommes. Elle fut long-tems à le prendre pour une Egiptienne : mais Zelès la tira d'erreur pour la jetter dans un étonnement dont elle eut peine à ſortir. Que vous dirai-je ? mon fils : Zelès avant que de la quitter ſe déclara ſon amant. Ma ſœur qui n'avoit jamais vû d'homme que moi , fut frappée de l'air ,

des traits & de la douceur de Zelès. Il ſe fit tout à coup dans ſon cœur des changemens qui ne furent pas à mon avantage. Delie ne vit plus en moi qu'un frere qui ne pouvoit devenir ſon époux, & qui pouvoit être ſon ſéducteur. Elle n'envisagea dans Zelès qu'un Prince aimable qui pouvoit l'élever au plus haut rang. Tous les jours nous nous voyons ſacrifiés par les femmes à de moindres intérêts, je ne trouvai de coupable en elle que ſa profonde diſſimulation. Il ſemble que les femmes aiment mieux tromper que de montrer par un aveu ſincere la legereté de leur caractere ; & l'amour propre nous étourdit longtems ſur les marques de leur changement. J'en fus pluſieurs mois la dupe avec Delie.

La premiere tromperie qu'elle me fit, fut de me cacher la démarche que Zelès avoit entrepriſe pour

la voir. Je m'apperçus que le Prince ne me demandoit plus des nouvelles de ma sœur, & qu'il n'avoit plus le même empressement de la connoître. Je crûs qu'il n'y pensoit plus, ou qu'il avoit quelque passion en tête. Il voyoit cependant Delie le plus souvent qu'il lui étoit possible sous le même déguisement & avec les mêmes précautions. Je remarquois bien dans Delie un air contraint quand j'étois seul avec elle ; il me sembloit même qu'elle évitoit de s'y trouver , & qu'elle trouvoit autant de prétextes pour faire rester Zulric ou quelqu'autre, qu'elle en trouvoit autrefois pour écarter tout le monde. Je soupçonnai que la raison commençoit à l'éclairer sur la nature de sa passion & sur le danger qu'il y avoit de s'y livrer dans des tête à tête , où elle avoit éprouvé que l'amour étoit le maître entre nous

deux. Un jour que mon cœur se sentit pressé par la douleur que me causoit son indifférence ; ha ! Delie, lui dis je, qu'est devenue cette tendresse si forte que vous aviez jurée à votre frere ? Avez-vous oublié que le seul soupçon d'être négligée, a pensé vous coûter la vie. Elle parut si touchée de ce reproche, qu'elle ne me répondit qu'en se précipitant dans mes bras, réponse ordinaire des femmes qui cachent sous le désordre de l'amour les reproches que leur cause leur inconstance. Un amant prend d'ordinaire l'embarras qu'il remarque pour l'égarement le plus tendre, & la rougeur d'une femme pour l'émotion de ses sens. D'ailleurs peut-on soupçonner de fausseté un cœur qui semble pénétré d'amour ? Delie étoit confuse ; mais je pris sa confusion pour la marque du plus ardent transport. Je répondis à sa tendresse af-

fectée par toutes les aſſurances de la mienne, & je ſortis d'auprès d'elle plus amoureux & plus touché que jamais.

Je m'apperçois, dit l'Hermite, que le jour commence à tomber. Retournons dans la cabanne, & je pourſuivrai une autrefois un tiſſu d'infortunes dont vous n'avez encore entendu que le prélude. Je ne vois, reprit Zamor, en ſe levant, que des chagrins de cœur que votre raiſon devoit modérer ou effacer entierement. Quel eſt l'âge, dit le Prince Hermite, où la raiſon gouverne les hommes ? Eſt-ce à dix-huit ans que j'avois alors ; ou bien à cinquante que j'ai à préſent que je n'ai plus de paſſions pour l'exercer ? Zamor ſourit & convint que les hommes ne connoiſſent la raiſon que de nom.

Ils ſouperent comme la veille & continuerent à s'entretenir ſur

différents ſujets. L'Hermite queſtionna Zamor ſur le caractere du Sophi, & lui demanda s'il avoit de l'eſprit & quels étoient ſes penchants. Le Sophi, répondit Zamor, eſt un Prince ſtupide, d'une humeur gaye, ſans méchanceté mais ſans bonté ; c'eſt-à-dire une machine ſans vertus & ſans vices, ſe mettant en colere & s'appaiſant dans la minute, ſans reſſentiment, ſans haine & ſans amour, excepté pour lui-même. Vous vous doutez bien qu'avec ce caractere il a de la ſanté. Son embonpoint eſt monſtrueux ; car comme il eſt fort grand il ſemble une maſſe, & tous les hommes de ſa Cour ſemblent ſortir de ſa ſimarre. Il rit beaucoup & déſagréablement, il a les yeux gros gris & ſortants, ce qui lui donne l'air peſant & endormi. Ses cheveux ſont d'un blond fade, & ſes ſourcils ſont de la même couleur.

Il aime tous ceux qui lui procurent des plaiſirs ou qui le louent. Il eſt d'une ignorance extrême, & on a été un an entier à lui apprendre à ſigner ſon nom. Qu'importe, reprit l'Hermite, qu'un Prince ſoit ignorant ; il n'a jamais occaſion d'exercer ſon ſçavoir, il n'a pas le tems de faire uſage pour lui des talens qu'il auroit acquis. Pourvû qu'un Prince ait de l'équité, de la généroſité & du courage, l'eſprit & les connoiſſances lui ſont abſolument inutiles. Mais, demanda Zamor, comment ſans eſprit diſtinguera-t'il une action juſte ? & comment punira-t'il ou récompenſera-t'il à propos ? L'équité ſeule lui ſuffit, reprit l'Hermite. Je crois, répondit Zamor, que pour avoir de l'équité il faut avoir plus d'eſprit que vous ne penſez, on ne peut ſans lui juger avec juſteſſe. Que font les Princes, répliqua

l'Hermite, ne ſont-ils pas obligés de confier une grande partie de leur autorité à des perſonnes chargées de la connoiſſance des affaires importantes de l'Etat & du peuple ? Il eſt eſſentiel à un Prince d'avoir de bons Miniſtres, de la valeur ; cette ſeule vertu en impoſe, & l'on a prononcé le plus bel éloge quand on dit qu'un Prince eſt courageux, qu'il aime la guerre & qu'il la fait bien. La valeur eſt comme les couronnes aux Rois ; ils ne peuvent ſe paſſer de l'une ni des autres. Ainſi je regarde la valeur comme inſéparable du pouvoir ſouverain. Mais je le diſpenſerai d'avoir de l'eſprit & des ſciences. Nous avons eu un de nos Soudans qui a été un des plus grands Princes de ſon tems & qui n'avoit jamais ſçu lire, qui n'en conduiſoit pas plus mal une armée de deux cent mille hommes. Il ſçavoit l'art de

la guerre mieux que ses Generaux; aussi il bornoit là tous ses talents, il laissa une nombreuse postérité, ce qui est très nécessaire pour le bien d'un Etat; & je doute que ses Prédécesseurs avec de l'esprit & des talens supérieurs ayent fait mieux que lui pour le bien de ses Sujets.

Zamor n'étoit point de l'avis de l'Hermite, & soutenoit que quand l'esprit & le sçavoir ne serviroient que pour soi, ils étoient essentiels au bonheur. Oh oui! vous en êtes un bel exemple, lui répondit l'Hermite en riant. Si vous n'eussiez été qu'une bête, vous ne seriez pas ici à écouter une morale qui n'est pas des meilleures. Vous seriez sans doute dans les bras de votre Maîtresse & en possession de la faveur du Sophi. A cela Zamor n'avoit rien à opposer: il se coucha encore plus satisfait que la veille de son hôte & de toutes ses qualités.

Mais il eſt tems de les laiſſer re-poſer en paix, & de retourner à la Cour de Perſe pour voir ce qui s'y paſſa au ſujet de la fuite de Zamor. Nos Solitaires vivoient tranquilles au milieu des orages, & les Courtiſans affectoient de la tranquillité au ſein des plus grands dangers. Il faut examiner des conduites auſſi oppoſées que les caracteres, & on conviendra que ce n'étoient pas les plus ſages qui jouiſſoient du ſort le plus heureux, que l'eſprit nuiſoit à tous ceux qui en avoient quand il étoit joint aux vertus, & que la ſottiſe triomphoit à la Cour de Perſe, comme dans ſon ſéjour favori.

Fin de la Premiere Partie.

ZAMOR ET ALMANZINE; OU L'INUTILITÉ DE L'ESPRIT ET DU BON SENS

Par Madame DE PUISIEUX.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Et se vend à Paris,
Chez HOCHEREAU l'aîné, Quai de Conti, au Phenix.

M DCC LV.



ZAMOR
ET
ALMANZINE.
HISTOIRE SECRETTE.

SECONDE PARTIE.



ENDANT que nos Solitaires vivoient paiſiblement dans leur retraite, il ſe paſſoit d'étranges choſes à la Cour du Sophi. Kadek & Azama étoient le ſujet de toutes les converſations d'Iſpaham.

Zamor étoit à peine à une lieue de la Capitale, quand les Muets

entrerent dans ſon appartement, ils le chercherent long-tems dans le Palais, & ne le trouvant pas, ils s'en retournerent rendre compte au Roi de l'inutilité de leurs recherches. Quand le Sophi apprit que Zamor s'étoit échappé, il s'écria qu'il avoit bien fait & qu'il l'avoit manqué belle : il ordonna pourtant de le chercher par-tout. Il ne pouvoit comprendre qui l'avoit averti du ſort qu'on lui préparoit. Il en étoit à ces réflexions, quand la Princeſſe ſa ſœur entra fondant en larmes, & le ſupplia de lui dire les raiſons du départ de Zamor. Pour une bagatelle, lui dit le Sophi, votre Amant ne demande pas mieux que de m'ôter l'Empire & faire régner Amir en ma place. Je ſuis inſtruit de ſa bonne volonté pour moi & de ſes ſentimens pour Azama. Je ne ſçai, Seigneur, reprit la Princeſſe, ſi Zamor eſt auſſi

coupable que vous le dites; mais j'ose vous assurer que sa prudence l'auroit empêché de faire confidence à personne de ses desseins. Il faut que quelqu'un l'ait noirci dans votre esprit. Oh! oui, s'écria-t-il, on aura écrit les lettres qu'il envoyoit à mon frere & où il m'ajuste si joliment, aussi-bien qu'Azama qu'il traite de créature hideuse & méprisable. La Princesse ne sçavoit que dire pour justifier Zamor contre les preuves que le Sophi avoit de son imprudence. Elle représenta seulement les services qu'il avoit rendus à l'Etat, & rejetta sa faute sur le chagrin qu'il avoit reçu à Constantinople. J'avoue, dit le Sophi, que je lui ai fait là un assez mauvais tour. Mais c'étoit à lui à tout souffrir sans se plaindre. La Princesse ignoroit encore les ordres que son frere avoit donnés pour faire périr Zamor. Elle ne les ap-

prit qu'avec une extrême douleur, & craignoit toujours, qu'à force de le chercher, on ne découvrît le lieu de sa retraite. Mais quand elle vit que quinze jours s'étoient écoulés sans qu'on en apprît aucunes nouvelles, elle commença à espérer qu'il échaperoit aux poursuites de ses ennemis. Elle ne laissoit passer aucune occasion sans essayer de toucher le Sophi en sa faveur, & parvint enfin à lui faire regretter ce Ministre.

Le Sophi avoit nommé pour successeur à Zamor dans la place de premier Visir, son Maître d'hôtel qui, comme on peut bien penser, n'y entendoit rien. Mais tout alloit son chemin sans qu'il s'en mêlât. Ce Maître d'hôtel avoit un Secrétaire, & ce Secrétaire un homme d'affaire qui conduisoit en perfection celles de l'Etat. Le nouveau Visir fut bien-tôt las de son emploi de Mi-

niſtre, & quoiqu'il ne fît que ſigner, il juroit tous les jours contre les affaires qui ne lui laiſſoient pas le tems de dormir. Il auroit volontiers troqué tous les miniſtéres du monde pour une heure de ſommeil & une bouteille de vin grec. Ainſi Zamor devenoit néceſſaire à tout le monde, & il n'y avoit d'obſtacle à ſon rétabliſſement que dans le cœur du Sophi. On eſpéroit que quelque jour il oublieroit ſon reſſentiment en faveur des qualités éminentes de Zamor.

Dès qu'Azama eut perdu de vûe le Viſir, elle l'oublia, & ſe mit dans la tête le favori Kadek. Elle ne fut pas plus heureuſe dans le projet de ſa conquête que dans celui de la pourſuite de Zamor. Kadek avoit des yeux & des oreilles, & Azama n'étoit pas faite pour les contenter; auſſi refuſa-t-il cette bonne fortune d'un air inſolent,

c'eſt-à-dire en fat. Azama en fut indignée & chercha l'occaſion de nuire à Kadek comme elle avoit fait à Zamor. Mais elle ne trouva pas le Sophi diſpoſé à croire ſans preuves, & il lui ordonna de reſpecter ſon favori.

Kadek avoit de l'eſprit, mais il étoit d'un caractére foible qu'un rien intimidoit. Il pénétroit tout hors les ſuites de ſes démarches. Sa plus grande folie étoit de paſſer pour vertueux ſans l'être, & ſon étourderie ne laiſſoit pas long-tems les gens dans l'erreur ſur ſa vertu. Il avoit refuſé les bontés d'Azama, moins par ſcrupule que par dégoût, & auroit trouvé les occupations qu'elle lui auroit données trop-difficiles à remplir. Telles étoient les raiſons qui l'avoient empêché d'accepter l'honneur qu'elle lui avoit offert.

Il venoit d'être quitté par une

Maîtresse charmante à qui il avoit manqué comme un sot, & qui l'avoit chassé d'auprès d'elle avec toutes les marques de mépris qu'il méritoit. Kadek étoit dans les premiers jours de son chagrin & de son dépit, quand la Reine lui fit entendre ses volontés. Les charmes & la vertu de la Maîtresse qu'il venoit de perdre, lui firent faire de tristes comparaisons entre Azama & Fedime. Il étoit désespéré que tout concourût à lui donner des regrets & dans les premiers momens de son abandon, il rendit des assiduités à Almanzine & s'en déclara l'adorateur.

Soit qu'Azama se fût opiniâtrée fortement à se faire aimer de Kadek, ou qu'elle eût été sensible à son refus, elle tomba dangéreusement malade, & les Médecins lui annoncerent qu'il falloit partir pour le Paradis d'Eden. Elle se repentit

ſincérement de ſes fautes, fit venir ſes Pages, ſes Eunuques & ſes femmes, & leur demanda pardon du ſcandale qu'elle leur avoit donné, & par conſéquent leur apprit ce qu'ils ignoroient. Mais elle ne vouloit emporter l'eſtime de perſonne, & la réputation de ſes enfans ne l'inquiétoit pas. Cette cérémonie n'étoit point d'uſage en Perſe : mais Azama avoit eu quelques conférences avec un Grec qui avoit ébauché ſa converſion, & qui lui avoit appris comment on finiſſoit honnêtement ; elle fit donc une eſpece de confeſſion, & avoua au Sophi qu'elle avoit aimé Zamor, comment elle avoit intercepté ſes lettres, & l'avoit noirci de la plus infâme calomnie. Ha ha, dit le Sophi, vous êtes vraiment une jolie mignone, d'avoir voulu ſurborner mon premier Miniſtre qui étoit un ſi honnête homme. Alors il ſe mit

à pleurer. Que je voudrois qu'il pût ſe retrouver, s'écrioit il! mais je le connois ; il aura fait l'eſprit fort, & ſe ſera jetté dans quelque étang la tête la premiere. Il donna enſuite le modèle d'une affiche pour être miſe à tous les coins des ruës d'Hiſpaham, où il promettoit de grandes récompenſes à quiconque pourroit le retrouver ou lui en donner des nouvelles certaines.

Pendant qu'on cherchoit Zamor par-tout où il ſe gardoit bien d'être, l'Impératrice ſe mouroit très ſérieuſement. Le Sophi avoit ordonné que ſi elle donnoit quelque ſigne d'en pouvoir revenir, on lui fît prendre un bouillon d'une compoſition ſinguliere, afin que les adieux qu'elle avoit faits ne fuſſent pas inutiles. Voilà donc les Médecins qui en parfaits Courtiſans voulurent l'envoyer trouver le Prophête Hali qui l'attendoit, à ce

qu'ils diſoient, pour en faire une houri, & la combler de joies promiſes par l'Alcoran : mais Azama eut l'inſtinct de connoître les bonnes intentions de ceux qui l'approchoient, & vit bien qu'elle avoit fait une ſotiſe, en ſe confeſſant trop tôt. Elle déclara donc au Sophi qu'elle ne prendroit rien que ſes Médecins n'en euſſent fait l'eſſai. Elle ajouta qu'elle avoit eu une fiévre chaude, dans laquelle on diſoit qu'elle avoit tenu des diſcours qui marquoient bien la violence du tranſport. Mais, Madame, lui demanda le Sophi, eſt-ce que vous n'avez pas voulu réellement mettre à mal mon premier Miniſtre? Ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit innocent. Je ne ſçai, Seigneur, ce que je vous ai dit, répondit Azama, je n'étois ſûrement pas dans mon bon ſens quand je vous ai parlé la derniere fois. Ha! je reſpire dit le

Sophi ; j'ai bien cru que vous vouliez m'en faire accroire : mais puisque cela n'eſt pas, je vous avouerai que j'avois donné ordre de vous expédier pour l'autre monde. N'en parlons plus ; vous étiez folle quand vous m'avez raconté vos prétendues infidélités. Vivons déſormais bons amis.

Almanzine apprenant les diſpoſitions de ſon frere pour Zamor, vint lui demander ſon rappel. Il promit qu'il y penſeroit. Mais à propos, Mademoiſelle, lui dit le Sophi, je compte vous marier à Kadek : ſongez-y, il eſt beau garçon, il fait des vers admirables : je ne ſçai que lui donner pour lui marquer combien je l'aime. J'ai penſé qu'il vous prendroit volontiers, ſurtout depuis que ſa maîtreſſe l'a quitté & qu'il ne ſçait que devenir. Je ne crois pas, Seigneur, répondit Almanzine, être faite pour ſervir

de pis-aller à perſonne, & encore moins à un homme que vos bienfaits ont tiré de l'obſcurité. Ha, vous faites la fiere, dit le Sophi en clignotant; cela ne va point à une fille de votre âge; n'en a pas qui veut de ces hommes-là, je vous en avertis en ami & en bon frere. Almanzine voulut repréſenter au Sophi qu'elle ne devoit point accepter Kadek; mais il ne lui en donna pas le tems, & lui tourna le dos.

Almanzine ſe crut obligée de dire à Kadek qu'elle aimoit Zamor & de le prier de ſe départir de ſes pourſuites. Kadek au déſeſpoir de ce congé, fit quelques efforts d'imagination pour détruire ſon rival. Mais il le voyoit trop bien établi dans le cœur de cette Princeſſe, & il n'étoit point fait d'ailleurs pour ſupplanter un homme du mérite de Zamor. Il eut preſque envie de le

tuer en cas qu'il revînt à la Cour; en honnête homme, cela s'entend. Mais comme on est souvent tué en galant homme & qu'il ne vouloit pas l'être, il prit son parti. L'ambition avoit eu plus de part que l'amour aux marques d'attachement qu'il avoit données à Almanzine. Il avoit voulu montrer à Fedime qu'il pouvoit espérer de devenir le beau-frere du Sophi. Il crut qu'il lui inspireroit du dépit, mais il ne réussit pas. Fedime ne s'apperçut seulement point de ses assiduités auprès d'Almanzine, & cette Princesse ne lui tint aucun compte des soins qu'il prenoit pour lui plaire. Il se vit donc refusé de toutes parts, & en conclut que les femmes étoient sans discernement.

Il chercha long-tems autour de lui qui pourroit le consoler des pertes & des refus qu'il essuyoit. Le chagrin cependant l'avoit rendu mé-

connoiſſable, & l'Impératrice s'en apperçut au refroidiſſement qu'elle ſentit pour lui. Elle reprit ſon penchant à la tendreſſe en recouvrant ſa ſanté; & voyant que les premiers Officiers ne vouloient point d'elle, elle deſcendit aux ſubalternes, où, à ce que dit l'hiſtoire ſecrette, elle trouva mieux à s'amuſer.

Un homme du caractére de Kadek ne pouvoit pas longtems demeurer oiſif. Comme il n'avoit jamais bien ſçu ce qu'il lui falloit, il acceptoit tout ce qui lui plaiſoit d'abord, quitte pour abandonner la partie quand le jeu ne tourneroit pas à ſa fantaiſie. J'ai déja dit que les ſermens ne lui coûtoient guéres; les femmes qui s'imaginent qu'un homme ne peut pas manquer à ſes paroles d'honneur quand il en donne, croyoient Kadek incapable de les tromper, & ſe livroient bonnement à toutes ſes perfidies. La ré-

putation qu'il avoit de mentir habituellement, ne les garantiſſoient point de ſa mauvaiſe foi ; & elles oublioient en le voyant, qu'il étoit le plus fourbe de tous les courtiſans.

La Reine-mere du Sophi, & Azama avoient toutes les deux des Dames d'honneur extrêmement laides ; mais il les falloit comme cela, cette politique étoit parvenue juſqu'en Perſe. En revanche elles avoient le plus joli jargon du monde, des manieres très-étudiées, des minauderies très-amuſantes & une inconſéquence très-décidée : c'eſt ainſi qu'étoit compoſée la Cour des Reines.

Kadek chercha long-tems parmi ces Dames de quoi réparer ſes pertes. Il commençoit à déſeſpérer de réuſſir, quand Urika s'aviſa de le lorgner preſque ſans ménagement. C'étoit de ces figures comme il y

en a tant, qui ne font point peur; mais qu'on ne regarderoit jamais fans une extrême parure & beaucoup d'étourderie. Urika avoit le vifage long ; fes yeux n'auroient pas été laids, fi elle n'eût pas louché quand elle regardoit ; mais fa Gouvernante, femme habile, lui avoit recommandé de bonne heure de ne jamais fixer aucun objet, de forte que fes yeux étoient ordinairement fous, fon nez long, fa bouche grande & défagréable, fes dents affez jolies, fon teint comme elle le vouloit, & en cela elle étoit du même goût que les femmes d'Europe. Urika étoit grande, mal proportionnée, fans graces, fe tenant mal, affectant un air d'anéantiffement que bien des gens prenoient pour de la nonchalence. Telle étoit Urika, quant à l'extérieur. Elle étoit comme beaucoup d'autres femmes, fans caractére,

tantôt

tantôt bonne, tantôt méchante ſelon les circonſtances ; elle s'évanouiſſoit quand par malheur on marchoit ſur la patte de ſon épagneul, & tuoit ſes gens à force de les faire courir pour des fantaiſies ; n'ayant jamais d'appétit en ſe mettant à table, & mangeant horriblement à l'entremêt ; donnant ſes audiences en montant en caroſſes, un pied ſur la botte & le viſage ſur l'épaule. Il y avoit des quarts d'heure dans le jour où elle avoit de l'eſprit, & le reſte du tems on ne ſçavoit qu'en dire. Elle ſçavoit toutes les langues, c'eſt-à dire une douzaine de mots de chacune, qu'elle appliquoit avec adreſſe, de façon que ceux qui n'y entendoient rien, regardoient Urika comme un prodige d'eſprit & de talens. Cette réputation fut ce qui éblouit Kadek ; il manquoit à Urika un ridicul, que Kadek s'offrit de très-bonne grace

à lui donner, j'entends celui de faire des vers. Elle le ſurpaſſa bientôt. Urika fit un bruit horrible ; c'étoit la premiere femme de Perſe qui ſe fût encore aviſé de faire des vers ; on admira les ſiens, ils parurent merveilleux, & la rendirent célébre.

Kadek enyvré de la gloire que lui donnoit une Maîtreſſe bel eſprit, redevint en peu de tems auſſi beau que quand il étoit aimé de Fedime. Urika avoit pris cependant un ton de converſation fort ennuyeux depuis qu'elle faiſoit des vers. Elle ne vouloit plus parler comme les autres, & on prétend même que dans des momens où il eſt fort égal de parler ou de ſe taire, elle ſe récrioit d'un ton d'élégie à faire pleurer. Le pauvre Kadek en demeuroit tout attendri, & ne ſçavoit le plus ſouvent où il en étoit.

Il ne ſe contenta pas d'être ſon

Amant décidé, il voulut épouser; il alla consulter le Sophi sur ce mariage & lui exagéra l'esprit & les charmes de sa maîtresse. Le Sophi l'écouta jusqu'au bout, & se ressouvenant dans le moment de ce que lui avoit dit Kadek, quand il avoit voulu épouser Azama ; il commença par lui demander si Urika avoit été sage avec lui. Kadek jura à son ordinaire qu'Urika étoit d'une sagesse, d'une vertu, d'une réserve vraiment surprenantes. Le monde est bien méchant, s'écria le Sophi : car on m'a assuré vous avoir vû sortir de son appartement au point du jour, & je me souviens que ce jour-là même vous aviez l'air tout endormi. Je vous assure, dit Kadek, qu'on en a imposé à votre Hautesse. On fait toujours de mauvais comptes aux dépens des femmes qui s'avisent de composer. Aussi reprit le Sophi, pouquoi com-

posent-elles ? Eh bien, mon ami Kadek ; tu n'a donc pas couché avec Urika ? En conséquence, tu veux l'épouser. Tu n'aimes donc plus la divine Fedime ? A ce nom Kadek soupira, & dit que Fedime ayant un mari qu'elle aimoit, il n'y avoit point d'apparence qu'elle voulût jamais renouer avec lui. C'est donc par dépit que tu te donnes à Urika, demanda le Sophi ? Je ne sçai, interrompis Kadek, je crois que je l'aime encore : mais je serai bien dédommagé par la gloire d'avoir une femme d un mérite si rare. A la bonne heure, dit le Sophi, j'assisterai volontiers à la cérémonie. Allez, volez vous unir, mon ami, avec une femme qui vous fera voir plus de chemin sans doute que vous n'en pourrez faire.

Kadek retourna triomphant auprès d'Urika lui annoncer que le Sophi approuvoit son mariage. Il se

fit quelque tems après avec beaucoup de pompe en préſence de toute la Cour. Le Sophi donna de riches préſens à la femme de ſon favori, & ces époux furent heureux du moins pendant quelques jours.

Urika ne tarda pas à ennuyer ſon mari comme elle faiſoit les autres ; il lui fit ſentir aſſez cavaliérement qu'il n'avoit pas compté là-deſſus : il n'eſt pas permis de montrer de l'ennui à une femme qui fait des vers. Auſſi s'en choqua-t-elle. Kadek s'aggrandiſſoit la bouche tous les jours à force de bailler. Le Sophi s'en àpperçut & lui en fit des reproches : & comme c'eſt une fort jolie choſe qu'une petite bouche ; Kadek prit le parti de ne plus voir ſa femme qu'en compagnie.

Il ne fut pas plutôt mal avec elle qu'il en fit ſelon l'uſage de mauvais contes. Il alla chercher je ne ſçai

quels détails qui éloignerent les Amans de sa Cour ; on en croit assez volontiers un mari sur le portrait qu'il fait de sa femme. Il est vrai qu'ils ont de bons yeux, ces maris : rien ne leur échappe. Voilà ce que c'est que de se montrer si bien : mais laissons-là Kadek, sa petite bouche & sa muse, & revenons au Sophi.

Transcendant avoit totalement bouleversé les usages de la Cour. On y vivoit comme en France & en Angleterre. Il avoit des Musiciens qui exécutoient bien la plus mauvaise musique du monde. On chantoit durant ses repas des airs à boire du tems de Noé, & on lui assuroit très-positivement qu'ils étoient tout neufs. Il avoit un Agent à Paris qui lui envoyoit exactement tous les modéles des modes nouvelles, tous les plans des théatres, des décorations, &c. & il fit construire sur ces modéles des salles de

ſpectacle, & des machines d'Opéras. Il fit venir à grands frais des Comédiens de campagne, & des Bohémiens; enfin il raſſembla tous les talens ſubalternes qui n'avoient pas réuſſi ailleurs. Il eſt vrai que dans un pays où toute eſpéce d'arts & de ſciences étoient ignorés, on trouvoit encore admirables des gens qui traverſoient les mers pour aller amuſer cette Cour. Le Sophi étoit le Prince le plus heureux qui fut alors.

Tranſcendant fut averti, je ne ſçai comment, qu'Azama en vouloit à tous les beaux garçons de la Cour, & qu'il y en avoit quelques-uns dont la complaiſance lui étoit ſuſpecte; il jura qu'il y mettroit ordre, & quelques jours après il fit une réforme dans la maiſon de l'Impératrice; mit des figures hideuſes pour ſes gardes. Les viſages de ſes Officiers tant ſoit peu jolis furent rem-

placés par d'autres laids à faire peur. Pour garçons de la chambre, le Sophi ordonna qu'il y auroit quatre Eunuques, & pour chefs de ces quatre monſtres on en mit un encore plus effrayant. C'étoit un petit Aſtrologue très-profond nommé Hurlubrelu. Au vrai le Sophi ne pouvoit jamais choiſir mieux. Azama penſa s'évanouir à la vue de ce petit homme. Ah ! grand Prophête, s'écria-t-elle, quelle bête eſt-ce cela? En effet Hurlubrelu ne reſſembloit pas mal à un *ſinge de Kaïene*, & l'on ſçait que ces animaux ne ſont pas jolis dans la chambre d'une femme dont les ſens ſont délicats. Cependant Azama s'accoutuma à le voir. Il avoit l'eſprit d'une tournure méchante, qui n'alloit pas mal avec le ſien. Il ajoûtoit à ſes grimaces naturelles toutes celles des autres, & il parvint en peu de tems à diſſiper la Reine à un point qu'elle ne pou-

voit plus ſe paſſer de lui.

Un jour qu'elle ne ſçavoit que devenir, & cela lui arrivoit ſouvent, elle fit appeller Hurlubrelu, & lui demanda de quel pays il étoit; quels étoient ſes parens, & par quel hazard il étoit parvenu à être connu du Sophi. Grande Reine, dit Hurlubrelu en s'humiliant, l'Italie eſt ma patrie; je ſuis né à Florence & mes parens ſont nobles. Mais par des raiſons que j'ignore, ils me prirent en averſion dès mes premieres années. Ha! dit Azama, en l'interrompant, il n'eſt pas bien difficile de deviner en vous regardant le ſujet de leur haine: Hurlubrelu ne fit pas ſemblant d'entendre ce compliment, & continua ainſi. Mon pere ne voulut jamais me ſouffrir chez lui, & ma mere décida que je ſerois élevé loin d'elle: elle avoit ordonné qu'on m'inſpirât de bonne heure du goût pour le cloî-

tre. Par la ſuite mes diſpoſitions ne ſe trouverent pas conformes à ſes intentions ; ma taille & d'autres raiſons s'oppoſerent à ma réception, & je demeurai maître abſolu de mes volontés. J'avois des diſpoſitions pour les ſciences. Je fus en peu de tems en état de me paſſer de mes parens, je voyageai & je revins à Florence. Le même goût des voyages m'ayant repris dans la ſuite, je recommençai mes courſes, & ſçachant que le Sophi cherchoit des gens à talens, je paſſai en Perſe, où je me ſuis fait connoître de quelques perſonnes de la Cour, qui m'ont préſenté au Sophi pour demeurer auprès de Votre Majeſté, & pour veiller à ſon repos. Voilà qui eſt bien, répondit Azama ; mais je veux abſolument ſçavoir par quelle avanture vous êtes devenu Eunuque. Hélas, Madame, répondit Hurlubrelu, c'eſt tout naturel-

lement que je le ſuis. Azama éclata de rire, & jetta ſur lui des regards de pitié : mais, répondit-elle, cela eſt déplorable ; fait comme vous voilà, vous auriez dû trouver des occaſions où il n'eſt pas décent de paroître comme vous êtes. Ce que je trouve de plus chagrinant dans votre ſituation, c'eſt que ce mal eſt ſans reméde. Oh non ! c'eſt un défaut de conformation apparemment ; cela eſt lamentable à votre âge. J'ai eu, dit-il, une conſolation. J'ai brouillé tous les amants que je croyois heureux. Vous êtes donc bien méchant, répondit Azama ? que vous importe le bonheur des autres ? en êtes-vous mieux pour le traverſer. Ah, Madame, ſi vous ſçaviez quel plaiſir il y a de troubler deux amants, deux amis, de rompre des liaiſons tendres ! vous me trouveriez moins coupable d'avoir déſuni tant de perſonnes con-

tentes les unes des autres : ſi vous vous étiez trouvé comme moi dans des circonſtances critiques. Ah! je m'en doute bien, répliqua Azama : vous devez avoir eſſuyé de fâcheux moments, & je conçois qu'on doit être fâché contre la nature entiere, quand elle eſt auſſy injuſte.

Hurlubrelu vouloit plaire à la Reine, & ſe rendre néceſſaire, il lui dit qu'il lui raconteroit pluſieurs avantures qui pourroient l'amuſer. Je n'en doute pas, reprit Azama : je donnerai ordre le ſoir qu'on vous laiſſe ſeul. Les femmes ſans-amants ſont ſujettes à s'ennuyer. Le moyen auſſi de ne pas périr d'ennuy avec des Eunuques & des femmes. Mais il y avoit dans Hurlubrelu des reſſources inconnues à Azama contre la mélancolie la plus déſeſpérante. Il babilloit, il chantoit tous les airs nouveaux, calomnioit d'une fauſſe

té à ſe faire pendre. Il étoit humble & rampant ; & ſi Azama avoit ſçu s'arranger avec lui, elle en eût tiré tous les ſervices qu'elle eût voulu. Mais ſoit négligence ou mépris, elle ne le chargea que de médire, & il s'acquittoit très bien de cet employ.

De tous les hommes de la Cour, le ſeul Kadek avoit le droit d'entrer chez la Reine en l'abſence du Sophi. Il alloit quelquefois la voir par déſœuvrement, & elle étoit enchantée de ſes viſites, quoiqu'elle ſçût qu'il en parloit mal ; mais Kadek étoit aimable, grande raiſon pour prétendre à l'indulgence des femmes de peu d'eſprit, qui ont ordinairement auſſi peu de cœur que de tête. Azama avoit ſçu la façon peu reſpectueuſe dont Kadek parloit d'elle, & s'en étoit fort peu ſouciée : en cela plus raiſonnable que les perſonnes d'eſprit qui s'en

chagrinent. Azama voyoit Kadek des mêmes yeux. Elle s'imagina pouvoir réussir par de nouvelles tentatives, & parvenir à s'en faire aimer ; cela n'étoit pas trop mal raisonné. La circonstance étoit favorable. Kadek détestoit sa femme très parfaitement ; il se trouvoit bien par-tout où elle n'étoit pas, & dans ce désœuvrement Azama devoit lui paroître très passable.

Elle recommença donc ses agaceries, & Kadek ses rigueurs. Aussi lui dit-elle un jour que ses femmes l'avoient renfermée avec lui, apparemment sans dessein ; Kadek, je vous ai marqué de la bienveillance ; vous faites comme si vous ne vous en apperceviez pas. Il faut donc vous parler plus clairement. Je desire que vous vous attachiez à moi ; vous êtes de mon goût, & vous aurez lieu de vous applaudir de mes bontés. Pardonnez-moi,

Madame, lui dit Kadek, ſi je ne vous ai pas compris d'abord : il y a tant de diſtance entre nous ; je ſuis ſi peu prévenu en ma faveur & ſi neuf en fait de galanterie, qu'un enfant en ſçait plus que moi. Cela me paroît plaiſant, s'écria la Reine, en riant de mauvaiſe grace. Quoi, je vous apprendrois à aimer ? mais non, cela n'eſt pas poſſible. On dit que vous avez aimé Fédime, & votre femme éperdûment. Cela eſt vrai, répondit Kadek ; c'eſt juſtement par cetre raiſon que je ne ſçai rien. On n'apprend qu'à aimer avec les femmes de l'eſpece de Fedime. A quoi paſſiez-vous donc le tems auprès d'elle, répliqua Azama ? Je l'adorois, dit Kadek. Adorer, répondit Azama, qu'eſt-ce qu'adorer une femme ? les hommes ſe ſervent toujours de cette expreſſion & n'en paroiſſent pas plus pénétrés. Adorer une femme, reprit Kadek, c'eſt

l'aimer juſqu'à la fureur, & l'eſtimer juſqu'à la crainte de lui déplaire. Mais, demanda la Reine, racontez-moi vos amours avec Fedime: cela doit être fort amuſant. Kadek qui ne demandoit qu'un prétexte pour paſſer le tems de cette viſite en converſation, commença ainſi ſes avantures.

Je fus reçu Page du Prince *Tranſcendant* à l'âge de quinze ans. Ma figure pouvoit paſſer alors pour celle d'un Ange. J'avois de beaux cheveux blonds, un teint de lis & de roſes, des traits réguliers, de l'embonpoint; & c'eſt ce dernier agrément qui m'a nui; car il a ſi fort augmenté, que cela m'a ôté la taille, & m'a donné un air peſant dont je me ſerois fort bien paſſé. Quoiqu'il en ſoit, le Prince me diſtingua bien-tôt des autres, & m'honora enſuite de ſa confiance particuliere. J'étois de tous ſes jeux,

de toutes ſes parties ; & enfin il m'éleva à la qualité de ſon favori, & de Chambelan quand il devint Sophi.

J'avois atteint ma vingtiéme année, & je n'avois encore regardé les femmes que comme de jolies machines faites pour notre uſage, & qui ne pouvoient pas troubler un moment notre tranquillité. J'entendois dire tous les jours que l'on étoit amoureux, & quand il ſe trouvoit des gens qui s'en plaignoient, je m'imaginois qu'ils n'étoient pas faits pour réuſſir auprès des femmes ; mais que quand je daignerois jetter les yeux ſur quelqu'une, je n'aurois qu'à deſirer pour être reçu à bras ouverts. Dans cette opinion modeſte de moi-même, je m'adreſſai à des femmes du premier rang qui me reçurent fort bien d'abord. Mais je fus très ſurpris de ne point trouver en elles cet emportement

que je m'imaginois faire naître. Enfin il y en eut une qui m'avertit méchament que je n'étois pas fait pour être à la mode, & qu'il me reſtoit des reſſources ſi limitées, qu'il falloit me réſoudre à former ce qu'on appelle une belle paſſion pour une femme réguliérement reſpectable. Enfin je compris que j'étois deſtiné pour les plaiſirs du cœur. Il y avoit, je l'avoue, de quoi me conſoler; mais j'étois dans un âge où l'on ne prend pas en Philoſophe les diſgraces de la nature. Auſſi j'en pleurai de rage; & ce qui redoubla mon dépit, c'eſt que les femmes que j'ai eu l'honneur de convaincre de mon inſuffiſance la publierent à haute voix, & ruinerent ma réputation. J'en fus pendant quelques mois inconſolable, & je crois que j'en ſerois mort de chagrin ſans l'amour.

Je me trouvai à une fête que le

Prince *Transcendant* donnoit, où on n'admit que de jeunes personnes de notre âge. Cette assemblée étoit brillante : la beauté, les graces, la jeunesse donnoient un éclat prodigieux à cette fête. Fedime fut la seule qui fixa toute mon attention. Elle avoit une de ces figures qui plaisent à tout le monde ; des traits faits les uns pour les autres, une gorge, des bras, des mains, une taille, tout répondoit à son visage ; & ce qui charmoit le plus en elle, c'est cet air divin qui en inspirant du respect par sa Noblesse, nous rassure par sa vivacité ; des graces jusqu'au bout des doigts, enfin ce je ne sçai quoi enchanteur auquel on ne résiste pas, & qui lui faisoitp resque autant d'Amants que d'hommes qui la voyoient. Quant à l'esprit & au caractére, je ne puis vous en faire mieux l'éloge, qu'en vous disant qu'elle m'humilioit

vingt fois le jour, quand il m'arrivoit de faire des comparaifons d'elle avec moi; cependant on me reprochoit à cet âge de ne pas manquer d'orgueil; on me foupçonnoit même de m'apprécier beaucoup plus que je ne valois. Oui, Madame, il n'y a rien de fi mortifiant pour un homme vain que de voir une femme qui lui eft fupérieure en tout, c'eft une réflexion que Fedime m'a fait faire. Heureufement les hommes ne rencontrent pas fouvent de quoi rougir de leur infériorité. Je ne fçai pas ce qu'il y a dans votre raifonnement, interrompit Azama; mais il ne me femble pas galant. Il n'a rien d'injurieux pour vous, répondit Kadek; on peut valoir beaucoup, & ne pas valoir Fedime. D'ailleurs, Madame, vous n'avez rien à defirer. Ah, point de fadeurs, Kadek, reprit Azama; continuez & tâchez de ne

point faire de réflexions. Car je les trouve insoutenables.

Je crus remarquer dans Fedime le même embarras qui m'occupoit; je jettai plusieurs fois les yeux sur elle avec un trouble & une émotion que je n'avois pas encore senti; & il me sembloit qu'elle me regardoit avec la même agitation; du moins ma vanité me le fit imaginer; je saisis l'occasion de m'asseoir auprès d'elle; elle s'appuya sur mon bras pendant deux heures que dura notre conversation, que d'autres personnes partageoient; ce qui fit que je ne pus lui dire que quelques complimens generaux qu'elle recevoit des autres comme de moi.

Quand je fus retiré, Fedime me revint dans l'esprit: mon bras sur lequel elle s'étoit penchée pendant si long-tems, conservoit encore l'impression du sien; & quoiqu'elle fût absente, il me sembloit

qu'elle fût encore appuyée ſur moi. Cette idée me donnoit des treſſaillemens qui m'avoient été inconnus juſqu'alors, & ſa beauté ſe peignoit vivement dans mon imagination; je dormis peu, & le lendemain je travaillai à trouver l'occaſion de la voir chez elle.

Cela n'étoit pas facile; Fedime vivoit avec une tante qui la retenoit dans une grande retraite; & ſon humeur s'accordoit aſſez avec cet éloignement du monde; Fedime vouloit un époux ſelon ſon cœur, & elle étoit déterminée à mettre tout le tems néceſſaire à le bien connoître.

Huit jours ſe paſſerent ſans que je puſſe trouver perſonne qui me préſentât chez elle; ne pouvant ſupporter plus long-tems cette abſence, je réſolus de m'y préſenter ſeul. Mon amour propre me ſervoit de guide quand je n'en avois

point d'autre, & joignant une passion qui commençoit à avoir beaucoup de vivacité, j'allai demander Fedime & on m'introduisit. Je ne sçavois trop que lui dire. Un tremblement qui m'avoit pris à sa porte, avoit redoublé quand je m'étois vû auprès d'elle ; à peine pouvois-je marcher ; & tout ce que je pus faire, fut de me tenir de bout un instant. Je lui fis un compliment sans doute fort ridicule ; car elle sourit & m'invita à m'asseoir.

Je n'osois lever les yeux. C'est-à-dire, dit Azama, en l'interrompant, que vous aviez la plus sotte figure du monde : vous m'impatientez déja. Ah, Madame, dit Kadek à la Reine, donnez-vous patience, vous m'avez demandé un récit exact de mes amours avec Fedime, vous aurez la bonté de ne pas vous . . . . . Continuez donc Kadek, reprit Azama ; vous avez

une méthode ſinguliere pour plaire aux femmes, je ne l'aimerois pas. Auſſi, Madame, ajoûta Kadek, je ne m'en ſervirois pas avec vous. Je ſçai le reſpect que je dois à votre . . . . . continuez donc, vous dis-je, Kadek, vous ne finiſſez pas. Je diſois donc, Madame, pourſuivit Kadek, que Fedime me regardoit, & que je n'oſois jetter les yeux ſur elle. Je les levai enfin : je rencontrai les ſiens, & mon embarras redoubla. Je lui dis, en lui ſerrant la main, & en balbutiant, que je l'adorois, & que je n'avois pas pû vivre ſans la voir. Vous êtes bien étourdi, me dit-elle, de prendre de l'amour pour moi ſans me connoître. Ha, Madame, lui répondis-je, ſi je n'ai pas conſulté la prudence ; mon excuſe eſt ſi belle, que vous devez me pardonner ſi . . . . . Ce que vous me dites, reprit Fedime, eſt trop galant pour pouvoir

voir s'en offenser. Mais si je puis juger de vos sentimens par les apparences, il me sembe que vous avez fait bien du chemin en peu de tems. Vous ne devez pas être étonné, répondis-je, de ce que vous produisez ; je lui contai alors ce qui s'étoit passé dans mon cœur depuis le premier moment que je l'avois vûe : elle m'écouta avec bonté. Je crois que j'avois mis beaucoup de passion dans ce récit ; car Fedime m'en parut touchée ; sa main étoit étendue auprès de moi ; j'y appuyai mes lévres avec une ardeur, un transport qui lui ôta la liberté de la retirer. Ma bouche y demeura collée pendant quelques instans. Dieux quels instans ? . . . .

Azama à cet endroit avoit mis sa main sur l'épaule de Kadek ; elle l'avança jusqu'auprès de sa bouche. Kadek eut la malice de ne pas s'en appercevoir, de façon qu'elle lui

en donna un petit coup ſur la joue. Kadek ne put s'empêcher de baiſer la main qui le frappoit ſi obligeamment, & continua avec un ſang-froid qui auroit offenſé toute autre que la Reine ; mais elle ne ſe fâchoit de rien, pourvû qu'on l'amusât.

Fedime, continua Kadek, retira ſa main avec peine, & marqua quelque confuſion de mes tranſports. Je m'excuſai ; on ne ſçavoit que me dire : on auroit voulu ſe fâcher de mes libertés. Pourquoi donc, demanda la Reine ? Vous n'aviez rien fait de mal. Ho, dit Kadek, ces femmes reſpectables ſe fâchent pour rien ; elles ſont ſi minucieuſes . . . . Dites ridicules, Kadek, reprit Azama. Ha, continua Kadek, ſi c'eſt ridicules, qu'elles ſont bien de l'être ! que de plaiſirs elles nous préparent ! que de conſtance elles nous donnent ! que

de vanité elles excitent en nous ! que de désirs elles font naître ! Dites, que de tems perdu, répondit Azama ! Non non, reprit Kadek, les premiers jours d'une passion sont les plus délicieux de la vie, & nous devons sçavoir bon gré à une femme de les faire durer.

Après avoir passé une heure auprès de Fedime, elle me commanda de me retirer, & me donna la permission de revenir dans quelques jours. Je lui baisai la robbe, & je sortis en reculant. Elle me regarda avec douceur. Je retournai chez moi le plus amoureux de tous les hommes. Je fis réflexion à l'ascendant qu'une femme estimable prend sur nous dès les premiers moments qu'on s'attache à elle. L'espérance de posséder son cœur nous soumet sans réserve à ses volontés, & l'on met alors toute sa vanité à dépendre d'elle. Cette servitude sem-

ble nous annoblir ; auſſi ajoûta-t-il, en regardant la Reine, il y a des femmes avec qui les moindres liaiſons couvrent de honte ceux qui s'aſſocient avec elles. Mais , répondit Azama , les hommes ne ſont guéres ces réflexions , quand ils rencontrent des figures qui leur plaiſent. La meilleure raiſon de ce défaut de goût , répliqua Kadek , & de ce peu de délicateſſe , vient de la baſſeſſe du cœur & de la force du tempéramment. Vous n'êtes pas , reprit Azama , expoſé à choiſir mal, ſi la force du tempéramment entraîne à faire un mauvais choix. N'importe , dit Kadek en rougiſſant , d'où naît la ſageſſe , pourvû qu'on la ſuive. C'eſt-à-dire , ajoûta la Reine , que vous êtes vertueux & délicat par néceſſité. Non, Madame, répondit Kadek, je pourrois être vertueux forcément : mais je dois ma délicateſſe à l'amour pro

pre, & au bonheur que j'ai eu d'inspirer de la passion à la femme la plus aimable d'Ispaham, mais me voilà encore une fois éloigné de mon récit.

J'étois si enyvré, si occupé de Fedime que rien n'approchoit de ma distraction ; le Prince crut que je perdois l'esprit, & il le disoit à tout le monde. On lui dit que j'étois amoureux, parce que j'en avois fait confidence à toute la Cour, & je n'avois pas manqué de dire de qui. *Transcendant* me railla de cette passion, & je soutins ses attaques en vrai héros de Roman, c'est-à-dire, avec une gravité tout à fait ridicule. Le Prince se lassa de me badiner, & moi je fus ravi qu'il me laissât en repos.

Le quatriéme jour ne fut pas plutôt arrivé, que je m'occupai sérieusement de ma parure. Enfin le soleil étoit à peine couché que je

me rendis chez Fedime. Elle fut ſurpriſe du ſoin que j'avois de lui plaire, & eut la bonté de me parcourir des yeux avec complaiſance. Votre Maîtreſſe, dit Azama, s'amuſoit de bien peu de choſe. J'avoue, reprit Kadek, que ſi Fedime eût penſé auſſi ſolidement que Votre Majeſté, elle n'eût pas fait cette remarque. Mais Fedime eſt de ces femmes qui remarquent tout ce qui peut flatter leur tendreſſe ou leur amour propre.

Je ne ſçai où j'avois mis mon eſprit; mais je ne m'en trouvai plus quand il fallut parler. Fedime me regardoit avec attention & ſourioit; je pris ſa main entre les miennes ſans prononcer un mot. Mes ſeuls ſoupirs l'inſtruiſoient de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Enfin elle fut la premiere à rompre le ſilence, & me demanda à quoi je m'étois occupé depuis que je ne

l'avois vûe. Je crois, lui dis-je ; que vous le ſçavez. Quel eſt l'objet aſſez beau pour pouvoir ſe préſenter à mon imagination, & faire diſtraction de votre idée. Mais Kadek, me dit Fedime, il ſemble que vous ayez pris des eſpérances qui me paroiſſent encore fort éloignées. Moi je n'eſpere rien, lui répondis-je : ai-je beſoin d'être encouragé pour vous ſervir & vous aimer toute ma vie. Non, Madame, mon bonheur ou mon malheur dépendent de vous ; mais ma paſſion n'en dépend plus. Que vous m'accabliez de rigueurs, ou que vous me combliez de faveurs, mon ame ſera à vous juſqu'à mon dernier moment.

Fedime me regarda avec application, & me dit en ſoupirant, qu'elle étoit trop ſincere pour me dire que je ne lui plaiſois pas : mais qu'il y avoit bien loin de l'eſtime qu'elle commençoit à prendre pour

moi, aux ſentimens que je déſirois ſans doute qu'elle prît. Il n'eſt pas à propos, lui dis-je reſpectueuſement, que je marque des déſirs dans un tems où je m'eſtime trop heureux d'être reçu auprès de vous. C'eſt au tems, Belle Fedime, à vous convaincre de la force de mes ſentimens. J'attendrai avec ſoumiſſion ce qu'il vous plaira ordonner de mon ſort, je le remets entre vos mains. Oui, adorable Fedime, ajoutai-je, en me jettant à ſes genoux, je fais vœu à vos pieds de n'aimer jamais que vous & de vous ſervir toute ma vie. Vous ne vous y preniez pas mal, dit Azama; votre méthode commence à n'être pas ſi fatigante, & je crois qu'avec encore un peu plus de courage, vous feriez un homme dangereux. Ce n'eſt point en manquer, reprit Kadek, que de paroître timide avec les femmes; il ne faut que de l'a-
dreſſe

dreſſe & du tems pour s'inſinuer auprès d'elles quand elles ont de la vertu ; car pour celles qui n'en ont point, l'arrangement eſt bientôt pris ; & elles ſe fâcheroient même, ſi on leur donnoit le tems de la réflexion. Hé bien, dit Azama, vous voilà encore à moraliſer mal-à-propos. Pardonnez-moi, Madame, reprit Kadek ; vous êtes la cauſe de ces écarts ; c'eſt vous qui me mettez ſur la voye par vos remarques : mais je pourſuis.

J'en étois aux genoux de Fedime ; elle me prit les mains avec bonté & me fis lever. Au lieu de lui obéir, je panchai mon viſage ſur les ſiennes, & je reſtai dans un ſilence délicieux. Mais, dit la Reine, je ne conçois pas quel plaiſir on peut avoir à baiſer les mains d'une femme. Kadek éclata de rire à ce diſcours ; & lui répondit que tous les plaiſirs de l'ame dépen-

doient de la vanité, & que quand on en attachoit beaucoup à être aimé d'une femme, les moindres préférences qu'elle donnoit, étoient capables de renverser le cerveau le mieux timbré. Je n'entends pas ces distinctions, reprit la Reine; quand j'ai du plaisir, je ne vais pas me tourmenter l'esprit pour approfondir si c'est de corps ou d'ame. Il suffit que le moment de sensation subsiste en moi; je m'inquiette peu de ce qui l'excite: mais où sentez-vous du plaisir quand vous en avez, demanda Kadek à la Reine; moi, dit Azama, j'en ressens.... mais qui a jamais fait une pareille question? vous êtes d'une folie qui ne ressemble à rien; non, Madame, ajoûta Kadek, vous me rendrez raison, s'il vous plaît, des mouvemens qui se passent en vous quand vous éprouvez du plaisir? Kadek, vous vous oubliez, dit la Reine presque

ſérieuſement, & en vérité vous vous embarquez vous-même dans une Métaphiſique très délicate. Ah, Madame, répliqua Kadek, elle n'eſt ſûrement pas embarraſſante pour vous. Eh bien eſt-ce à l'endroit du cœur que vous reſſentez du plaiſir. Où en ſentiez-vous vous-même, demanda Azama, lorſque vous étiez près de Fedime. Moi, dit Kadek, depuis la racine des cheveux jusqu'aux talons. J'avois la tête priſe, la poitrine pleine de feu, une volupté par-tout. Finiſſez Kadek, dit la Reine, d'un ton ému; vous préſentez des images qui troublent les ſens. Feroient elles quelqu'impreſſion ſur Votre Majeſté, demanda Kadek? Que je ſerois heureux, Madame, de vous inſpirer des ſentimens: mais ce n'eſt pas moi qui produis ſur votre ame des effets ſi doux; c'eſt mon récit. Taiſez-vous donc Kadek, dit Aza-

ma ; j'obéirai volontiers, répondit Kadek ; mais c'eſt à condition que vous aurez la bonté de ſouffrir que je m'occupe de vous pendant mon ſilence. Ha non, dit la Reine, continuez de parler ; je crois que c'eſt ce que vous faites le mieux, Kadek reprit que ce n'étoit pas l'avis de Fedime. Quoi, vous ne lui cauſiez point d'ennui, demanda la Reine, d'être auprès d'elle ſans dire mot ? Que l'on a de reſſources contre l'ennui, reprit Kadek, quand on eſt avec une perſonne que l'on aime bien ! Il m'eſt arrivé, ajoûta-t-il, de venir chez Fedime quand elle repoſoit. Je me gardois bien de l'éveiller ; & je paſſois à la conſidérer tout le tems de ſon ſommeil. Je m'imaginois qu'elle rêvoit à moi ; je parcourois des yeux ſon viſage divin. La douceur du ſommeil & la tranquillité dont Fedime jouiſſoit, paſſoit juſqu'à mon ame. Sou-

vent j'approchois ma bouche de la ſienne pour recevoir le ſouffle qui en ſortoit. Dieu quelle douceur ! il n'étoit pas queſtion de corps ; je ne le ſentois pas : mais mon ame me quittoit pour voler ſur ſes lévres. Egaré, perdu, je ne retrouvois ma raiſon qu'avec le reſpect que je devois à Fedime, & qu'elle m'inſpiroit en ouvrant les yeux. Finiſſez donc, dit impatiemment la Reine, ce ſont vos avantures que je veux ſçavoir & non pas la ſituation de votre ame. Hé bien, Madame, reprit Kadek, où en étois-je reſté ? vous en étiez, dit Azama, aux pieds de Fedime, à lui jurer je ne ſçai quoi.

Je me relevai, reprit Kadek. Fedime m'ordonna de faire ma cour à ſa tante de qui elle attendoit une riche ſucceſſion, & dont l'amitié pour elle méritoit que tous ceux qui s'y intéreſſoient, lui rendiſſent

des devoirs. Je priai Fedime de me préſenter. Elle me prit la main & me conduiſit dans ſon appartement.

Depuis ce jour j'allai habituellement dans cette maiſon ; & il ne ſe paſſoit point de jours que je ne viſſe Fedime. Elle me laiſſoit entrevoir les progrès que je faiſois dans ſon cœur, & je vivois le plus heureux des hommes. Je lui propoſai ma main, elle me répondit qu'elle ſeroit ravie que je la demandaſſe à ſa tante. Je lui obéis.

Un jour que j'étois allé voir Fédime, je remarquai ſur ſon viſage un ſérieux qui ne lui étoit pas ordinaire. Je me hâtai de lui en demander la raiſon, elle me dit qu'elle avoit à m'entretenir. Elle congédia ſes femmes & m'ordonna de m'aſſeoir, d'un ton qui m'annonçoit des reproches. Si j'étois, me dit-elle, d'un autre carac-

tére, je vous chasserois sans retour d'auprès de moi : mais je veux bien vous pardonner une faute qui ne vient pas du cœur, & que la vanité & l'imprudence seules vous ont fait connoître. Vous êtes dans un âge où on ne réfléchit pas assez sur sa conduite, & où l'amour propre tient lieu de tout.

J'étois tremblant pendant ce discours, je ne prévoyois pas où Fedime en vouloit venir. Elle ajoûta qu'elle ne me pardonnoit de lui avoir manqué de discrétion, que parce qu'elle étoit bien déterminée à m'épouser : mais qu'il auroit été cruel, si elle n'avoit pas pû me donner sa main, de se voir en but à tous les sots discours qu'on ne manque jamais de tenir, quand un homme y donne lieu par son indiscrétion. J'avois les yeux baissés & l'air confondu. Il ne m'étoit pas facile de me justifier ; aussi ne

l'entrepris-je pas. Je tirai mon poignard, & le présentant à Fedime, frappez, lui dis-je, punissez un misérable qui mérite toute votre indignation. Oui, j'ai dit à tout le monde que je vous adorois, & que vos bontés pour moi alloient jusqu'à me dire que vous m'aimiez. Fedime prit le poignard, & me regardant avec tendresse, en portant la pointe sur mon cœur, je te l'enfoncerai, dit-elle, quand tu seras perfide ; mais il n'est pas fait pour punir des fautes aussi légeres. Tu te fais tort à toy-même, & tu nuis à ton choix par l'aveu de mes foiblesses; mais comme je n'en aurai jamais que pour toy, je suis tranquille. Mes larmes couloient sur mon visage ; j'en baignay les mains de Fedime, & je noyay ma faute dans ces délicieuses pleurs. Fedime y mêla les siennes, & nous passâmes ensemble des

momens dignes d'envie, & dont le reſſouvenir me fait mourir de regrets.

Voilà en vérité, dit la Reine, des ſituations toutes neuves pour moi. Où a-t-on jamais dit que l'on verſât des larmes de plaiſirs. Mais, Madame, demanda Kadek, vous n'avez donc jamais ſenti votre cœur ? car il ſe ſerre quelquefois de joie comme de triſteſſe ; les mouvemens qui ſe paſſent en nous, ſont les mêmes pour l'une comme pour l'autre, & produiſent les mêmes effets. Notre imagination ſe frappe d'un objet qui l'affecte d'une façon délicieuſe, comme d'un autre objet extrêmement triſte ; & quand cette imagination eſt vivement émue, notre ſang ſe porte avec plus de violence au cœur & à la tête. C'eſt ce qui produit les larmes, les mouvemens convulſifs, & toutes les marques du plaiſir vif

ou de la grande douleur. Voilà, dit la Reine, un raiſonnement bien embrouillé pour me prouver que quand les vaiſſeaux qui répondent aux yeux, ſont trop gonflés par le ſang qui s'y porte trop rapidement, ils pouſſent au déhors les larmes qui en ſortent avec plus ou moins de difficulté. Juſtement, s'écria Kadek, voilà ce qui s'appelle aller au-delà d'un raiſonnement ſolide. En vérité, dit Azama, vous avez manqué votre vocation : ſi vous euſſiez été en France, vous auriez fait le diſcoureur le plus obſcur, le plus abſtrait, & en même tems le plus célébre de votre ſiécle.

Je continuerai, ajoûta Kadek, d'être le plus amoureux & le moins diſcret des Amans d'Iſpaham. J'eus de la part de Fedime des reproches à eſſuyer. Mais elle m'aimoit & trouvoit toujours de quoi m'excuſer dans le fond de ſon cœur.

Le Sophi mourut & le Prince ſon fils lui ſuccéda. Je devins ſon Chambellan. Ma nouvelle dignité m'attira des envieux qui avoient tout l'air d'être de mes amis par l'empreſſement qu'ils marquoient à être de ma ſociété. Je me livrai ſans réſerve aux amuſemens qu'ils me propoſoient, je ne tardai pas à m'en repentir. Ils firent tout ce qu'ils purent pour me détruire dans l'eſprit du Sophi, & voyant qu'ils ne réuſſiſſoienr pas, ils changerent de batteries & ſe tournerent du côté de Fedime. Ils trouverent des obſtacles qu'ils tâcherent de lever. Mais je me hâtai moi-même de ſeconder leurs intentions par ma mauvaiſe conduite & mon imprudence.

Fedime m'avoit averti pluſieurs fois de ne point voir d'habitude cinq ou ſix jeunes gens de la Cour, d'avec qui cependant je ne bou-

geois pas. Sûr du cœur de Fedime, je ne croyois pas que rien fût capable d'altérer ma tranquillité ; j'étrop vain pour craindre un rival, & j'estimois trop Fedime pour m'allarmer mal-à-propos. Il n'y a que les coquettes qui puissent désespérer leurs Amans. On est exempt d'inquiétude avec des femmes estimables. Cette sécurité leur nuit quelquefois, & nous rend infidéles sans nous rendre inconstans. Mais une femme de cœur ne pardonne point les infidélités. C'est pour cela qu'on a tant de peine à les conserver.

Sur la bonne opinion que j'avois de ma maîtresse & de moi, j'acceptai des parties de plaisir. On m'entraîna avec des femmes qui d'abord me parurent fort décentes, & que je reconnus ensuite pour moins que tout ce que je pourrois vous dire. On ne manqua pas d'ins-

truire Fedime de ma conduite. Elle ne m'en parla point d'abord; mais la voyant tomber dans une mélancolie extrême, je la pressai de m'en apprendre la cause; elle me dit d'abord que c'étoit indisposition. Je crus qu'elle me trouvoit trop peu d'empressement à devenir son époux; je lui proposai de m'accorder sa main, en l'assurant que je faisois consister tout mon bonheur à être à elle.

J'adorois Fedime, mais l'habitude de la voir, & la certitude d'en être aimé, me laissoit la liberté de goûter ailleurs de sots plaisirs: elle remplissoit mon ame, & je trouvois avec les autres femmes de quoi flatter mes sens. Il est vrai que je les quittois avec le dégoût qu'elles m'inspiroient, & l'indignation que j'avois pour moi-même, me promettant très sincérement de ne plus me trouver à l'avenir en pareille compagnie.

Un matin je l'allai voir dans une diſpoſition de cœur dont elle auroit dû être ſatisfaite ; je me préſentai, l'on me dit qu'elle repoſoit encore; j'attendis ſon réveil. Quand elle ſçut que j'étois dans ſon appartement, elle ordonna qu'on me fît entrer. Je lui trouvai les yeux extrêmement fatigués, & lui demandai comment elle avoit paſſé la nuit. Le cœur me battoit fortement comme à un homme qui ſe ſent coupable & qui craint qu'on ne ſçache ſes forfaits; j'en avois à me reprocher vis-à-vis de Fedime, & la crainte qu'elle n'en fût informée me cauſoit un trouble mortel. Kadek, me dit Fedime, d'un air irrité; je vous avois prié de ne plus faire de ſociété avec des gens que leurs mœurs & leur conduite rendent la plus mauvaiſe compagnie d'Hiſpaham; & vous me l'aviez promis. Cependant j'ai appris que

vous les voyez tous les jours familiérement, & que vous fréquentez avec eux des maisons qui me sont suspectes. Je voulus mentir : mais Fedime ne m'en donna pas le tems, & me mettant la main sur la bouche. Arrêtez, me dit-elle, vous êtes assez coupable sans ajoûter encore l'imposture à la perfidie.

Vous sçavez que mon intention en vous recevant chez moi, étoit de faire de vous un époux chéri. Je croyois que je pouvois vous plaire, & que ma fortune étoit assez considérable pour mériter que vous fissiez quelque attention sur votre conduite. Ma naissance & mes biens pouvoient me faire prétendre aux plus grands partis; mais comme j'étois libre de me choisir un époux, j'en voulois sur le cœur duquel je pusse compter. J'avois cru, Kadek, que le vôtre m'appartenoit ; mais je vois avec chagrin que je me suis

trompée. Ah, lui dis-je, en me jettant à genoux devant ſon lit, chere Fedime, quelle injuſtice me faites-vous ? je ne vous en fais point, répliqua-t-elle : au contraire, je cherche depuis longtems à vous excuſer ; mais je ne trouve plus la même indulgence dans le fond de mon cœur. Vous êtes un ingrat, Kadek, & je ne l'aurois jamais pû croire, ſi je n'en avois des preuves ſans réplique.

J'étois ſi ſaiſi, ſi troublé, que je ne trouvai point de termes pour me juſtifier. Un torrent de larmes fut la ſeule défenſe que j'oppoſai aux reproches de Fedime. Du moins vous n'êtes pas ſans regret, de m'avoir outragé, me dit-elle. Mais qui peut compter ſur vous, ſi vous avez pû me tromper, moi qui ne vivois que pour vous donner tous les jours de ma vie de nouvelles marques de tendreſſe. Eſtes-vous

ſans miſéricorde, m'écriai-je enfin d'une voix entrecoupée. Fedime, femme divine, je mourrai ſi vous ne me pardonnez des fautes involontaires. Comment, involontaires, répondit Fedime? Ne voulez-vous pas me perſuader qu'on vous a fait violence pour aller rendre des viſites à la Kemens, cette femme perdue, le reſte de tous les Pages de Sophi. Plus cette femme eſt mépriſable, lui répondis-je, moins vous devez m'en vouloir de m'y être laiſſé entraîner. Grand Dieu, quelle idée, reprit avec vivacité Fedime! S'il falloit partager mes faveurs entre vous & quelques-uns de mes gens, vous accommoderiez-vous de cet infâme partage? ma chere Fedime, lui repliquai-je, il y a bien de la différence. Le préjugé vous défend mille choſes qui ne nous regardent point. Eloignez-vous de mes yeux, me répondit

Fedime avec dédain, un cœur délicat ne connoît point les distinctions que vous venez de faire, & l'infidélité du corps n'est pas moins offençante que celle du cœur. Otez-vous de mes yeux encore une fois: je vous abhorre, & rien ne peut effacer de mon ame les impressions horribles que j'ai prises de vos mœurs.

A ces mots, elle tourna la tête de l'autre côté. Prieres, serments, désespoir, menaces, rien ne put la fléchir. Je n'en reçus que des soupirs & des larmes améres. Je fus deux heures auprès d'elle dans la plus cruelle agitation où jamais on puisse se trouver. Enfin je n'en arrachay qu'une promesse consolante. Elle m'assura qu'elle régleroit sa conduite sur la mienne, & que pour commencer à lui prouver mon repentir, elle exigeoit que je n'eusse aucun commerce avec les libertins

qui m'avoient fait donner dans des travers auxquels je n'avois que trop de penchant ; qu'ayant perdu l'estime qu'elle avoit eu pour moi, c'étoit à moi de faire tout ce qu'il falloit pour la recouvrer.

Je me retirai penetré de chagrin & de confusion. Je résolus de rompre absolument avec mes amis. Ils furent surpris du froid que je leur marquay, & ils en devinerent aisément la cause. Ils patienterent jusqu'à ce que je fusse entiérement rétabli dans l'esprit de Fedime, & que je m'endormisse encore sur mon bonheur. Ils ne furent pas longtems à s'appercevoir à mon humeur, que je l'avois fléchi, & que j'étois rentré dans tous mes droits. J'avois redoublé mes assiduités & mes soins auprès d'elle, enfin j'eus le bonheur de lui voir reprendre sa gayeté & son embonpoint. Elle me souffrit avec la même confiance,

& je la preſſai de mettre le comble à mon bonheur en acceptant ma main ; mais elle me dit qu'elle n'étoit pas aſſez ſûre de ma converſion pour hazarder ſitôt une action auſſy importante ; qu'elle me donnoit un an, & que ſi dans cet intervalle je me conduiſois comme elle le déſiroit, elle m'épouſeroit.

Je paſſai quelque mois de cette année fort honnêtement. Fedime penſoit déja à abréger le terme qu'elle avoit preſcrit, quand le Sophi ſe mit en tête de boire du vin ; il fallut l'imiter, je le ſurpaſſay bien-tôt. Cet excès étoit pouſſé ſi loin que je ne me retirois jamais chez moi ſans avoir la tête embarraſſée. Fedime me fit des réprimandes très ſéveres ſur une débauche qu'elle traitoit d'indigne & de vile. Mais je lui donnois pour excuſe que le Sophi buvoit, & qu'étant ſon favori ; il falloit de

toute néceſſité que je lui tinſſe compagnie.

Un ſoir en ſortant de table mes amis me propoſerent de les accompagner chez la Kemins, je refuſay d'abord d'y aller : mais ils m'apporterent de ſi bonnes raiſons qu'il n'y eut pas moyen de réſiſter. Je me contentay de leur recommander le ſecret, diſant que ſi Fedime le ſçavoit, elle ne me le pardonneroit de ſes jours. Bon, me dit l'un d'eux, Fedime te rend l'eſprit romaneſque. Les femmes ne ſe formaliſent plus des paſſades qu'on leur fait. Oui, dis-je, les femmes de l'eſpece de la Kemins. Mais les autres ſont rigoureuſes ſur les infidélités, parce qu'elles n'en font point. Eh bien, tu l'appaiſeras par des careſſes, répondit un d'eux. Ne ſçait on pas que tu dois l'épouſer ? Il faut l'accoutumer de bonne heure à ces petites échappées. D'ailleurs

qui lui dira que tu auras été chez la Kemins. Cette derniere raiſon me perſuada. Que vous dirai-je, Madame ? J'arrivai à la porte de cette femme, & j'entray comme porté par ceux qui m'y conduiſoient. Quand ils me virent engagé de converſation, ils me quitterent, & je me trouvai ſeul avec elle. J'oubliai Fedime & toute la terre, & j'y paſſay la nuit. Mais, dit la Reine, vous n'étiez pas fort coupable d'avoir été chez cette créature. Fedime ne devoit pas s'en fâcher. Auſſy ne l'a-t-elle pas fait, répondit Kadek. Mais elle a conçu pour moi tant de mépris, qu'elle ne m'a jamais voulu revoir ; & je perdis pour quelques moments d'illuſion une grande fortune & la plus aimable femme de Perſe.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre de Fedime ; je l'ouvris avec inquiétude, ne ſoupçon-

nant pas cependant qu'elle fût instruite de mon indigne conduite. Mais je manquai tomber mort quand j'y lus ces mots.

» En acceptant vos soins, je vous
» croiois aussy digne de mon estime
» que de ma tendresse, & je pen-
» sois que vous sentiriez le prix
» d'un cœur tel que le mien. J'ai
» connu avec douleur que vous
» n'en étiez pas digne, & que je
» m'étois trompée. Si vous avez pû
» m'outrager n'étant encore que
» mon amant, que devrois-je atten-
» dre de vous, si vous étiez mon
» époux. Nous ne nous convenons
» pas, je suis désespérée d'avoir fait
» cette réflexion si tard : mais elle
» est ferme & doit vous convaincre
» d'une délicatesse que vous n'avez
» jamais connue. Ne vous présen-
» tez plus chez moi. Mes ordres
» sont donnés, & vos tentatives se-
» roient inutiles pour me voir. Je

» vous méprise; cet aveu doit vous
» faire sentir que s'il me reste en-
» core pour vous quelques senti-
» ments tendres, ils ne subsisteront
» pas longtems avec l'idée que je
» me suis formée de votre mérite.
» Renvoyez-moi mes lettres & mon
» portrait: ces marques d'estime sont
» mal entre vos mains, & je fait
» trop peu de cas des vôtres pour
» les garder. Je vous les renvoye.
» Adieu, je vous souhaite avec la
» Kemins des momens glorieux;
» cette femme me paroît encore
» trop bonne pour vous.

Je demeuray anéanti de cette lettre, continua Kadek. Je ne concevois pas comment Fedime avoit pû être sitôt instruite de mes indignités. Je tombay dans un désespoir horrible. Je connoissois à Fedime une fermeté inébranlable dans les résolutions & un ressentiment sans bornes pour tout ce qui l'avoit

une

une fois offenſé. Elle regardoit ma conduite comme un outrage. Ainſi je la jugeai perdue pour moi ſans retour. Je n'eſſayai pas même de la revoir pendant quelque tems, perſuadé que ce ſeroit le moyen de l'irriter de plus en plus. Je lui fis parler par une perſonne en qui elle avoit beaucoup de confiance. Elle pria d'un ton abſolu qu'on ne lui parlât jamais de moi.

Le chagrin que j'en reſſentis me cauſa une maladie, au retour de laquelle j'appris que Fedime avoit acceptéun époux. On me dit qu'elle avoit craint des foibleſſes indignes d'elle, & que pour empêcher aucun retour, elle s'étoit hâtée de donner ſa main à un Emir d'un grand mérite. Vous ſçavez, Madame, quel il eſt; & le choix de Fedime fait honneur à ſon diſcernement. Je doute cependant qu'elle ait pour ſon mari une grande ten-

dresse ; une forte amitié & une grande estime ; il lui en tient lieu, & lui est resté un air de mélancholie qui m'a toujours fait espérer malgré le mépris qu'elle a pour moi, que je ne lui suis pas indifférent.

Ce fut un coup de poignard pour moi que la nouvelle de son mariage. Je l'appris par un de ceux qui m'avoient conduit chez la Kemins, & qui sans doute avoit instruit Fedime. Quand ils m'eurent fait tout le mal qu'ils pouvoient, ils me laisserent tranquille, & je tâchai de reprendre de la santé, en perdant toute espérance de toucher cette inexorable femme.

A cet endroit le Sophi se fit entendre & on se hâta d'ouvrir les portes. Kadek sortit quelques moments après, & s'en alla chez la Reine-mere où il sçavoit que Fedime & Almanzine devoient se trouver.

Il eſt tems de laiſſer les anecdotes de la Cour de Perſe pour aller retrouver nos ſolitaires. Leurs converſations ſont à coup ſûr beaucoup plus ſages que celles d'Azama & de Kadek.

Il y avoit pluſieurs mois que Zamor vivoit avec le Prince Hermite ſans avoir appris aucunes nouvelles d'Hiſpaham. Il pria un jour ſon hôte de le mener à la Ville prochaine pour tâcher de trouver quelqu'un de confiance. Ils prirent enſemble le chemin de Tauris, & le Prince Derviche qui avoit quelques connoiſſances dans cette Ville, ſe donna des mouvements néceſſaires pour trouver à Zamor un homme ſûr.

Zamor lui donna des inſtructions & une lettre pour la remettre en ſecret à la Princeſſe Almanzine. Ils reſterent quelques jours à Tauris,

& s'en revinrent habiter leur montagne.

Le Prince Hermite avoit continué d'inſtruire Zamor de ce qui le concernoit, nous remonterons un peu plus haut pour reprendre le fil de mon récit.

Suite de l'Hiſtoire du Prince Hermite.

Je m'étois, continua Selim, étourdi ſur la paſſion que j'avois pour ma ſœur; & comme je n'avois pas intention de la ſéduire, je crus que mes ſentimens ne pouvoient pas me rendre criminels. Vous ſçavez que je quitai Delie, perſuadé qu'elle m'aimoit auſſy fortement qu'elle en étoit capable.

En rentrant dans le Palais du Soudan, on me dit qu'il me demandoit. Je me préſentai, & il m'annonça avec bonté, qu'il me

donnoit une compagnie de ſes gardes avec mille tomins d'appointement. Je le remerciai comme je le devois d'une grace auſſi peu attendue, & ſi peu méritée. C'eſt à Zelès que vous devez votre reconnoiſſance, me dit-il; c'eſt lui qui m'a ſollicité à vous accorder cette place, & je ne balance pas à vous en pourvoir, perſuadé que votre conduite juſtifiera mes bontés & la bienveillance du Prince mon fils. Je m'inclinai profondément, & après avoir baiſé la robbe du Soudan, je me retirai pénétré de reconnoiſſance pour le Prince Zelès. Je n'avois garde de deviner les motifs de ſes bienfaits, & à qui je devois mes remerciements. Les Grands donnent & obligent, & les graces ne leur coutent rien. Mais quelquefois le caprice & les raiſons ſecrettes qui les font agir, pourroient ſervir de prétexte à l'ingratitude.

Dès que le Prince m'apperçut ; point de fadeurs, me dit-il, mon cher Selim ; les amis doivent s'obliger, & ſont diſpenſés de ces froids remerciements qui ne partent jamais du cœur. Je ſuis plus en état que vous de faire du bien, & je ne ſerois pas excuſable ſi je négligeois les occaſions de ſervir un ami. Je feray voir à tout l'Univers qu'il ne tient qu'à vous d'être auſſy heureux que moi : je n'entendis pas le ſens de ces dernieres paroles, & je reſtay convaincu que la fortune commençoit à ſe déclarer en ma faveur.

Un jour je ne ſçay quel génie me conduiſit chez Zulric. Je montai d'abord dans mon appartement, & preſſé du déſir de revoir ma ſœur, je paſſay dans le ſien ; j'entendis à ſa porte des ſoupirs qui me parurent les mêmes que j'arrachois de Delie, quand je lui donnois des

aſſurances de ma tendreſſe. Je marchay doucement, je l'apperçus étendue ſur ſes carraux, ſerrant une fille dans ſes bras. Cette viſion me parut neuve; j'étois ſur le point d'éclater de rire, quand Delie s'écria, ha Zelès que tu m'es cher; à ce nom de Zelès, je demeuray interdit. Delie dans ces moments, jettant les yeux du côté où j'étois, fit un cri qui attira les regards de Zelès. Il vint à moi: Selim, me dit-il, il ne tenoit qu'à vous que je vous duſſe le bonheur dont je jouis. Vous n'avez pas voulu contribuer à ma félicité, & j'ai cherché à me procurer la ſatisfaction de voir votre charmante ſœur.

J'étois ſi étonné que ma réponſe fut longtems à venir : mais enfin indigné contre le Prince & contre Delie : je lui dis que je n'étois pas ſurpris qu'il eût déſiré voir une ſœur que le lui avois dépeinte ai-

mable, & qu'il eût essayé de s'en faire aimer; mais que ce qui causoit mon étonnement, étoit qu'une sœur que j'estimois, eût assez peu de vertu pour consentir à son deshonneur, & à faire mourir de chagrin un pere & un frere qui l'aimoit tendrement.

Je sçais un moyen, me répondit Zelès, pour arranger toutes choses selon vos désirs & les miens. Je solliciterai le Soudan mon pere à demander Delie à Zulric; mais, dis-je, au Prince, l'épouserez-vous? je ne sçai, répondit Zelès embarrassé; je ne puis répondre que de ce qui dépend de moi: je ne voulus en entendre davantage, & je sortis outré de fureur.

Je gagnai les jardins qui étoient vastes, je fus plus d'une heure à reprendre mes sens: toutes les facultés de mon ame étoient suspendues; & j'étois précisément com-

me un imbécile. Je paſſai de cet état à une fureur qui penſa me couter la vie. Je pris dix fois le poignard que je portois à ma ceinture, & je fus ſur le point de m'en percer pour me délivrer des maux que je ſouffrois.

Après ces accès de rage, je tombois dans des intervalles de raiſon. Mais qu'ils furent cours! je rentrois bientôt après dans les horreurs de mon déſeſpoir. J'avois parcouru un jardin immenſe ſans m'appercevoir du chemin que j'avois fait, quand je rencontrai Zulric. Il m'avoua qu'il y avoit un quart d'heure qu'il me conſidéroit avec étonnement. Ha mon pere, m'écriai-je, que viens-je de voir? quoi, mon fils, me dit Zulric effrayé? Delie, lui répondis-je, Delie qui m'étoit ſi chere, que j'eſtimois tant; hé bien demanda Zulric! Delie, ajoutai-je, s'eſt deshonorée. Je contai

alors à Zulric ce que je venois de voir; mon fils, me dit-il, avec plus d'affection que de surprise; je ne vois que deux remédes au malheur qui nous arrive. L'un est extrême; c'est de faire périr votre sœur. L'autre est plus doux & raisonnable; c'est de me plaindre au Soudan de l'affront que m'a fait son fils. Mais mon pere, dis-je à Zulric, le Soudan commandera à Zelès d'épouser Delie pour réparer le tort qu'il lui a fait. Hé bien, dit Zulric, étonné de mon objection: est-ce que vous ne seriez pas charmé de la grandeur de votre sœur. Aimeriez-vous mieux la voir expirante? emporté par ma jalousie, je lui dis que j'aimerois mieux qu'elle fût morte. Assûrément vous n'y pensez pas, me répondit Zulric avec douceur; mon cher Selim, vous poussez le zèle trop loin: l'honneur ne nous prescrit point l'hinu-

manité, quand il y a d'autres voyes pour réparer l'offenſe.

Je me repentis d'en avoir tant dit : mais j'étois bien pardonnable de n'avoir pas conſervé de bon ſens dans cette occaſion. Hélas à quoi ſert-il, quand on a des paſſions violentes? ſi ce n'eſt à donner des inſtans de chagrin, & à empêcher aucunes folies.

Zulric m'ordonna de retourner au palais & de ne marquer aucun reſſentiment à Zelès : que le lendemain j'aurois de ſes nouvelles. Je m'en allay droit à mon appartement, où je m'enfermay bien déterminé de ne point voir Zelès, que Zulric ne m'eût rendu compte de ce qu'il auroit fait. Mais le Prince ſçachant mon retour, me vint trouver. Selim, me dit-il, en entrant, votre ſœur n'a point voulu s'expoſer au reſſentiment de ſon pere ni au votre. Elle m'a engagé à

l'emmener avec moi, & elle eſt actuellement en ſûreté. Zelès, lui dis-je, tout furieux, rends moi ma ſœur, ou m'arrache la vie. Point de bruit, me répondit Zelès, Delie n'eſt plus à toi : elle t'a trahi, elle m'a confié tes ſecrets. Juge de l'empire que j'ai acquis ſur elle. Je ſçai que tu l'aimes plus que tu ne devrois, & qu'elle t'aimoit avec la même tendreſſe ; mais tu eſt ſon frere ; tu ne peux faire ſon bonheur. Ha, dis-je, d'un ton déſeſpéré, je le faiſois avant que vous l'euſſiez deshonorée. Mais je laverai dans le ſang de la perfide ſa honte & ſes noirceurs. Vos bienfaits, Zelès, ſont donc le prix de l'infamie de ma ſœur. Ha, gardez-les . . . . Je me levois pour ſortir de la chambre ; je te perds, me dit Zelès, ſi tu ne vis tranquillement avec moi, & je te comblerai de biens ſi tu m'aimes. Qui moi, vous aimer ! m'é,

criai-je, après m'avoir porté les coups les plus cruels.

J'étois aſſis, & Zelès étoit reſté vis-à-vis de moi debout avec une contenance ferme. Le dernier trait qu'il m'avoit dit de l'indiſcrétion de Delie, me la fit trouver ſi mépriſable, ſi ingratte, ſi coupable, je vis tant de perfidie dans l'ame de mon indigne ſœur, que je me renverſai ſur ma chaiſe, & je m'abîmai dans des réflexions cruelles. Zelès me regardoit avec une tranquillité qui m'en donna un peu. Mais voyant que je ne lui diſois rien. Selim me dit-il, en me tendant la main, pourquoi me voulez-vous du mal d'avoir trouvé votre ſœur charmante & de lui avoir plû. S'il y a quelqu'un de coupable dans tout ceci, c'eſt votre ſœur : je n'ai fait que ce que vous auriez fait à ma place. Vous avez eu tort de lui montrer le plaiſir de ſi près : & c'eſt

vous ſeul qui m'avez fait trouver Delie ſi docile à mes déſirs. Vous méritez plus que moi d'être aimé : mais Delie eſt votre ſœur & elle légere.

Cette réflexion de Zelès & ſa modération parvinrent à me calmer. Je levai les yeux ſur lui : Ah, Zelès, lui dis-je, je reſpecte vos vertus : je ſuis un malheureux qui ne mérite point de vivre avec un Prince tel que vous. Je vous conjure de me laiſſer aller contre les ennemis du Soudan. Peut-être y trouveray-je des occaſions de périr, ou d'acquérir une gloire qui m'eſt devenue néceſſaire : non, me dit Zelès en m'embraſſant; je vous garderay un profond ſecret ſur votre naiſſance ; & quand je ſeray maître de vous donner les ſecours dont vous avez beſoin pour remonter ſur le thrône de vos ayeux, je vous jure de vous ſervir comme

mon frere & mon ami.

Ce dernier trait du caractére de Zelès me le fit admirer. Je répondis aux marques d'amitié qu'il me donna par des témoignages de la mienne. Je vivray avec vous, mon cher ; ajoûta-t-il, comme j'ai toujours vécu ; quoique vous soyez mon égal, il est de la prudence de ne pas vous donner plus de marques de distinction que je ne vous en ay données jusqu'à ce jour : des déférences plus grandes exciteroient l'envie & vous feroient des ennemis. Mais soyez persuadé de mon attachement pour vous.

Zulric qui n'avoit pas trouvé sa fille chez lui, s'étoit douté que Zelès l'avoit enlevée pour la soustraire à son ressentiment. Plein de son chagrin, il alla le lendemain porter ses plaintes au Soudan. Il est juste, dit le Roi à Zulric, que mon fils répare l'honneur de ta fille, qu'on le fasse venir.

Zelès parut devant ſon pere en illuſtre criminel, tenant Delie par une main ; je vous préſente mon excuſe, dit-il, à ſon pere. Le Roi la trouva ſi belle qu'il pardonna à ſon fils, & lui permit de l'épouſer.

Chez les Egyptiens il eſt permis de prendre autant de femmes qu'on en peut entretenir ; & on les répudie quand on a lieu de s'en plaindre. Zelès ne riſquoit rien d'épouſer Delie. Il n'avoit que vingt ans ; & l'on ne tarde guéres à cet âge à ſe laſſer d'une femme. Les jeunes gens ignorent les moyens pour faire durer longtems la même paſſion. Ils ne connoiſſent qu'un ſeul inſtant de bonheur, & à force de le répéter, l'inconſtance leur devient néceſſaire.

Zelès épouſa donc ma ſœur avec toutes les cérémonies accoutumées. Je la vis avec toute l'indignation ; mais mon cœur ne tenoit

pas

pas moins à l'infidéle ; & sa beauté n'avoit rien perdu à mes yeux. Je l'adorois & la méprisois en même-tems. Quel tourment, mon fils ! c'est je crois le plus grand supplice de l'humanité. Mais mon pere, dit Zamor, est-il bien possible d'avoir une passion forte pour un objet méprisable. Oui, mon fils, reprit l'Hermite. Mais c'est quand on a commencé par l'estimer d'abord, on ne prend du mépris pour quelqu'un que par la connoissance de ces vices ou de ses procédés ; & quand on commence à aimer, on ne voit que les charmes & les qualités extérieures. Mais mon pere, répondit Zamor, on prend tous les jours de l'amour pour des courtisanes que l'on connoît pour telles. C'est la sotise & le libertinage qui produisent ces assortiments, répondit l'Hermite. L'amour est un besoin chez nous, mon fils, comme de

boire, de manger & d'agir. C'eſt un ſentiment qui naît avec nous : c'eſt une partie de notre eſſence ; la nature nous a formés ainſi ; & je ne ſçai ſi ce n'eſt pas un crime envers elle que de vouloir mettre des obſtacles à ces ſentiments. Vous regardez donc la continence, demanda Zamor, comme préjudiciable au bien de l'univers. Sans doute, reprit l'Hermite ; mais elle n'en eſt pas moins une vertu reſpectable, quand elle eſt bien conſtatée. Car c'eſt celle qui coute le plus à conſerver, puiſque la nature ſe révolte contre tout ce qui met obſtacle à ſes opérations. Mais la chaſteté procure le bien de ceux qui la ſuivent. Elle eſt l'amie du repos & de la ſanté, qui ſont les avantages les plus réels dont on puiſſe jouir. Qui produit donc, demanda Zamor, ces paſſions prodigieuſes qui troublent le ſang & la raiſon. L'amour

propre, répondit l'Hermite. La personne que vous aimez eſt une grande Princeſſe qui a de la beauté & de l'eſprit : interrogez-vous, & demandez-vous à vous-même ſi, au cas que votre maîtreſſe fût auſſy-bien une perſonne du commun avec les mêmes charmes, vous l'aimeriez avec autant d'ardeur. J'aurois peut-être, répondit Zamor, moins de reſpect; mais ma paſſion ſeroit la même. Voilà juſtement ce que je voulois que vous me répondiſſiez, dit le Prince Hermite, votre vanité vous fait donc enviſager une préférence flatteuſe à être aimé d'une grande Princeſſe. Malgré votre Philoſophie, vous ne pouvez pas vous cacher à vous-même le plaiſir délicat que cette idée produit en vous. Je conviens, répondit Zamor, que la nature de mon choix ajoûte à ma félicité; mais ce ſont les charmes de la perſonne que j'aime, qui

m'ont d'abord inſpiré ces ſentiments délicieux qui font le bonheur de ma vie. Erreur que tout cela, répondit Selim; vous avez d'abord ſenti pour votre maîtreſſe ce que tous les hommes reſſentent à l'aſpect d'une belle femme. Vous avez éprouvé des mouvements qui ſont naturels à tous les hommes & rien de plus. Mais depuis que vous avez mis votre gloire à toucher cette Princeſſe; vous êtes parvenu à lui plaire, & trouvant en elle tout ce qui pouvoit flatter votre vanité, vous vous êtes imaginé devoir à ſon mérite l'augmentation de votre amour, & c'étoit à vous-même que vous en étiez redevable. C'eſt de notre amour propre que procedent nos plaiſirs les plus vifs. Toute femme qui eſt en état d'honorer ſon Amant, par ſon mérite ou par ſon rang, eſt preſque ſûre de le captiver, ſi elle ne le ſubjugue: & les

femmes galantes en s'aviliſſant, perdent les moyens de rendre leurs Amants fidéles. Comment expliquerez-vous, demanda Zamor, l'amour étonnant que de belles femmes ont pour des hommes indignes d'elles ? c'eſt, reprit l'Hermite, que la nature trouve ſon compte dans leur choix ; & que ces mêmes femmes ne connoiſſant d'autres plaiſirs que ceux que leur ſuggere l'inſtinct le plus groſſier, ne voyent dans leurs Amants que les qualités qui ſont conformes à leurs goûts. J'avoue, mon pere, répondit Zamor, que mon peu d'expérience m'avoit empêché de réfléchir mûrement ſur cette matiere. Je ne ſçavois pas me devoir à moi-même une partie de mon bonheur. Quand vous aurez repaſſé dans votre eſprit, reprit l'Hermite, les plaiſirs que vous avez goutés, vous conviendrez mieux encore de la juſteſſe de mes remarques.

Je ne fus pas plutôt mécontent de l'amour, continua Selim, que je tournai toutes mes idées du côté de la gloire. Il me sembloit que je ne pouvois me consoler de la perte de Delie que par des entreprises glorieuses ; je m'en ouvris à Zelès qui les approuva. Ce Prince étoit né avec autant d'ambition que moi. Il brûloit du désir de régner, & son pere le menaçoit de le faire attendre longtems après sa Couronne. Mon cher Selim, me disoit-il quelquefois; ne commanderay-je jamais, & obéiray-je toujours, je soupirois, & ne lui répondois rien.

Je m'étois livré à l'étude pour me distraire de mes tristes idées, j'avois pour toutes les sciences un goût décidé que j'avois cultivé dès l'enfance ; & je puis dire qu'à vingt ans que j'avois alors, je sçavois beaucoup. Je m'étois fait chez Zulric un cabinet où j'avois rassemblé

tous les bons Auteurs que j'avois pû trouver : je parlois fort bien le Grec & l'Arabe, & je l'entendois encore mieux.

Je me dérobois tous les jours pendant quelques heures pour aller chez Zulric ; je parcourois tous les lieux où j'avois reçu quelques marques de tendresse de mon infidelle sœur. Son souvenir m'arrachoit des larmes ; mais je trouvois une sorte de douceur à les répandre. Je tombois alors dans une rêverie profonde où Zulric me surprenoit quelquefois. Il ne concevoit rien à mon chagrin & ne soupçonnoit pas que mon ambition pût en être la cause.

Un jour il me demanda d'un air sévere, & en fixant sur moi des regards appliqués, ce que j'avois ? rien, mon pere, lui dis-je, qu'une mélancholie qui me dévore depuis longtems, & dont j'ignore la source.

Me la confesserez-vous si je la devine, repartit Zulric? Quelle raison aurois-je de vous cacher mes sentiments; lui répondis-je; vous me promettez donc de la sincérité? Selim, me demanda-t-il? je lui protestai que j'en aurois toujours avec lui. Hé bien, reprit-il, vous aimez Delie; voilà le sujet de votre tristesse & de vos fureurs. Ha! que me dites-vous, mon pere, m'écriai-je? me soupçonneriez-vous . . . . . ? Je ne soupçonne rien, répondit Zulric; vous l'aimez; j'en suis certain. Votre fureur après avoir trouvé Délie entre les bras du Prince, m'a ouvert les yeux sur ce qui se passoit dans votre ame. Je ne vous accuse pas d'avoir fait partager votre foiblesse à votre sœur: je vous crois trop vertueux pour avoir abusé des droits que vous donnoit auprès d'elle votre qualité de frere; mais, mon cher, Selim, il

faut

ſaut vaincre ce malheureux panchant; & ce n'eſt que par un autre amour que vous pourrez recouvrer votre tranquillité. Je bénis le Prophête d'avoir préſervé votre ſœur du poiſon fatal qui coule dans vos veines. Il eſt plus aiſé, ajoûta Zulric, de ſurmonter une paſſion ſans retour; & ſi votre ſœur eût payé votre amour par le don de ſon cœur, vous étiez perdu tous les deux. La circonſtance la plus critique pour la vertu eſt de fuir au bonheur aſſuré.

Il m'avoit pris pendant le diſcours de Zulric un ſaiſiſſement qui ne me permit pas de lui répondre. J'étois déſeſpéré que le vertueux Zulric eût pénétré mes ſentiments: je pris le parti le plus ſage, & celui qui convenoit le mieux à ma ſincérité; ce fut de changer de converſation. Zulric qui ne vouloit point augmenter mon embarras, ſe

prêta de bonne grace à m'en tirer. Il me conſeilla de renoncer aux projets de grandeur que j'avois formés & de m'attacher au Soudan & à Zelès. Il m'aſſura que par ce moyen ma vie ne couroit aucuns dangers, & que ſi jamais le Grand Seigneur apprenoit qu'il y eût un Prince échappé de ſa maiſon à la Cour d'Egypte, il me demanderoit immanquablement, & que j'aurois le ſort de mes freres & de mes neveux.

Ces ſages conſeils ne firent point d'impreſſion ſur moi : je voulois tenter la fortune, & je ne differay que juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion favorable de me faire connoître : je brûlois d'ambition, & il n'y avoit qu'un amour heureux qui eût pu aſſoupir en moi cette paſſion.

Je continuay d'aller chez Zulric toutes les fois que je pouvois me

dérober ſans manquer à mes devoirs ; un jour je m'endormis de fatigue & d'ennuy , je fus réveillé par les careſſes d'une femme : mais je demeuray convaincue de ma bonne fortune en reconnoiſſant celle qui me l'offroit. C'étoit Aza, cette même eſclave que Zulric avoit achetée pour moy & que je lui avois cédée. Quoi? lui dis je, vous trompez Zulric ; votre maître qui vous comble de biens & qui vous a promis la liberté? Oui , me dit-elle , & je vois bien que je ne le trompe que pour un ingrat. Mais j'ay choiſi entre la mort & l'eſpérance de vous rendre ſenſible. Selim , je ne ſurvivray point à votre indifférence.

Aza étoit à genoux devant moy les yeux baignés de larmes : elle étoit jeune , belle ; je n'avois que vingt ans & je n'étois pas un tig e. Je fis relever Aza pour prendre ſa

place ; j'oubliay Zulric, Delie & moi-même pour ne penser qu'à mes désirs. L'emportement d'Aza & sa passion ne me laisserent pas le tems de réflechir sur la trahison dont je me rendois coupable.

Après deux heures d'entretien, Aza s'arracha de mes bras, & rentra dans ceux de Zulric ; quand je fus seul, je me mis à considérer mon avanture ; j'étois étonné de me trouver de l'intérêt pour une femme que je n'avois regardée quelques heures auparavant qu'avec une profonde indifférence. Je crois, mon fils, que la possession ne nous détache d'une femme que par l'habitude ou par des découvertes capables de réfroidir. La beauté dans sa perfection a des droits incontestables sur nos cœurs, & tant que l'habitude n'a pas rallenti les désirs, une femme doit en inspirer. Quand on voit dans les commencements

d'une possession un amant ou un époux se rebuter, & tomber dans la froideur, il y a une conséquence très juste à en tirer : c'est que la femme ou la maîtresse a des imperfections qui font fuir l'amour & les désirs. Vous prendriez donc volontiers, reprit Zamor, une veuve dont le mari auroit été l'amant pendant longtems. Il n'y a point à balancer, répondit l'Hermite ; indépendamment des beautés extérieures dont je serois sûr, je serois encore plus certain des qualités du caractére. C'est-à-dire, ajoûta Zamor, que vous jugeriez du mérite d'une femme sur la constance de son amant. Oui, sans doute, répondit l'Hermite, & cette preuve n'est pas équivoque.

Je revins au Palais d'un air si occupé & si distrait, que Zelès ne put s'empêcher de m'en demander la cause. Je viens, lui dis-je, de ca-

reſſer une belle perſonne. L'eſt-elle autant que Delie, me demanda Zelès ? Ah mille fois plus, lui répondis-je. Vous n'y penſez pas Selim, reprit le Prince ; votre ſœur eſt ce que la nature a jamais formé de plus beau. Delie, continuay-je, un peu ému, eſt fort aimable ; mais la perſonne dont je vous parle eſt incomparablement plus belle, & je ne doute point que je m'y attache ſérieuſement. Je le ſouhaite, reprit Zelès, & nous changeâmes de diſcours.

Le Prince ne fut pas plutôt ſeul avec Delie, qui lui raconta mon avanture. Elle ſçavoit que je ne ſortois jamais que pour aller chez Zulric, elle ſe douta de l'objet qui occupóit mon cœur, & par une bizarrerie ordinaire à ſon ſexe, ſa tendreſſe pour moy ſe réveilla. Zelès devint ſon tyran par l'oppoſition conſtante qu'il mettoit aux dé-

ſirs qu'elle avoit de me voir. Il s'apperçut de ſon indifférence, & m'en parla comme d'une choſe qui le chagrinoit. Je lui répondis qu'il ne falloit pas compter beaucoup ſur le cœur de Delie; il ne pouvoit ſe perſuader qu'elle en aimât un autre; & elle m'avoit trop completement ſacrifié pour croire que je lui fuſſe encore cher, & qu'un cœur qu'on m'avoit ôté volontairement, me fût rendu ſans le vouloir. Qu'il connoiſſoit peu les femmes : Delie lui demanda la permiſſion de me voir; il me le dit, & je ne voulus pas y conſentir. Il attribua ce refus à l'indiſcrétion de ma ſœur ſur les ſecrets de ma naiſſance ; & il me dit qu'il falloit lui pardonner cette confidence, d'autant mieux qu'elle n'avoit point eu & n'auroit point de mauvaiſes ſuites. Enfin il me preſſa ſi fortement que je conſenris à la voir.

Dès qu'elle m'apperçut, elle se mit à pleurer, & me demanda pardon mille fois de sa légereté, qu'elle rejetta sur l'ambition qui lui avoit fait d'abord envisager Zelès comme un Prince qui pouvoit devenir son époux. Mon cœur fut inébranlable pendant quelque tems; je lui parlay avec un sang-froid qui la désespéra. Vous aimez Aza, me dit-elle; voilà le sujet de votre froideur pour moi. Mais je prendray soin d'avertir mon pere de votre trahison. Je voulus la dissuader de cette découverte. Non non, reprit-elle, n'espérez pas m'en imposer. Rendez-moy votre cœur, où je vous perdray avec cette indigne rivale. Il falloit le garder, lui dis-je, quand vous le possédiez. Si Aza est dans l'esclavage, sa tendresse & ses charmes la mettent au-dessus des Princesses qui s'avilissent par leurs perfidies. Si vous ne m'a-

viez pas ſacrifié, jamais je n'euſſe aimé d'autres femmes que vous. Mais vous m'avez abandonné, trahi ; vous avez abuſé de la confiance d'un frere qui vous adoroit, qui avoit dépoſé dans votre ſein les ſecrets les plus importants, qui vous avoit confié ſa vie, ſa fortune & ſon bonheur. Ingratte Delie, ſœur perfide, ne comptez plus ſur mon eſtime : je n'en auray jamais pour vous. Ecoutez-moi Selim, me dit-elle, ne vous reſte-t-il plus rien dans le fond de votre cœur pour votre malheureuſe ſœur ? Ne ſongez-vous plus au tems où toute entiere à vous, je ne reſpirois que pour vous accabler des preuves de la plus vive tendreſſe, vous m'euſſiez ſéduite, ſi vous l'euſſiez voulu, tant je vous aimois.

Delie voyant que ce ſouvenir m'attendriſſoit, continua ſur le même ton. Ce ſon de voix qui m'avoit

ſi fort touché autrefois ſe fit ſentir de nouveau dans mon ame. Ce trouble dangereux qui m'avoit ſéduit, recommençoit à m'enyvrer, quand Zelès entra. L'émotion qu'il remarqua ſur nos viſages, lui fit croire que nous avions eu une explication vive : nous nous entretînmes encore quelques moments enſemble, après quoi nous ſortîmes Zelès & moy.

Quand nous fûmes ſeuls, il me demanda ſi j'avois pénétré les raiſons que Delie avoit de le traiter avec tant d'indifférence; je lui dis que ce changement étoit l'effet de ſon caractére, que je ne trouvois d'autre reméde à ſes caprices que de lui donner de la jalouſie.

S'il ne falloit que rendre Delie jalouſe, répliqua-t-il, j'ay de quoi l'allarmer beaucoup. On m'amena hier au ſoir, une jeune perſonne qui revenoit du bain, & qui eſt

d'une beauté éclatante. Elle n'a fait aucune difficulté de ſuivre les perſonnes qui lui ont propoſé de venir au Palais ; & il me paroît que je n'auray pas beaucoup de peine à la déterminer à reſter avec moy, je vous en ferois préſent, ajoûta Zelès, ſi je ne ſçavois que vous êtes occupé ailleurs ; mais je me ſerviray de cette femme pour réveiller Delie de ſon aſſoupiſſement.

On me vint avertir que Zulric me demandoit; je courus pour le voir, & je le trouvay avec un viſage qui m'annonçoit quelque nouveau chagrin. Selim, me dit-il, en s'aſſeyant, Aza que j'aimois avec tant de violence. Eh bien, lui disje, tout ému, que lui eſt il arrivé ? elle me quitta hier, me répondit Zulric pour aller au bain, & n'eſt point revenue; je l'ay fait chercher inutilement ; elle & l'eſclave qui la ſuivoit, ont diſparu ſans que je

puiſſe en apprendre aucunes nouvelles. Je venois vous demander ſi par hazard vous n'en auriez pas appris. Vous me ſurprenez, mon pere, dis-je à Zulric. Aza eſt belle : quelqu'un l'aura vûe & l'aura fait enlever. Mais je crois que je ne tarderay pas à vous tirer de peine. Je vous quitte pour m'éclaircir à ce ſujet, & ſi je ne me ſuis pas trompé, je vous avertiray avant la nuit. Zulric me quitta pénétré de douleur.

Je me rendis chez Zelès, & je lui dis que la perſonne dont il m'avoit parlé, étoit une eſclave que mon pere aimoit ardemment. Hé bien, je lui renverray, répartit Zelès. Mais auparavant .... n'abuſez pas, lui répondis-je, du pouvoir que ſa démarche vous donne ſur elle ; & rendez cette eſclave à Zulric. Vous ne l'avez donc pas vûe, me dit Zelès ? car votre pro-

poſition n'eſt pas ſupportable. Pardonnez-moi, lui dis-je, je ſçais qu'elle eſt jolie. Comment jolie? reprit le Prince, vous ne la connoiſſez point. C'eſt la plus belle femme du Caire. Je ne l'ay jamais regardée, répliquay-je, que comme l'eſclave de Zulric; & Delie m'avoit ſi fort accoutumé aux prodiges de la nature, qu'Aza me paroiſſoit fort ordinaire. Selim me dit, Zelès, vous parlez de cette eſclave comme un homme qui en ſeroit jaloux ou dégoûté. Pour moy qui ne ſuis ni l'un ni l'autre, & qui n'ay jamais rien vû de ſi beau, je compte ne pas la renvoyer à Zulric mécontente de moy. Vous ſerez diſcret, & moy je vous donne ma parole que demain avant le coucher du ſoleil, Zulric reverra ſa chere Aza à peu près la même qu'elle étoit, quand elle ſortit de chez lui. Mais, lui dis-je, ſi vous n'en êtes

pas amoureux, il vous eſt facile de faire un effort de générofité, & de ſacrifier votre fantaiſie à un ami qui vous demande Aza à titre de préſent. Selim, me dit, Zelès, vous pouſſez bien loin l'amitié que vous avez pour Zulric. Mais en ne lui diſant rien, ce ſera tout de même.

Voyant donc que je ne pouvois vaincre le Prince ſur ſon penchant, je pris le parti de faire dire à Zulric qu'Aza avoit été enlevée, & que j'avois interpoſé l'autorité du Prince pour la lui faire recouvrer, & qu'elle lui ſeroit rendue le lendemain. Je me garday bien de lui dire les raiſons qui cauſoient ce retardement.

Je tentay encore de perſuader à Zelès de laiſſer partir Aza telle qu'elle étoit venue; mais j'avois affaire à un jeune homme dont les paſſions étoient violentes, & qui n'étoit pas dans l'habitude de les

contraindre. Ainſi je n'en obtins rien. Je cachay ſoigneuſement à Zulric l'infidélité d'Aza, & il la reprit deux jours après avec les tranſports de la joye la plus vive. Mais il forma ſeulement la réſolution de ne plus la laiſſer ſortir.

Les infidélités que j'avois eſſuyées ſucceſſivement, me dégouterent du commerce des femmes. J'étois né trop tendre & trop délicat pour me ſoucier de les poſſéder ſans amour. Je me livrai donc entiérement à l'étude; & j'offris au Prince de l'inſtruire de ce que je ſçavois. Il accepta mes offres, & en moins de cinq années il en ſçut autant que moy.

Zelès avoit eu pendant cet intervalle autant d'intrigues qu'il avoit pû. Je voiois rarement Delie; je ne voulois pas rallumer un feu prêt à s'éteindre, & dont les étincelles me cauſoient encore du cha-

grin ; gênée comme ma sœur l'é-
toit, son inconstance ne trouvoit
point d'objets sur qui s'exercer, &
ne voyant plus dans Zelès le même
empressement, sa tendresse pour
moy avoit pris de nouvelles forces.
J'employay ma raison pour la gué-
rir d'une passion qui faisoit son
malheur : mais la raison est bien
foible contre un tempéramment
impétueux. Aussy me disoit-elle,
souvent, que je ne m'étois pas ser-
vi autrefois des maximes que je lui
débitois alors pour la convaincre
de la passion que j'avois euë pour
elle. Il n'y avoit point de réplique
à ce raisonnement, & je conve-
nois en moy-même qu'il étoit aisé
de montrer de la vertu quand on
n'aimoit point.

Je commençois à respirer quand
je fis la connoissance d'une veuve.
Je reconnus en elle de ces beautés
de caractére qui font prendre de
ces

ces ſortes d'attachements d'autant plus ſolides, que ce n'eſt qu'aux charmes de la figure qu'ils doivent leur naiſſance. Chaque jour ma tendreſſe prenoit de nouvelles forces. Kioſen joignoit à beaucoup d'eſprit une ame délicate & ſenſible ; ces qualités ſont ſi rares chez les femmes, que je regardois Kioſen comme un prodige. Beaucoup d'élévation & de générosité rendoient ſa ſociété précieuſe. Je débutay avec elle par lui marquer le reſpect que je croiois devoir à ſon mérite; elle étoit riche; ſa naiſſance pouvoit aller de pair avec celle du fils de Zulric, & on n'ignoroit que je ne l'étois pas.

Je ne ſçay pourquoi Kioſen fut flattée de ma conquête ; mais je m'apperçus qu'elle prenoit quelques ſoins de me plaire, & je n'en négligeois aucuns pour me rendre agréable à ſes yeux. Elle m'écou-

toit ſouvent avec cet intérêt que l'on prend à ce qu'on aime, ou à ce que l'on veut connoître; c'eſt-à-dire qu'elle m'étudioit, & je crus remarquer que ces découvertes m'étoient favorables. Je cherchois ſouvent dans ſes yeux à m'inſtruire auſſy de ſes ſentiments. Dieux! qu'elle les avoit beaux! je n'en ay jamais vû de ſemblables à perſonne. Que d'expreſſion! que d'eſprit! ſon ame y étoit peinte & l'on auroit volontiers converſé avec eux ſeuls. Elle avoit des graces, de la nobleſſe dans le geſte & dans la figure, la plus belle taille du monde; cet embonpoint aimable qui n'ôte pas la légereté & qui donne cette fraîcheur, ſans laquelle les femmes ne ſont jamais bien, la bouche & les dents admirables. Enfin Kioſen avoit de quoi rendre un ſot fort amoureux, & enſorceler un homme d'eſprit.

Je lui disois quelquefois que je l'aimois, avec la naïveté d'un enfant; elle me répondit avec la même ingénuité. Cet aveu ne me fit rien demander qui pût offenser Kiosen. Mes vûes étoient plus étendues: j'aspirois à la qualité de son époux, & je lui proposay ma main. Elle me demanda si je croiois qu'elle pût faire mon bonheur: je lui répondis sans hésiter qu'elle seroit à coup sûr ma félicité. Elle m'assura qu'elle seroit à moy quand je lui aurois fait serment de ne point user du privilége du païs qui permettoit à un homme d'avoir plusieurs femmes, qu'elle ne vouloit partager ni mon cœur ni mon lit avec un autre. Je lui fis sentir que mon penchant condamnoit cet usage, & que je ne la suivrois jamais.

Je parleray à Zulric de ce mariage, il l'approuva dans l'espérance que Kiosen me feroit renoncer

aux idées d'ambition qu'il me soupçonnoit de conserver. Il se trompoit : depuis que j'aimois Kiosen, j'avois totalement oublié que j'étois frere de Soliman, & je ne m'en ressouvenois que pour préparer à Kiosen quand je serois son époux, le plaisir délicat de lui dire de qui je tenois le jour.

Je demanday l'aveu du Soudan pour mon mariage ; il me le donna & y ajouta de très magnifiques présents pour Kiosen. Mon mariage fut célebré avec tout l'éclat & la pompe imaginables. Le Prince Zelès en fit les honneurs, avec une amitié qui redoubla encore mon attachement pour lui.

Delie en perdant l'espérance de me ravoir, se consola comme elle put, & me marqua depuis ce tems beaucoup de haine. Je fus assez simple pour me chagriner de ses duretés. Mais je trouvois dans Kio-

ſen le remede à tous mes maux; & je lui montray toute la tendreſſe qu'elle m'avoit inſpirée. Mon ſecret devenant le ſien, je lui confiay l'hiſtoire de ma naiſſance; je m'apperçus qu'elle n'étoit pas peu flattée d'être unie à un Prince qui peut-être un jour la feroit monter au ſuprême rang.

Je demeurois depuis mon mariage dans le Palais de Kioſen, je n'avois voulu rien changer dans ſa façon de vivre, elle jouiſſoit de la même liberté qu'auparavant, & Zelès devint fort aſſidu chez moy. Je ne m'en allarmay point, peſuadé de la tendreſſe de Kioſen & de l'amitié du Prince.

La guerre ſe déclara un an après entre le Grand Seigneur & le Soudan. Le Prince Zelès eut le commandement de l'armée : je ſaiſis enfin cette heureuſe circonſtance pour me faire connoître.

Nous partîmes enſemble pour nous rendre ſur les frontieres. Zelès me dit qu'il falloit profiter de l'occaſion de cette guerre pour tenter les moyens de m'élever, & que la circonſtance étoit la plus favorable du monde pour faire valoir mes droits. A peine fûmes-nous arrivés à . . . . . où étoit le rendez-vous general, que Zelès déclara que j'étois fils de Selim premier & frere de Soliman. Cette nouvelle fit un grand bruit dans notre armée, & paſſa bien-tôt dans celle des ennemis. Soliman en fut allarmé, & commanda aux Officiers de m'obſerver. Enſuite voyant que ces bruits s'accréditoient, il me fit propoſer de prouver ma naiſſance, mais je me ſouvenoit encore du ſort de Bajazet & de mes autres freres.

Soliman vouloit depuis long tems joindre à l'Empire Ottoman

une partie de l'Egypte. Il menaça le Soudan d'exterminer tout ce qui s'oppoſeroit à ſes deſſeins, s'il ne lui livroit ſur le champ l'impoſteur qui oſoit ſe dire le fils de Selim.

Le Soudan fit réponſe qu'il avoit toujours ignoré que Selim qu'il croioit fils de ſon Bey fut frere de Sa Hauteſſe, qu'il examineroit les choſes de plus près, & qu'il lui donneroit à cet égard toute la ſatiſfaction qu'il pourroit exiger de lui.

Il envoya chercher Zulric à qui il commanda de lui dire la vérité ſur ce qui concernoit ma naiſſance. Zulric parla au Soudan avec fermeté, & lui répéta ce qu'il avoit appris de ma mere. Peu s'en fallut que le Soudan ne fît un crime à Zulric de ſon ſecret. Il lui demanda pourquoi il ne l'avoit point averti que ma mere fût une Sultane échapée du Sérail. Zulric lui répondit que ma mere ne lui avoit con-

fié ces ſecrets qu'après ſon mariage & ſous des ſerments qu'il ne lui étoit permis de violer que dans le cas où il ſe trouvoit alors. Quelle preuve me donneras-tu, demanda le Soudan, de la naiſſance de Selim? les choſes que ſa mere apporta du Serail, lui répondit Zulric. Le Soudan perſuadé de la vérité, ſur ces marques dépêcha un courier à Soliman, & lui détailla juſqu'aux moindres circonſtances de toute cette affaire.

Soliman ne douta plus que je ne fuſſe un jour ſon concurrent, & qu'au moindre mécontentement les troupes ne me fiſſent ſervir de prétexte à une révolte & peut-être à le dépoſer. Il me deſtina donc comme une victime qu'il devoit encore immoler à ſa tranquillité.

Les Janiſſaires qui avoient adoré Selim premier, apprenant qu'il y avoit un Prince de ſon nom dans

l'armée du Soudan, demanderent hautement à me voir; je me montray & je manquay perdre la vie. Un parti ennemi m'enveloppa, & sans Zelès qui vint me dégager, j'aurois péri infailliblement. Je fis des prodiges de valeur qui donnerent de si hautes idées de moy aux Janissaires, qu'ils en vinrent à une révolte. Cette troupe mutinée fit mon malheur en se déclarant pour moy; elle outra Soliman qui mit ma tête à prix, & déclara qu'il mettroit tout à feu & à sang, si l'on ne me livroit entre ses mains. Le Soudan intimidé, envoya secrétement un ordre au Prince son fils de me livrer à Soliman.

Zelès vint dans ma tente les larmes aux yeux. Selim, me dit-il, sauvez-vous : voyez vous-même les ordres que je viens de recevoir de mon pere. Si vous différez de fuir, je ne seray plus le maître de

défendre vos jours. Allez, ſage Selim, vivre inconnu parmi des peuples plus doux; & quand je ſeray ſur le Thrône, comptez ſur mon amitié & ſur mes ſervices. Chargez-vous donc de Kioſen, dis-je au Prince, pénétré de douleur; elle mourra de regret de ma perte. Soyez tranquille, me répondit Zelès avec aſſurance, votre femme a de l'eſprit & de la fermeté; elle s'en ſervira dans cette occaſion cruelle. J'embraſſay Zelès tendrement, & je ſortis du camp ſans ſçavoir de quel côté je tournerois mes pas.

Je gagnay Alexandrie en ſuivant des chemins détournés. J'y pris l'habit que vous me voyez, & je ne l'ay point quitté depuis. Je me rendis au Caire pour y prendre quelque argent & pour voir encore une fois Kioſen. Je riſquois beaucoup de me préſenter chez moi. Mais

que ne fait-on pas pour voir ce qu'on aimé? Je ne pouvois me résoudre à m'éloigner ſans me procurer la ſatisfaction de me trouver encore une fois dans les bras de Kioſen ; je la demanday & l'on m'introduiſit près d'elle ſans avoir été reconnu d'aucun de mes domeſtiques.

Quand Kioſen eut jetté les yeux ſur moy, elle fit un cri de ſurpriſe, & me demanda froidement pourquoi j'avois hazardé de venir au Caire, & ſi je comprenois bien tout le danger auquel je m'expoſois.

Je ne pouvois revenir de l'étonnement où me jetta la réception de Kioſen : je lui dis que ſans elle je ſerois en ſûreté, & que c'étoit pour lui dire peut-être un éternel adieu que je riſquois ma vie. Elle répondit mal aux marques de ma tendreſſe; pénétré de mes chagrins,

je paſſay dans un cabinet pour cacher mes larmes, & pour me munir des choſes néceſſaires à mon voyage ; je penſay mourir de rage quand j'apperçus ſur une table pluſieurs lettres de Zelès. Je m'en ſaiſis ; Kioſen voulut me les arracher; mais elle n'en eut pas le tems. Je me contentay d'en parcourir quelques lignes , qui ne me laiſſerent aucun doute ſur l'infidélité de Kioſen : dans l'égarement où me jetta cette découverte, je tiray mon poignard, & courant ſur cette malheureuſe comme un forcené, je l'atteignis , lui en donnay pluſieurs coups & la laiſſay étendue ſur ſon plancher. Enſuite je courus chez Zulric à qui je racontay en deux mots ce que je venois de faire. Il en fut ſi épouvanté, qu'il me dit de méloigner promptement du Caire. Il me donna une ſomme d'argent aſſez conſidérable , & je partis.

Je pris le chemin de l'Arabie ; je parcourus une partie de la Barbarie, & ne me trouvant bien dans aucun endroit, je me déterminay à revenir sur mes pas & à passer en Perse. Enfin après avoir erré longtems de climats en climats, je suis arrivé dans cette solitude où j'ay fixé ma demeure.

Un jour j'arrivay dans cette forêt où vous avez rencontré mon faon. Le soleil étoit prêt à se coucher : je trouvay cet endroit si beau que je résolus d'y passer la nuit ; je m'arrangeai commodément, & je ne tarday pas à m'y endormir.

J'apperçus le lendemain un chevreuil qui gagnoit cette roche ; je le suivis ; il entra dans cette espece de grotte qui fait maintenant ma cabane. Je trouvay cet antre plus commode que la forêt, & je résolus d'y passer quelques jours. Je montay avec beaucoup de difficulté

à l'extrêmité du rocher ; & je fus bien surpris d'y rencontrer un terrein plat & uni, bordé d'arbres, de rochers & de précipices, & inaccessible par-tout, excepté par le côté où j'y étois monté, que j'ay rendu avec le tems plus pratiquable qu'il ne l'étoit. L'idée me vint tout-à-coup de me fixer dans cetre retraite. Je parcourus des yeux les environs, & j'apperçus une Ville dans le lointain. Je m'y rendis le lendemain afin d'y acheter les provisions nécessaires pour vivre dans cette habitation. Je suis parvenu au bout d'un an de séjour, à y avoir toutes mes commodités. On me connoît dans la Ville, & j'y suis regardé comme un saint Religieux Mahométan qui contribue par mes prieres à la félicité de toute la contrée. Il y a même des habitans qui croyent que je suis un émissaire envoyé du Ciel par le

Prophête. Si je demandois un azyle, on m'en donneroit un. Mais je ſuis heureux ici, & j'y finiray mes jours. Quand je ſentiray le poids de la vieilleſſe, je prendray un domeſtique fidéle pour ſuppléer à mes forces.

Il étoit ſi tard quand le Prince Hermite eut fini ſon récit, qu'il fallut gagner la cabanne ſans faire de réflexions ſur ce qu'il m'avoit appris. Zamor lui demanda ſeulement s'il n'avoit pas été curieux d'apprendre ſi Kioſen étoit morte des coups qu'il lui avoit portés. Il répondit à Zamor qu'il avoit fait plus; qu'il avoit repaſſé au Caire pour venir en Perſe; qu'il y avoit appris que Zelès l'avoit épouſée & renfermée dans ſon Sérail. Que Zulric avoit repris Delie, & chaſſé Aza; que le Soudan ſe méfiant de l'ambition de ſon fils, le retenoit dans une eſpece de priſon, & ne

lui permettoit pas de sortir du Palais. Je ne sçai, ajoûta Selim, ce qui s'est passé dans cette Cour depuis mon séjour ici.

Ils rentrerent dans la cabanne où ils souperent comme la veille. Zamor remarqua seulement que le récit de son hôte lui avoit donné de la mélancolie ; il essaya de l'en tirer, en luy demandant s'il étoit bien persuadé que toutes les femmes fussent des perfides. Oui, reprit l'Hermite ; vous avez vû comme elles m'ont traité. De trois que j'ai chéries, pas une ne m'a été fidelle. Il faut que le mérite n'y fasse rien, reprit Zamor, puisque vous n'avez pas été heureux. Ce que vous me dites d'obligeant, répondit l'Hermite, ne me déguise pas mes fautes. Vous êtes plus malheureux que coupable, répliqua Zamor. Il y a des événemens qui ne nous laissent pas la liberté de ré-

fléchir ſur les ſuites de notre conduite. Un autre eût peut-être pouſſé plus loin la ſéduction de ſa ſœur ; & vous êtes moins coupable d'un feu qui s'eſt allumé dans votre cœur ſans que vous vous en apperçuſſiez. L'aſſaſſinat de Kioſen eſt l'effet d'un cœur pénétré de jalouſie ; on oublie ce qu'on fait, quand on eſt poſſedé de cette paſſion. L'action de votre vie la moins excuſable, c'eſt d'avoir profité des faveurs d'Aza ; & je conçois qu'à l'âge que vous aviez alors, il n'étoit gueres poſſible de refuſer des plaiſirs qui s'offroient à vous, & qui étoient auſſi ſéduiſants que ceux que vous m'avez peints. Je n'ay qu'une ſeule queſtion à vous faire. Quelle eſt la circonſtance de votre vie qui vous a donné le plus de remords ? C'eſt, reprit l'Hermite, celle d'avoir appris à ma ſœur à connoître l'amour. Il eſt certain que ſi Delie eût ignoré

les douceurs attachées à l'union de deux cœurs, elle n'eut jamais cédé à Zelès. Mais je lui avois fait sentir une partie des charmes de l'amour. La curiosité aidée de l'ambition lui fit trouver dans Zelès un Amant aimable; & elle prit pour lui un de ces goûts vifs & passagers qui font faire tant de chemin aux femmes. Vous n'avez donc point eu de regret, demanda encore Zamor, du meurtre de Kiosen : non répondit l'Hermite. Plus on a estimé une femme, plus on se sent outragé, quand elle nous manque aussi essentiellement. Je ne vis plus dans Kiosen qu'une femme fausse qui s'étoit servi de son esprit pour me tromper plus sûrement. Son infidélité détruisit à l'instant dans mon ame toute l'impression de ses charmes & de mes violences. Il ne me reste plus que des tressaillemens d'horreur, quand je me rappelle l'instant

où je la vis terrassée par mes coups. Cette image est présente à mon imagination ; mais elle n'excite en moy aucuns remords. Zelès m'a paru depuis le plus fourbe de tous les hommes par la façon dont il conduisit son intrigue avec Kiosen. Il me fit payer bien cher les services qu'il m'avoit rendus. Enfin je dois une partie de mes malheurs à ma simplicité & à ma foiblesse pour Kiosen. Car tous ces accidents ne fussent pas arrivés sans doute, si j'avois renfermé ma femme comme le font toutes celles d'Egypte, au lieu de la laisser vivre sur sa bonne foy comme je fis.

Ils se coucherent, & Zamor dormit avec une assurance qui étoit augmentée de beaucoup depuis qu'il sçavoit les avantures de son hôte. Le lendemain il lui promit de lui faire à son tour le récit des siennes qui n'avoient rien d'intéres-

ſant que ſa tendreſſe pour une Princeſſe, qu'il avoit eu le bonheur de toucher, & dont le retour faiſoit toute ſa conſolation. Nous verrons ſi vous avez été plus heureux que moi, dit l'Hermite. J'ai été au moins plus ſage, reprit Zamor en riant, & peut-être dois-je à ma perſévérance le peu de reproches que j'ai à me faire. Ce que vous me dites-là, n'eſt pas juſte, reprit l'Hermite; il faudroit vous être rencontré dans les mêmes circonſtances que moy pour ſçavoir ce que vous auriez fait. Vous n'avez point eu de ſœur jeune, belle, vive, ſpirituelle & emportée comme la mienne. Non, dit Zamor; mais j'ai trouvé plus; je pouvois, ſans bleſſer les préjugés, profiter d'une bonne fortune Royale. Avez-vous eu, demanda l'Hermite, des eſclaves charmantes à vos genoux, qui vous demandaſſent comme une grace de

les recevoir dans vos bras ? Non ; dit Zamor ; mais il dépendoit de moi de fair e la cour aux plus belles femmes d'Hiſpaham ; j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de ne point me mettre dans le cas de manquer à ma Princeſſe. Vous en êtes bien plus heureux, reprit l'Hermite, d'avoir voulu faire le vertueux à contretems ? mais je vous attends à votre retour à la Cour. Si jamais vous épouſez la perſonne que vous aimez, peut-être vous ſouviendrez-vous de Selim & de Kioſen. Ah Dieu ! quelle prédiction me faites-vous ? répondit Zamor. Ce ſont, répliqua l'Hermite, de ces pronoſtics que l'expérience me ſuggere, & qui ne ſe réléaliſeront peut-être que trop avec le tems.

Nos deux Solitaires ſe coucherent, s'endormirent, & le lendemain recommencerent leurs mêmes occupations. Zamor qui de-

voit son histoire à l'Hermite, lui proposa d'aller promener dans la forêt. Ils en prirent le chemin, choisirent un gazon élevé pour s'asseoir; & Zamor commença ainsi l'histoire de sa vie.

Je suis né à Hispaham d'un pere qui possédoit la premiere charge de la Cour, la confiance de Tacma, fils de Shak-Abas, si connu & si célebre par sa sotise & dont tous les historiens ont écrit. Tacma n'avoit pas plus d'esprit; mais il étoit moins déraisonnable que son pere. Il entendoit au moins raison quand on s'avisoit de lui parler à sa mode : & quoique sa gayeté fût continuelle, il y avoit des moments où il ne rioit pas. C'étoit justement le tems que ses Ministres choisissoient pour l'entretenir des affaires les plus importantes de l'Etat.

Mon pere sçut adroitement mé-

nager ſa faveur ; & parvint à gouverner la Perſe ; Tacma avoit le titre de Roi & mon pere en avoit l'autorité. Il ne ſe ſervit cependant de ſa puiſſance & de ſon crédit que pour faire du bien, & il emporta en mourant la vénération publique. On a même fait élever des obeliſques en ſon honneur aux environs d'Hiſpaham. On lui rendit tant qu'il vécut les honneurs dûs à la douceur de ſon miniſtére, & après ſa mort on lui dreſſa des monuments pour conſerver à la poſtérité la mémoire de ſes belles actions. Ce qui vous ſurprendra, c'eſt que mon pere n'avoit pas infiniment d'eſprit ; toute ſa capacité conſiſtoit dans une diſſimulation profonde qu'il avoit acquiſe par l'habitude de vivre à la Cour. L'étude de la politique lui avoit donné une fineſſe que bien des gens prennent pour de l'eſprit, & qui n'eſt pourtant que

la connoiſſance parfaite du monde. Il poſſédoit ſi ſupérieurement les intérêts de l'Etat, qu'il s'étoit rendu néceſſaire à ſon Prince. Une application infatigable aux affaires qui concernoient le bien public, l'avoit rendu cher au peuple. Enfin ſa droiture lui tenoit lieu de génie, & ſon équité d'eſprit; malgré ſon pouvoir il eſt mort ſans autre bien que celui qu'il avoit reçu de ſes peres. Un Miniſtre qui ne s'enrichit pas, eſt un grand ſot, ou un homme bien déſintéreſſé. Mon pere étoit de ces derniers.

Je me trouvay à ſa mort préciſément comme mon pere s'étoit trouvé à la mort du ſien, & je n'ay pas cru faire mal de marcher ſur ſes traces. Car ce n'eſt point au Prince que l'on fait tort en s'enrichiſſant, c'eſt au peuple; & il me ſemble que ma fortune, ſi elle m'eſt un jour rendue, doit me ſuffire

comme

comme elle a suffi à mon pere.

Transcendant succéda à Tacma ; il est de mon âge ; & j'ay été élevé avec lui ; il a fait pour moy ce que son pere avoit fait pour le mien ; c'est-à-dire, que j'étois à la tête du gouvernement de la Perse, quand je me suis vû forcé de quitter Hispaham. J'ignore encore la cause de ma disgrace, je n'en accuse que la Reine qui s'est avisée, je ne sçais pourquoy, de me vouloir plus de bien que je ne désirois, & qui aura sans doute été piquée de mon indifférence.

Le Sophi a un frere avec qui je suis lié de la plus étroite amitié. Ce jeune Prince est aussi aimable que le Sophi l'est peu. Nous nous quittions rarement quand son pere vivoit. Mêmes occupations, mêmes goûts, beaucoup de conformité dans nos caractéres, nous avoient rendus amis inséparables,

quand le Sophi ordonna à ſon frere de ſe retirer dans ſon gouvernement de Babylone Depuis ce tems je lui ay écrit régulièrement ; peut-être que mes lettres ont été portées au Sophi, & qu'elles ont allumé ſa colere. Je m'y expliquois au Prince Amir comme avec un homme pour qui l'on n'a rien de caché. Mais le Sophi eſt ſans fiel, & ſa mauvaiſe humeur ne peut pas durer. C'eſt l'uſage chez tous les gens de peu d'eſprit ; leur reſſentiment n'eſt que momentané ; à la vérité il en coute cher à ceux qui s'y expoſent, car d'ordinaire il eſt violent. Je n'ay quitté la Cour que parce qu'il y avoit des ordres de m'étrangler ſans ménagement. Je ſuis certain que le lendemain de ma fuite, le Sophi ne penſoit plus au ſujet qui l'avoit irrité contre moi. Vous avez fort bien fait, dit l'Hermite, de prévenir les fureurs d'un Prince dont

fes caprices font fi extraordinaires. Vous êtes fort heureux d'avoir été averti à tems. Il n'y a point à badiner avec les muets de sa Hauteſſe. Vous plaiſantez, répondit Zamor, mais peu s'en eſt fallu que vous n'ayez couru le même ſort, & que Soliman ne vous ait honoré d'un cordon tout ſemblable à celui que le Sophi m'envoyoit. Nous nous ſommes attirés un peu nos malheurs, continua Zamor, vous par votre ambition, & moi par défaut de prudence. Si vous n'euſſiez été qu'un ſot, répliqua l'Hermite, vous ne ſeriez pas ici à vivre comme un reclus. L'eſprit n'a point de part à mon malheur, dit Zamor : c'eſt un enchaînement de circonſtances qui fait nos deſtinées. Oui, reprit l'Hermite; mais la différence d'un homme d'eſprit à un autre qui n'en a point, c'eſt que le premier ſe conduit, au lieu que le ſot laiſſe aller les événe-

nements au hazard, il ne voit rien dans l'avenir, jouit de l'inſtant préſent, il ne ſent de peines que celles qui ſe préſentent d'elles-mêmes. L'homme d'eſprit preſſent les ſuites de ſes démarches, le ſot marche toujours avec fermeté & ſans crainte des dangers ni des chagrins. Se préſente-t-il une occaſion de goûter du plaiſir, il la ſaiſit ſans s'embarraſſer d'une foule de vûes que l'homme d'eſprit ne peut s'empêcher de conſidérer & qui le retiennent. Quelque choſe que vous puiſſiez dire à l'avantage de la ſottiſe, reprit Zamor, je préférerois une vie privée avec du ſens commun à la poſſeſſion paiſible de l'Empire de Perſe jointe à la ſottiſe. L'eſprit ſert au moins à conſoler dans les malheurs & à faire trouver des expédients. Vous êtes un bel exemple de ce que vous avancez, répondit l'Hermite, & il me ſemble qu'il vous reſte bien des reſſources dans l'eſprit contre

l'infortuné où il vous a plongé. Si vous n'euſſiez été qu'un ſot, vous auriez profité des bontés de l'Impératrice : vous jouiriez en paix de vos dignités & de vos biens. Quelle différence entre cet état & celui où vous êtes ? mais un ſot, reprit Zamor, ne ſe ſeroit jamais conſolé de toutes ces pertes ; & me voilà avec vous dans une parfaite tranquillité. Je vous avoueray même que je n'ay plus d'autres peines ſenſibles que l'abſence de ce que j'aime. Si l'eſpérance ne vous reſtoit pas, répondit l'Hermite, votre eſprit ne ſerviroit qu'à vous repréſenter un gouffre ouvert, & peut-être auriez-vous ſuccombé à vos chagrins : mais vous eſpérez qu'un jour vous reverrez vos amis & votre maîtreſſe, & que vous ſerez rétabli dans le rang que vous avez quitté.

Je vous avoue, continua Zamor, que je ne ſuis pas ſans eſpérance, & l'opinion que j'ay des hommes me

fait croire que peut-être à l'heure que je vous parle, le Sophi me regrette; il n'y a point eu d'esprit jusqu'ici à me conduire comme j'ai fait; il y a tout au plus du sens commun & peut-être de la probité. Je regardois comme une action indigne de déshonorer mon Souverain. D'ailleurs je devois de la constance à une Princesse aimable que j'adore. La bonne fortune que l'on m'offroit, n'étoit pas capable de m'étourdir sur mes devoirs. Ha, voilà ce que c'est, interrompit l'Hermite, vous me feriez presque croire que la vertu n'est que chimere. Car pour être vraiment vertueux, les actions ne doivent avoir aucuns motifs étrangers à l'essence de la vertu. Vous avez refusé de trahir votre maître parce que sa femme ne vous plaisoit pas, & que vous en aimiez un autre. Voilà deux motifs étrangers à la vertu & qui vous ôtent la gloire du triomphe. Il ne peut point y avoir de mérite

quand on ne résiste à rien. Que vous en a-t'il couté pour être sage? quels efforts avez vous faits? aucuns. Vous n'avez pas même été tenté. Ha, mon fils, est-ce que la vertu ne seroit qu'idéale? nous ne faisons le bien sans doute, que parce que le contraire ne nous plaît pas : car supposé que Azama eût été aimable, qu'elle vous eût inspiré des desirs, que vous vous fussiez rencontré tête à tête avec elle; que ménageant adroitement les situations, elle vous eût mis à portée d'en profiter, qu'auriez-vous fait? Je ne sçai répondit Zamor, le pas eût été glissant. Ah dites sans hésiter, répliqua l'Hermite, que vous vous seriez étourdi dans les bras de la Reine sur des remords que vous n'auriez sentis qu'après. Qu'il est aisé d'être vertueux quand nos penchants s'accordent avec nos devoirs! mais qui peut se promettre de maîtriser ses passions & de résister aux occasions du plaisir. Votre ré-

flexion est mortifiante, interrompit Zamor, je croyois avoir fait une belle action. L'orgueil nous les fait envisager ainsi, reprit l'Hermite, mais la raison & l'équité les montrent telles qu'elles sont. Non, mon fils, l'homme le plus vertueux est celui qui fuit le danger ou qui ne s'y expose pas. Cette réflexion est capable de rendre modeste, dit Zamor ; & je doute que quiconque là fait, croie la vertu réelle. Mais on ne le fait pas.

Nos Solitaires continuoient de mêler leur récit de remarques qui ne plairont pas à tout le monde. Mais comme ce n'est pas pour tout le monde que j'écris, les passera qui voudra. En revanche, les faits succedent aux réflexions. Nous verrons dans la suite des avantures de Zamor si l'esprit & le bon sens lui servirent beaucoup pour son bonheur.

Fin de la seconde Partie.

ZAMOR
ET
ALMANZINE,
OU
L'INUTILITÉ
DE L'ESPRIT
ET DU BON SENS,

Par Madame DE PUISIEUX.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,
Et se vend à Paris,
Chez HOCHEREAU l'aîné, Quai de Conti,
au Phenix.

M DCC LV.



ZAMOR ET ALMANZINE; HISTOIRE SECRETTE.

TROISIÈME PARTIE.

JE crois vous avoir dit, continua Zamor, que mon pere me laiſſa pour patrimoine, le même bien qu'il avoit reçu de ſes ancêtres, & que je ne l'ai point augmenté ; mes revenus ſuffiſent à peine aux dé-

penſes d'une maiſon ſomptueuſe que j'ai entretenue depuis la mort de mon pere. Le Sophi eſt libéral par caprice, & ſes caprices ne ſe ſont pas tournés de mon côté; j'ai toujours eu pour méthode de ne rien demander. Si le Sophi n'avoit pas voulu me faire étrangler, j'aurois épouſé ſa ſœur ſans doute avec une dot en pierreries; il eût fallu doubler ma maiſon, mon train, & ma dépenſe; & je ne ſçai pas bien préciſément comment j'aurois fait. Vous auriez fait comme bien d'autres, reprit l'Hermite, vous ſeriez devenu intéreſſé. Et dans la place que vous occupiez, il n'eſt pas difficile de trouver des reſſources contre les inquiétudes domeſtiques. J'ignore comment je me ſerois conduit, dit Zamor; vous m'avez convaincu qu'on ne peut répon-

dre de ſoi-même : vous m'avez montré que la vertu eſt ſi foible contre la néceſſité & les circonſtances épineuſes, qu'il faudroit avoir un grand fond d'orgueil pour ſe promettre de ne jamais faire des fautes. Il ſemble, interrompit l'Hermite, que vous vous éloignez toujours de votre objet, pour vous livrer à des digreſſions aſſez ſenſées à la vérité, mais qui n'ont aucun rapport avec vos amours dont je ſuis exceſſivement curieux. Un homme qui penſe comme vous, doit être un amant bien tendre ou bien ridicule. Il vous eſt aiſé, répondit Zamor, de traiter de ridicules des ſentimens que vous n'enviſagez que dans un grand éloignement ; mais ſi vous voulez vous rappeller ce que vous ſentiez lorſque vous êtiez perſuadé de la tendreſſe de la perſonne

que vous aimiez, vous ne pourrez difconvenir que l'amour bien décidé ne faffe le bonheur de la vie. Oh ! oui, dit l'Hermite, vous verrez où aboutira toute cette belle délicateffe : à vous faire gémir un jour comme moi de votre attachement. Quand vous me feriez voir, reprit Zamor, les malheurs les plus terribles, je ne changegerois point d'avis. Votre expérience vous en fera changer, ajouta l'Hermite, & vous jugerez alors quel fond on doit faire fur le caprice des femmes, & en quelles mains vous avez remis votre bonheur. Quoi qu'il en foit, continua Zamor, notre cœur ne fe gouverne pas comme nous voulons, & j'ai remarqué que ceux qui en font plus les maîtres, font les plus vicieux. Moins on a de penchant au plaifir, plus on a de fenfibilité. Les hommes qui

ſe laiſſent gouverner par les ſens ; n'ont jamais de véritables paſſions. Les plaiſirs qu'ils goûtent ſont totalement diſtingués de ceux du cœur. Ces différences ſont délicates, reprit l'Hermite, elles me feroient preſque croire qu'il n'y a point de véritable amour. Pardonnez-moi, répondit Zamor, les femmes froides ſont capables de paſſions durables & violentes. Le ſang ſe porte toujours chez elles à la partie la plus ſenſible ; & c'eſt le cœur. Auſſi voyons-nous les femmes tendres faire leur plus doux plaiſir de la vûe & de l'entretien de leurs amants : cette métaphyſique n'eſt connue que des ames pures. Vous badinez, reprit l'Hermite, l'amour n'eſt jamais ſans déſirs. J'en conviens, ajouta Zamor, mais chacun place ſa félicité où il lui plaît. Les uns ne

trouvent pas de plus grand plaisir que dans la possession, & font tout pour y parvenir ; les autres font leurs délices de la certitude d'être aimés. Les uns veulent dans les femmes de la pudeur & de la décence, & les autres abhorrent tout ce qui respire la vertu en elles. Mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on peut juger des femmes par leurs choix. Celles qui prennent des amants d'une santé foible & délicate, & qui les aiment cherement, sont à coup sûr des femmes sensibles dont le cœur est ouvert à toutes les impressions de l'amour, & dont les sens ne sont émûs que par cette voye.

Mon fils, dit l'Hermite, vous êtes plus sçavant que je ne l'aurois cru d'un homme qui en est à sa premiere passion. Il est vrai, repliqua Zamor, que je n'ai ai-

mé qu'une fois, mais je me ſuis trouvé dans pluſieurs circonſtances où les femmes m'ont mis à portée de les développer. Et quoiqu'elles ſoient fort retenues à Hiſpaham, je n'ai pas laiſſé que d'en connoître quelques unes particulierement ; & cela, reprit l'Hermite, ſans manquer à la fidélité que vous deviez à votre Maîtreſſe ? Je lui ai été fidele, reprit Zamor, depuis le moment où elle a commencé à me donner des eſpérances. Nous ne devons à une femme qu'autant qu'elle fait pour nous, & dès l'inſtant qu'elle a dit qu'elle aimoit, il faut ſuivre la conduite qui lui eſt agréable. Il y en a, reprit l'Hermite, en qui cet aveu ne ſignifie rien. Oh! pour celles-là, ajouta Zamor, elles m'ont toujours fait horreur. C'eſt le cœur d'une femme auquel j'en

veux ; & celles qui n'en ont point à donner ne ſont pas faites pour moi. Suivant votre ſyſtême, répondit l'Hermite, il y a peu de femmes qui puiſſent ſe flatter de faire votre conquête, & en même tems vous ne faites pas l'éloge de vos forces ; car vous marquez un éloignement prodigieux pour les ſeules qui en feroient cas. Laiſſons ces réflexions, dit Zamor, elles nous meneroient plus loin que je ne veux aller ; tout ce que j'ajouterai, c'eſt que s'il ſe trouve bien des femmes qui ne ſuivent que les mouvemens de leurs paſſions, ſans avoir jamais ſenti leur cœur, il y a bien des hommes qui pourroient faire le même aveu. Cela eſt vrai, dit l'Hermite ; mais du moins les hommes ont des reſſources qui manquent aux femmes. Il leur eſt permis de goûter

des plaiſirs de corps & de cœur ſans conſéquence, & le ſecret qu'ils ont de faire des excès dans leur jeuneſſe, uſe en eux ces premieres reſſources de fort bonne heure. Ils ont encore un avantage, repliqua Zamor; c'eſt que les femmes qui s'attachent à eux aiment ſincérement. Votre réflexion eſt juſte, reprit l'Hermite, & je crois que les hommes n'ont pas beſoin que nous leur communiquions cette découverte; il ſemble qu'ils prennent aſſez le chemin de ne plus ſentir que leur cœur a trente ans.

Mais de quelle eſpéce eſt votre Maîtreſſe, demanda l'Hermite; je vous ai déja dit, repliqua Zamor, qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. C'eſt répondre à votre queſtion. Je vais tâcher de ſatisfaire votre curioſité ſur ce qui regarde notre liaiſon.

Almanzine, sœur du Sophi régnant, a près de trente ans, sa figure est plus aimable que réguliere; elle est faite comme les graces, & en met à tout ce qu'elle fait; elle a un air noble qui, dès le premier abord, inspire du respect; mais aussi-tôt que l'on la connoît, on l'estime, on l'adore, on bannit toute contrainte pour se livrer à l'admiration & à la confiance qu'elle fait naître. Son tein est éclatant, ses yeux vifs & spirituels, sa bouche petite & riante, & ses dents admirables. Sa gorge, ses mains & ses bras semblent taillés sur les modéles les plus parfaits. Voilà, dit vivement l'Hermite, un extérieur qui vous excuse de votre égarement, & le Bramine le plus mortifié n'y tiendroit pas. Je sens, mon fils, que cette image me rendroit ma jeunesse, si

je m'y arrêtois. Hé bien, répondit Zamor, vous voilà donc réconcilié avec les femmes sur ce seul portrait. Ne vous disois-je pas bien que votre conversion n'étoit que l'effet du dépit. Mais continuons.

Avec la figure que je viens de vous peindre, Almanzine est un prodige d'esprit; elle en fait ce qu'elle veut. Elle sçait le plier sous toutes les formes. Sa pénétration la met à portée de tout le monde, & son génie l'auroit élevée aux connoissances les plus sublimes, si son éducation avoit répondu à ces dispositions; mais la Nature a tout fait chez elle. Son jugement exquis lui a suggéré des principes solides, justes & vraiment philosophiques, que tous les sçavans d'Hispaham auroient eu bien de la peine à imaginer, à développer & à arran-

ger. Voilà, quant à l'eſprit. Son caractere n'eſt pas à beaucoup près ſi parfait : Almanzine eſt ambitieuſe, fiere, implacable ennemie, cruelle dans ſa vengeance, & ſe permettant tout pour ſatisfaire ſon reſſentiment. Mais ces défauts ſont palliés par des qualités éminentes. Elle eſt vraie juſqu'à l'ingénuité, généreuſe comme le Soleil, ſa bonne foi va juſqu'à la ſottiſe ; elle a le cœur droit & ſenſible, elle eſt courageuſe juſqu'à l'intrépidité, elle a dans l'ame une élevation qui perce les nues ; enfin, elle ne voit rien au-deſſus d'elle qu'un Etre divin. Mais, interrompit l'Hermite, ſi elle vous aime, l'amour lui a donc fait faire bien du chemin ; car je vous crois mortel, quoique vous ayez la figure d'un ange, & peut-être la conduite.

J'ai eu le bonheur de lui plaire,

répondit Zamor, par une soumission & un hommage continuel; les femmes du caractere d'Almanzine ne sont hautes que jusqu'au moment qu'elles sont subjuguées. La tendresse qu'elles ressentent les rapproche & les met au niveau de ceux qu'elles choisissent, & quand une fois elles ont montré des foiblesses, leur fierté se change en transports. Rien n'est si passionné qu'une femme impérieuse, dès que l'on a mérité une fois sa confiance. Il n'est donc question avec elles que de les faire tomber dans des écarts pour les humilier vis-à-vis d'elles mêmes & de leurs Amans.

Je commençai avec Almanzine, par l'attaquer dans toutes les formes. Je devins assidu par tout où je sçavois qu'elle devoit être. Je lui marquai beaucoup de

complaisance & de respect ; & quoique je fusse encore extrêmement jeune, lorsque j'éprouvai le pouvoir de ses charmes, je sentis qu'il n'y avoit que la persévérance & l'ardeur qui pussent me rendre un jour le possesseur d'une personne si délicate & si fiere. Les hommes ont coutume de se rebuter, dès qu'une femme leur oppose la retenue & la décence. Combien ne perdent-ils pas à se ralentir si facilement aux moindres difficultés ? Ils ne gagnent jamais que des femmes dépourvues de mérite, qui n'osent leur résister, dans la crainte de rester sans Amants, si elles étoient trop séveres.

Je voyois souvent Almanzine, je lui marquois, par mes regards, & par mes soupirs, l'impression qu'elle avoit faite sur mon cœur ; elle m'entendit, &

craignant que ma timidité ne me fît perdre un tems précieux, elle commença par me faire des questions obligeantes. J'y répondis avec tendresse; je me hasardai enfin à expliquer plus clairement mes sentimens: elle reçut mes aveus en badinant: je crus avoir beaucoup gagné de ce qu'elle ne s'offensoit point, & je ne me trompai pas: je l'accoutumai à souffrir toutes mes douceurs, & je parvins à en entendre de sa bouche. Je lui marquois ma reconnoissance avec toute la passion que je ressentois, & je ne voyois dans ses yeux que des espérances flatteuses.

Plus je voyois Almanzine disposée favorablement pour moi, plus je redoublois mes soins & mes hommages: je ne négligeois aucune occasion de faire valoir ses charmes & son esprit. Voilà

le chemin ſûr pour gagner le cœur des femmes du caractere d'Almanzine. Quelle ſéduction, en effet, dit l'Hermite! On ne peut pas manquer de réuſſir auprès des femmes eſtimables avec cette méthode, & je doute qu'il y en eût beaucoup de ſages, ſi tous les hommes la ſuivoient.

Quand je crus être aimé, continua Zamor, je demandai d'innocentes faveurs qui me furent refuſées d'abord; mais mon opiniâtreté décida de mon ſort. Almanzine répondit à mes lettres. Nos converſations devinrent plus tendres: elle m'ouvrit ſon cœur & me confia ſon ame. J'y puiſai un amour prodigieux, & je m'apperçus avec raviſſement que je faiſois naître le même; elle me promit enfin de n'être jamais qu'à moi. Je lui fis les mêmes ſermens, & j'étois prêt à deman-

der le conſentement du Sophi pour m'unir à elle, quand ma diſgrace eſt arrivée. Nos amours ne ſont pas mêlés d'incidens, parce que la fierté d'Almanzine m'a toujours garanti de la jalouſie, & ſon amour propre l'a toujours empêchée d'en prendre.

Mettiez-vous beaucoup de vivacité dans vos entretiens & dans vos lettres, demanda l'Hermite? Croyez-vous, repliqua Zamor, que deux braſiers bien ardens échauffaſſent leurs entours? Mais, reprit l'Hermite, depuis quand votre paſſion dure-t-elle? Depuis douze ans, répondit Zamor; je n'ai été ſi longtems à me déclarer que parce que l'Empereur défunt n'auroit jamais voulu me donner ſa fille, à moins qu'il n'eût perdu entierement l'eſpérance de la marier à quelque Souverain.

Je ne vous entretiendrai pas

des tranſports que me cauſoient les diſtinctions de cette Princeſſe, ni de la réſolution qu'elle avoit priſe de me donner la main malgré ſon frere, s'il ne conſentoit pas de bonne grace à notre mariage; mais le ſoleil commence à baiſſer, regagnons la montagne, nous raiſonnerons en chemin des moyens que je crois propres à me faire rappeller à la Cour.

J'attendrai auprès de vous avec patience des nouvelles de mon rétabliſſement, & je vous proteſte que ſans l'amour je ne quitterois de longtems cette ſolitude. Vous êtes encore trop jeune pour vous y fixer, lui dit l'Hermite, il n'y a qu'un fol ou un homme abîmé de chagrin qui puiſſe ſe déterminer à fuir le reſte du monde, & à s'enterrer, comme j'ai fait depuis dix ans. Croyez-

vous, ajouta Zamor, qu'un fol peut demeurer longtems ſeul ? C'eſt leur manie, reprit l'Hermite ; l'inſtinct leur fait conjecturer que les autres rient de leurs extravagances, & ils fuyent les hommes qui ſont moins inſenſés qu'eux : car mon fils, nous le ſommes tous, & ſi vous voulez bien vous rappeller votre vie, vous y trouverez des caprices, des inégalités, des procédés ſinguliers ; d'où naiſſent ces biſarreries, ſi ce n'eſt de la folie ? Oui, mon fils, nous en ſommes tous partagés, les uns plus, les autres moins. Le plus ſage eſt celui qui la cache le mieux. Vous êtes donc fol auſſi, dit en riant Zamor ? En vérité, je ne l'aurois jamais imaginé. J'ai ma bonne part, reprit l'Hermite, des foibleſſes humaines, & ſi vous viviez longtems avec moi, vous me

rendriez ſans doute cette juſtice.

Nos Solitaires regagnerent en cauſant, leur montagne. Je ne finirois point à rapporter toutes leurs converſations. Peut-être y trouveroit-on des réflexions utiles; mais elles ne ſont plus de mode, on en a déja tant donné, & on les aime ſi peu, que j'ai réſolu de les ſupprimer, & de raconter ſimplement des faits. On les croira ſi l'on veut, cela m'eſt aſſez indifférent.

Il y avoit trois mois que Zamor avoit envoyé un Exprès à Hiſpaham, pour apprendre des nouvelles de la Princeſſe, & lui donner des ſiennes, quand il le vit revenir un jour avec des lettres par leſquelles Almanzine lui marquoit ce qui ſe paſſoit de favorable pour lui, & les diſpoſitions où étoit le Sophi. Après les plus tendres proteſtations, elle

lui marquoit d'envoyer le même Commiſſionnaire, afin qu'elle lui fît ſçavoir quand il ſeroit sûr pour lui de reparoître à la Cour.

Zamor ne donna à cet homme que quelques jours de repos, & le renvoya à Hiſpaham. L'eſpérance commençoit à renaître dans ſon ame, & il ſe livroit à toute la joye d'un Amant tendre à la veille de revoir ce qu'il aime avec tranſport. Le Prince Hermite partageoit d'amitié ſa ſatisfaction, & le confirmoit dans ſes eſpérances. L'Exprès fut quelques mois ſans revenir; mais enfin il parut chargé d'une lettre d'Almanzine, par laquelle elle lui confirmoit ſon rappel, & lui conſeilloit de ne point différer de ſe rendre à la Cour, dans la crainte que le Sophi ne changeât de fantaiſie, comme cela lui arrivoit ſouvent. Elle ajoutoit qu'elle

croyoit la Reine guérie du goût qu'elle avoit eu pour lui, & que Kadek étoit en possession de lui faire tourner la tête.

Zamor fit de vains efforts pour engager le Prince Hermite à quitter sa solitude. Après lui avoir fait de tendres adieux, & promis de le venir voir souvent, il partit, avec les mêmes précautions cependant qu'il avoit prises en venant; c'est-à-dire, qu'il retourna à Hispaham avec son habit d'Hermite, prenant avec lui son guide.

Il y arriva plus tranquillement qu'il n'en étoit parti; aussitôt qu'il fut à Hispaham, il fit avertir la Princesse Almanzine de son retour. Il eut le bonheur d'avoir avec elle un entrentien particulier. Je ne rapporterai point ce que ces Amants se dirent; quand on a beaucoup d'esprit & d'a-

mour, qu'on a été longtems ſans ſe voir, on juge aiſément qu'on a bien des choſes à ſe dire, & qu'on les exprime bien. Je m'imagine, par exemple, qu'ils furent longtems ſaiſis de joie; qu'ils s'embraſſerent enſuite avec une ardeur que j'aurois peine à rendre, & que l'on ne connoît guéres à préſent; qu'ils ſe parlerent beaucoup ſans s'entendre, & qu'à meſure que leurs ſentimens devinrent plus modérés, ils s'exprimoient avec moins de déſordre; qu'enfin ils parvinrent à s'expliquer plus clairement. Je m'imagine auſſi que c'eſt une fort jolie choſe que de revoir une perſonne qu'on aime encore après un an d'abſence, & qu'il faut avoir un grand fond de tendreſſe pour conſerver de la paſſion dans l'éloignement: je m'en rapporte à nos Amants de ce tems, que

deux mois de conſtance effraye: il eſt vrai que mes Héros étoient des Philoſophes aimables, qui avoient des ames, & l'on m'a aſſuré que nos petits-Maîtres n'en ont point: au reſte mes Héros vivoient il y a cinq ou ſix cens ans, & à deux mille cinq cens lieues d'ici, & l'on ſçait que chaque païs a ſes uſages & ſes mœurs. Mais revenons à Zamor.

Il fut préſenté le lendemain au Sophi avec beaucoup de cérémonie. Son rétabliſſement inſpira une joie générale. Le Sophi en le revoyant éclata de rire. N'eſt-il pas vrai, lui dit-il, que mes muets vous firent grande peur? Mais vous en avez été quitte pour cela: Allez reprendre vos fonctions & faites votre devoir. Surtout ne vous aviſez plus d'écrire mal à propos certains détails qui peuvent être interprétés ſingulierement. Zamor

Zamor voulut ſe juſtifier. Point d'explications, dit le Sophi, en l'interrompant ; elles me donnent des vapeurs comme à une femme, & je ne prétends pas leur reſſembler en rien. A propos de femmes, j'ai appris de vos nouvelles pendant votre abſence. Vous aimiez donc ma ſœur ſans ma permiſſion ? Mais pour vous montrer que je n'ai point de rancune, vous pouvez la regarder doreſnavant avec les yeux d'un mari ; c'eſt vous dire que bientôt vous ne la trouverez plus aimable.

Zamor à cette promeſſe ſe proſterna, remercia le Sophi en Amant à qui la tête a tourné ; Tranſcendant s'en amuſa beaucoup, & lui dit en clignottant (c'étoit ſa façon de regarder quand il vouloit faire le ſpirituel) qu'il le diſpenſoit de reconnoiſſance juſqu'après ſon ma-

riage, & qu'il ne croyoit pas qu'il en eût tant alors; que pour le présent il étoit trop amoureux pour avoir du bons sens.

Les amis de Zamor le complimenterent de cœur, & ceux qui ne l'étoient pas firent tout leurs efforts pour lui persuader qu'ils étoient enchantés de le revoir. De ce nombre étoit Kadek, qui suivoit toujours le torrent, qui ne sçavoit ni haïr ni aimer, & qui croyoit toujours ses sentimens dans la plus grande force. Kadek cependant n'avoit que de la vanité & de l'envie: il croyoit aimer tout ce qui pouvoit flatter l'une, & s'imaginoit haïr tout ce qui excitoit l'autre. Zamor malheureux ne l'inquiétoit pas; mais Zamor jouissant de tous ses avantages étoit pour lui un objet fâcheux qu'il croyoit devoir détester. En homme politique &

faux, il embraſſa Zamor avec les démonſtrations de l'amitié la plus ſincère. Zamor qui penſoit que tous les hommes duſſent avoir le cœur auſſi droit que lui, répondit avec reconnoiſſance à tous ces témoignages extérieurs.

Quand il fut entiérement rétabli, que le Maître-d'Hôtel lui eut remis entre les mains toutes les affaires de l'Etat, & que les ſiennes furent arrangées, il preſſa le Sophi de lui donner ſa ſœur; elle lui fut accordée, & il devint enfin l'époux de la Princeſſe qu'il adoroit.

Au comble de la félicité il ſe reſſouvint du Prince Hermite, & l'accuſoit déja d'une prévention contre l'amour & les femmes, qui lui paroiſſoit ridicule & mal fondée. Il ſembloit que Zamor dût être heureux, puiſque tous ſes vœux étoient rem-

plis, & qu'il n'envisageoit dans l'avenir rien qui pût troubler son bonbeur. Il possédoit la confiance de son Prince, il étoit l'époux d'Almanzine ; que pouvoit-il désirer de plus ? Ou plûtôt, que pouvoit-il craindre ?

Cependant Almanzine fiere de sa naissance, crut que son époux devoit être son premier esclave, & commença à le traiter avec hauteur. Zamor s'imagina qu'avec des déférences assidues il parviendroit à mettre de l'égalité entre sa femme & lui. Il lui fit entendre respectueusement qu'il étoit son mari, & que dans tous les pays les maris étoient les maîtres. Almanzine convenoit de la bonté de ce raisonnement pour les personnes subalternes ; mais elle soutenoit que celles de son rang étoient dispensées de l'obéissance ordinaire aux autres,

& prétendoit que Zamor devoit être ſoumis à ſes volontés. Zamor n'étoit cependant qu'attentif & tendre, & ne gagna rien ſur l'eſprit altier de ſa femme : il commença à croire que le Prince Hermite n'avoit pas ſi grand tort, & il ne tarda pas à reconnoître qu'il avoit tout-à-fait raiſon.

Almanzine avoit plus d'ambition que d'amour, avant que d'épouſer Zamor ; & après l'hymen, elle ne ſe trouva qu'ambitieuſe : elle crut n'avoir qu'à dicter ſes volontés à ſon mari pour être obéie. Elle voulut gouverner l'Empire, entrer dans les Conſeils ; enfin, partager l'autorité Souveraine. Cela parut violent à Zamor, il s'en plaignit avec douleur ; mais il s'apperçut avec douleur que cette Princeſſe avoit une ambition démeſurée. Il avoit

toujours cru la dominer par la tendreſſe qu'elle avoit pour lui Ces découvertes lui donnerent un profond chagrin. L'ambition de ſa femme lui paroiſſoit un rival plus dangereux & plus difficile à vaincre, que l'Amant le plus parfait. Il n'ignoroit pas que cette paſſion n'eſt jamais contente : il eſpéra cependant que les obſtacles la calmeroient, s'ils ne parvenoient pas à la détruire entiérement. Dans cet eſpoir il redoubla de ſoins & de tendreſſe pour elle. Mais il ne connoiſſoit pas encore à quel point Almanzine étoit intraitable. Il n'en étoit pas encore au plus violent chagrin qu'il eût à eſſuyer.

Almanzine lui dit un jour que ſon frere étoit un imbécile & que lui ſeul poſſédant l'amour du Peuple & l'eſtime des Grands, il lui ſeroit facile de devenir Em-

pereur des Perses : Quoi ! Madame, lui dit Zamor étonné, vous voulez que je devienne un indigne usurpateur ; que je paye de la plus noire ingratitude les bienfaits de mon Souverain ? Rappellez-vous, ma chere Almanzine, ajouta-t-il d'un ton pénétré, que c'est de sa main que je vous ai reçue, & que je ne dois jamais oublier un si grand bienfait. D'ailleurs votre ambition ne doit-elle pas être satisfaite ? Vous êtes la sœur de l'Empereur, l'épouse d'un homme que vous avez daigné choisir, qui vous aime avec la plus forte tendresse, qui vous respecte autant que les Dieux, & dont la fidélité & l'attachement vous sont connus. Que manque-t-il à votre bonheur ? De regner, repliqua vivement Almanzine : ce ne sera point avec moi, répondit Zamor d'un

ton ferme, puiſque je ne puis vous ſatisfaire que par des forfaits que je ne commettrai jamais. Je le vois, il faut m'accoutumer de bonne heure aux chagrins que vous me préparez.

Après avoir employé des efforts inutiles pour faire changer les deſſeins ambitieux de cette Princeſſe, Zamor ſe retira pénétré de douleur, & ne remporta de cette converſation que la certitude de ſon malheur.

La vertu de Zamor devint pour Almanzine un ſujet de haine; il ſuffiſoit qu'il mît un obſtacle éternel à ſes projets, pour devenir à ſes yeux un objet d'averſion. Elle connoiſſoit ſon mari trop vertueux pour ſe laiſſer jamais ſéduire. Elle avoit raiſon. Quand un homme réſiſte à une femme qu'il adore, on ne peut pas eſpérer qu'il céde jamais à

de moindres motifs : elle feignit d'avoir renoncé à ſes deſſeins. Si Zamor l'eût moins bien connu, il eût donné dans ce piége : mais cette Princeſſe étoit née avec trop de vérité dans le caractere, pour le rôle qu'elle vouloit jouer. Il vit qu'elle ne renfermoit ſes déſirs que pour les mieux faire éclater. Cette idée redoubla ſes chagrins, il prit le parti de veiller de près ſur ſa conduite.

Kadek avoit paru s'attacher à cette Princeſſe dans un tems où le dépit lui faiſoit croire qu'il étoit amoureux de toutes les femmes aimables qu'il voyoit. Almanzine n'eut pas de peine à l'attirer à ſes genoux. Elle étoit belle, ſon eſprit lui donnoit encore des avantages ſur les autres femmes. Kadek étoit fatigué de la ſienne, il trouvoit que les qua-

lités par où elle lui avoit plû d'abord n'étoient rien, que son esprit n'étoit que du jargon, ses façons des minauderies; & qu'enfin sa figure n'étoit passable qu'après sa toilette. Il ajoutoit qu'en bonne police on devroit ordonner par un reglement, de voir les filles à leur réveil avant que de les épouser. Il en parla au Sophi, qui lui dit que cela étoit juste, & qu'il y penseroit. Mais les meres qui avoient des filles à pourvoir s'opposerent à une loi qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Elle alléguerent pour raisons la décence, & l'on n'eut rien à répondre à un motif aussi respectable, qui peut-être étoit le vrai.

Kadek avoit trop d'esprit pour ne pas connoître qu'Almanzine avoit quelques raisons pour le souffrir avec tant de complai-

ſance. Il s'alla imaginer qu'elle étoit auſſi laſſe de ſon mari, qu'il étoit fatigué de ſa femme; qu'enfin elle avoit ouvert les yeux ſur ſon mérite, & qu'elle lui rendoit juſtice. Il attendoit en conſéquence de ces idées des preuves qu'on lui voudroit bien donner qu'on l'aimoit : mais Almanzine qui n'avoit point d'amour, & qui vouloit engager Kadek à lui rendre des ſervices, ſçut adroitement éloigner les occaſions de s'expliquer ſur des ſentimens qu'elle n'avoit pas.

Cependant Kadek étoit parvenu à l'aimer aſſez pour faire tout pour elle, excepté des actions de courage. Si Almanzine ſe fût adreſſée à un homme qui en eût eu autant qu'elle, elle eût immanquablement réuſſi à uſurper la Couronne de ſon frere pour y placer qui elle auroit vou-

lu ; mais Kadek n'avoit que de l'amour, beaucoup de bonne mine, & un éloignement prodigieux pour les aventures d'éclat, qui peuvent attirer des affaires funestes quand elles tournent mal.

Un jour qu'il étoit près d'Almanzine à lui exprimer ce qu'il sentoit pour elle, & peut-être ce qu'il ne sentoit pas, cette Princesse lui demanda, en le regardant fixement, s'il l'aimoit assez pour se perdre pour elle. A cette question Kadek frémit, & lui répondit qu'elle n'avoit qu'à ordonner pour disposer de lui selon ses volontés. Mais reprit Almanzine, donneriez-vous bien votre vie pour moi ? ce n'est point une réponse en l'air que j'exige de vous, c'est un mot positif. Kadek, quoique dans l'habitude de mentir, se trouva déconcerté, & lui répondit en balbutiant,

que les belles perſonnes étoient toujours les maîtreſſes de diſpoſer de leurs Amants. Les compliments ſont hors de propos, repliqua Almanzine, c'eſt un non ou un oui ſincere qu'il me faut. Si je ſçavois, ajouta Kadek, à quel uſage ma vie pourroit vous être utile, je répondrois plus poſitivement. Il n'eſt pas queſtion de la perdre, reprit vivement Almanzine, il ne faut que la riſquer. Expliquez-vous, lui dit Kadek. Alors cette Princeſſe ouvrit ſon cœur, & lui fit confidence de ſes projets ambitieux.

Kadek ne fut pas le maître de ſon étonnement ; mais il ſçut en cacher une partie. Il ſentit la néceſſité où il étoit de diſſimuler, & promit de ſonger aux réſolutions qu'il devoit prendre ; en même tems il demanda d'être récompenſé de ſa future obéiſ-

ſance. Almanzine ne voulut s'engager à rien qu'elle ne vît des effets de ſon attachement. Kadek vit bien qu'il n'obtiendroit rien qu'en devenant criminel. Ce n'eſt pas qu'il craignît de l'être; mais il ne faiſoit pas auſſi ſûr d'être ingrat avec ſon Souverain qu'avec les femmes ; & quoique Almanzine fût la plus aimable perſonne de la Cour, il ne crut pas devoir l'acheter ſi cher. Il eſſaya de la faire ſonger aux plaiſirs pour la diſtraire de ſon ambition; mais ce fut en vain, Almanzine n'étoit paſſionnée que pour la Couronne de ſon frere, & Kadek n'étoit que l'inſtrument dont elle vouloit ſe ſervir pour l'uſurper.

Zamor eſtimoit ſi fort ſa femme, qu'il ne s'allarmoit pas des aſſiduités de Kadek auprès d'elle. Le Sophi en faiſoit des contes & demandoit à Kadek où il en étoit

auprès de ſa ſœur. Voilà, ajoutoit-t-il, comme le mariage guérit de ces belles paſſions. Almanzine étoit folle de ſon mari avant qu'il le fût, à préſent qu'il l'eſt, elle le trocqueroit bien pour Kadek dont elle ne vouloit point abſolument. Moi qui trouvois la Reine adorable avant que de l'épouſer, elle me paroît à préſent paſſablement laide. Cela eſt ſingulier que l'on en vienne à ſe déteſter, juſtement parce qu'il faudroit s'aimer. Mais je ſuis bien revenu de ces belles paſſions. Je vois qu'il y a de la ſottiſe à aimer ſi fort. Je veux déſormais imiter mes Courtiſans qui prennent tout ce qui ſe rencontre ſous leurs mains ; auſſi bien je deviens trop gras. Je ſerai comme eux, mince, fluet, élancé ; je n'aurai plus de couleurs, & quand mes forces ſeront diſſipées, je les réta-

blirai en buvant des vins du Moufti. Tranſcendant ne tariſſoit pas eu mauvaiſes plaiſanteries, pendant que Kadek penſoit jour & nuit à ſe tirer du pas dangereux dans lequel il étoit avec Almanzine.

Il y avoit déja huit jours que cette converſation s'étoit paſſée entre elle & lui; il ne ſçavoit encore que lui dire. Ses réflexions lui montroient *l'Enfer ouvert*; il ne faiſoit pas ſûr pour lui de répondre poſitivement, & s'il parloit, que pouvoit-il dire? Rien que de contraire aux deſſeins d'Almanzine. Dans cette extrémité il prit la réſolution de faire avertir ſecrettement Zamor pour conférer avec lui ſur les moyeus qu'on pourroit prendre pour s'oppoſer aux projets de cette Princeſſe.

Kadek donna à Zamor un rendez-vous à quelques lieues d'Hiſ-

paham, ils s'y rendirent tous les deux par des chemins différents, afin d'écarter les ſoupçons ſur le ſujet de leur entre-vûe.

Ils s'aborderent triſtement, & après les premiers compliments, Zamor demanda à Kadek quelles raiſons avoient pû l'engager à lui demander un entretien ſecret. Vertueux Zamor, lui dit Kadek, conduiſez-moi dans la circonſtance la plus embarraſſante & la plus délicate, où un galant homme puiſſe ſe trouver. J'aime une Dame de la Cour, mais je n'ai point encore obtenu d'elle des preuves de ſa tendreſſe. Elle m'a promis de combler mes vœux ſi je veux faire une action indigne, cruelle, telle que l'on n'en commet jamais de ſang froid. Que me conſeillez-vous? Vous n'avez pas beſoin de mes conſeils, lui répondit Zamor, un honnête

homme n'héſite jamais de ſacrifier ſa Maîtreſſe, quand elle eſt aſſez peu eſtimable pour conſeiller à ſon Amant des actions deſhonorantes. Mais, reprit Kadek, ſi je ne fais pas ce qu'elle exige de moi, ma vie n'eſt pas en ſûreté. Elle eſt vindicative, elle craindra toujours que je ne ſois indiſcret ſur ſes confidences, & pour ſe délivrer de toutes inquiétudes, je ne doute point qu'elle ne me ſacrifie à ſa tranquillité. La confidence eſt donc bien importante, lui dit Zamor attentif? Vous a-t-elle chargé de faire périr ſon époux, ſon pere, qui? Parlez-moi franchement & ne craignez rien. Son mari, reprit Kadek, n'eſt pas la premiere victime qui doit tomber ſous mes coups. Il y en a auparavant d'autres que je crains de nommer. Je ne vois, ajouta Zamor, que votre

Roi, dont la tête ſoit pour vous un objet plus précieux que tous les autres. A ces mots Kadek baiſſa les yeux & ne répondit rien. Zamor, dont le cœur étoit violemment attaqué, fut quelques momens dans un profond ſilence, & reprenant enſuite la parole, il demanda à Kadek ce qu'il avoit répondu à la perſonne qu'il aimoit. Rien de poſitif, reprit Kadek; j'ai compris qu'il falloit éluder des réponſes déciſives, & depuis huit jours qu'elle s'eſt ouverte à moi, elle ne ſçait pas encore à quoi je me déterminerai. Je me crois trop intéreſſé dans cette affaire, continua Zamor, pour ne pas agir de concert avec vous, & vous aider à trouver des expédients dans l'embarras où vous êtes plongé. Kadek voulut éloigner les ſoupçons de Zamor; mais prévenu comme il l'étoit, il

n'étoit plus poſſible de chercher des défaites. Zamor avoit des preuves plus que convainquantes qu'Almanzine étoit la Dame de la Cour que Kadek aimoit, & que les confidences qu'elle lui avoit faites, avoient pour but les mêmes projets dont elle lui avoit fait part. Ce qui mettoit le comble à ſon déſeſpoir étoit la récompenſe qu'elle avoit promiſe à Kadek, en cas d'obéiſſance & de diſcrétion.

Il s'abîma dans une foule d'incertitudes, de craintes & de chagrins. Kadek lui demanda quels étoient ſes ſentimens ſur une circonſtance auſſi embarraſſante. Vous voulez, lui dit Zamor, que je vous conduiſe dans un moment où je n'ai jamais eu plus de beſoin d'un guide. Je pénétre l'auteur & la cauſe de votre embarras, & je vois un avenir plus

affreux pour moi, que je ne puis vous le dire, car avec de l'adreſſe & de la prudence vous pourrez vous tirer de peine ; mais rien ne peut adoucir ma ſituation. Vous me nieriez en vain que la perſonne en queſtion ne ſoit Almanzine. Cette femme eſt la plus fiere & la plus ambitieuſe de ſon ſexe. Elle me fera mourir de douleur, ſi je n'ai pas le courage de la quitter. Quoi ! s'écrioit-il, promettre tout à un homme, s'il veut être de moitié dans ſes noirceurs, tromper un époux, immoler un frere, renverſer les loix d'un Empire, oublier l'humanité & la juſtice pour ſatisfaire des vûes ambitieuſes & des déſirs iniques ! Quelle femme ! Quel monſtre ! Oui, il faut l'abbandonner à ſon malheureux ſort. Ne ſoyons pas témoins des ſuites cruelles que je prévois. J'i-

rai voir Selim dans ſon déſert, je partagerai ſa cabane, & je puiſerai dans les converſations de ce Sage des ſujets de conſolation. Quittons pour jamais une demeure funeſte à l'innocence & au repos. Femme ingrate ! Que ne me laiſſois-tu mourir ton amant, je t'aurois du moins eſtimée en quittant la vie, au lieu que je vais te fuire, parce que je te mépriſe, & que je ſuis ton époux ! Kadek étoit un caméléon, il ne vit pas plûtôt Zamor dans ces accès de déſeſpoir, qu'il lui en prit un auſſi. Ils ſe quitterent ſans avoir pû prendre aucunes réſolutions, en ſe donnant un autre rendez-vous à quelques jours de là dans le même endroit.

Dans l'intervalle, Almanzine ayant été avertie de l'entrevûe que Kadek avoit eue avec ſon mari, promit bien de punir Ka-

dek de ſon indiſcretion : car elle ne doutoit pas qu'elle n'eût été l'objet de cette conférence. Zamor ne lui dit rien qui pût lui faire penſer qu'il ſçavoit ſes deſſeins : mais il portoit ſur ſon viſage une partie du chagrin qui le dévoroit.

Quoiqu'il n'eſtimât plus ſa femme, ſon cœur accoutumé depuis dix ans à ne recevoir d'impreſſions que du même objet, ne pouvoit éloigner cette image ſi chere. Almanzine étoit ambitieuſe & cruelle, mais elle étoit la plus aimable des femmes d'Hiſpaham, & ſouvent les défauts du caractere dans une belle femme ne lui nuiſent point : elle déſeſpere ſon Amant, mais il ne ſe reſſouvient de rien en la regardant, ſinon qu'elle a les plus beaux yeux du monde, que ſa bouche a prononcé des méchan-

cetés ; mais qu'elle eſt petite & riante : il eſt vrai qu'elle donne de mauvais conſeils ; mais c'eſt d'un ton ſi doux, elle ment avec tant d'eſprit qu'on ne peut y trouver à redire. Il ſemble même qu'on ne puiſſe ſe méfier d'un coup mortel porté par une belle main. Tout ce que dit une femme parfaitement aimable, enchante ſes Amants, juſqu'à ſes noirceurs. L'a-t-on quittée ? on revient ſur ce qu'elle a dit, & c'eſt alors qu'on peut faire des réflexions ſenſées ſur ſes vices ; mais ce n'eſt qu'en ſon abſence qu'on peut travailler à la détruire. Quel tourment pour Zamor d'être obligé de voir à toute heure un objet qu'il aimoit & qu'il ne pouvoit s'empêcher de mépriſer ! Lui qui avoit toujours ſenti du dégoût pour la chaſſe, il s'y livroit le reſte du tems que lui laiſſoient les affaires de l'Etat.

Enfin,

Enfin, il ſe détermina à abandonner la Cour, & à retourner avec le Prince Hermite. Kadek le preſſoit de lui donner des conſeils ſages; & Zamor ne ſongeant qu'au moment où il quitteroit pour jamais un ſéjour qu'il déteſtoit, fixa le jourde ſon départ.

Almanzine s'étoit apperçue que ſon mari évitoit ſa préſence, qu'il nourriſſoit un mortel chagrin, & peut-être des réſolutions qui lui étoient contraires. Elle ſe hâta de prévenir les ſuites qu'elle en appréhendoit.

Le lendemain Zamor ſe trouva mal après ſon diner; les Médecins qu'on appella le jugerent empoiſonné. On lui donna tous les remédes néceſſaires en pareil cas. Voyant d'où le coup partoit, & craignant pour les jours du Sophi, Zamor le fit prier de

paſſer dans ſon appartement. Almanzine voulut en vain s'y oppoſer. Le Sophi allarmé de l'accident de Zamor l'alla voir. Almanzine vouloit être préſente à cette entrevue ; mais Zamor la fit éloigner. Il ne lui avoit point marqué qu'il la ſoupçonnât d'une action auſſi barbare , & elle crut que ſon mari touchant à ſes derniers inſtants, avoit des affaires importantes à communiquer au Sophi ; elle ſe retira , non ſans être accablée d'inquiétudes.

Zamor dit au Sophi qu'il prît garde à ſa vie , qu'elle pouvoit être attaquée comme l'avoit été la ſienne , qu'il mouroit content , puiſqu'il pouvoit encore lui rendre un important ſervice , en l'avertiſſant qu'il avoit des ennemis dangereux ; & que pour lui il étoit la premiere victime de ſon attachement à ſa per-

ſonne. Zamor ne put rien ajouter davantage. Les remédes opérerent & lui firent faire des efforts ſi violents, qu'on crut qu'il alloit rendre les derniers ſoupirs; cependant ce fut-là ce qui le ſauva. Quelques heures après il lui prit une grande foibleſſe, & le Médecin qui étoit à côté de ſon lit, dit qu'il répondoit de la vie du malade, pourvu qu'on le laiſſât dans une profonde tranquillité; tout le monde s'éloigna & le Sophi retourna dans ſon appartement, très-allarmé des avis de Zamor.

Kadek avoit été un des plus empreſſés auprès du Viſir; il s'imaginoit bien d'où partoit le coup, & en ſortant d'avec lui, il alla rêver dans les jardins du Palais; la nuit l'y ſurprit, il ne ſongeoit pas à ſe retirer, & prenoit triſtement le chemin d'une

allée ſombre, quand il ſe ſentit frapper de pluſieurs coups par un homme qui ſe perdit dans l'obſcurité, quand il crut que Kadek avoit aſſez de bleſſures pour en mourir. Celui-ci eut à peine la force de marcher quelques pas, il ſe laiſſa aller ſur la terre en pouſſant quelques cris; & ſans des Jardiniers qui paſſerent, il ſeroit mort infailliblement ſur la place; ils furent attirés près de lui par ſes plaintes, & le porterent au Palais ſans connoiſſance. Le bruit ſe répandit bientôt que Kadek venoit d'être aſſaſſiné. Le Sophi y courut déſolé, & donna, dans cette occaſion, à ſon favori toutes les marques d'une amitié véritable.

On fit, par ſon ordre, des perquiſitions pour découvrir les auteurs de tant de déſaſtres. Il étoit bien éloigné de ſoupçon-

ner que ſa ſœur en fût coupable. Les Chirurgiens qui viſiterent les bleſſures de Kadek, annoncerent qu'il n'y en avoit aucune de mortelle; ſon embompoint avoit garanti ſa vie, il en fut quitte pour ſon ſang qu'il avoit preſque tout perdu. On lui défendit de parler pendant pluſieurs jours; & malgré ſon impatience, il fut obligé de remettre à un autre tems à inſtruire le Sophi des deſſeins de ſa ſœur, & ôter à cette Princeſſe les moyens de faire à l'avenir du mal à perſonne.

Kadek n'eut pas plutôt la liberté de parler qu'il en fit uſage pour perdre Almanzine; il l'accuſa d'avoir empoiſonné ſon mari, de l'avoir fait aſſaſſiner lui-même, & d'avoir des deſſeins contre la perſonne du Sophi. *Tranſcendant* ne put apprendre

ſans frémir, tous les forfaits de ſa ſœur. Il la fit arrêter ſur le champ, & conduire dans un vieux Sérail, à cinquante lieues d'Iſpaham, où étoient renfermées les femmes de l'Empereur défunt. Le Sophi ne comptoit pas borner ſa vengeance à la priſon de la Princeſſe. Mais il vouloit attendre le rétabliſſement de Zamor, pour ordonner de ſon ſupplice. Il craignoit que dans l'état où ſon Viſir ſe trouvoit, le ſort d'une femme qu'il avoit aimée ſi fortement, & que peut-être il aimoit encore, ne nuiſît au recouvrement de ſa ſanté.

Pendant toute ſa maladie, Almanzine n'avoit guerès quitté la chambre de ſon mari. Elle étoit déſeſpérée en apparence de l'accident funeſte qui lui étoit arrivé. Zamor la regardoit avec des

yeux qui lui reprochoient ſon crime ; mais il ne lui dit pas un mot qui pût lui faire croire, qu'il l'en ſoupçonnoit ; il ſe contenta de prendre des précautions prudentes pour éviter de nouveaux malheurs. Le Sophi lui avoit donné des gardes, & ſes Officiers faiſoient l'eſſai de toutes les nourritures qu'il prenoit ; mais il étoit plus affermi que jamais dans la réſolution de quitter la Cour.

Pendant ce tems le Prince Amir, frere du Sophi, qui étoit dans ſon gouvernement, mourut preſque ſubitement, non ſans ſoupçon d'avoir été empoiſonné. L'Impératrice qui étoit groſſe, donna un Prince à l'Empire, & ſa naiſſance fit diverſion pour quelque tems à la conſternation où tout le monde étoit pour les accidens multipliés qui venoient d'arriver coup ſur coup.

Après plusieurs mois de convalescence, Zamor recouvra sa santé, & se disposoit à la retraite, lorsque diverses circonstances l'engagerent encore dans de nouveaux malheurs. Zamor avoit sollicité si fortement le Sophi en faveur de sa femme, qu'il obtint sa grace en partie : *Transcendant* au lieu de la faire étrangler, comme il l'avoit résolu d'abord, se contenta de la laisser dans ce vieux Sérail, sans s'informer seulement si elle étoit au monde. Le Sophi qui étoit souvent bon, & jamais méchant que dans les premiers moments de sa colere, oublia bientôt qu'il avoit eu une sœur coupable, & reprit ses amusemens ordinaires.

Kadek reprit aussi toutes ses forces & son embonpoint, & n'en parut que plus beau aux yeux des femmes, & plus cher au Sophi,

par les preuves qu'il lui avoit données de ſon attachement. Cette proſpérité l'endormit, & comme on ne ceſſoit de lui donner des fêtes pour le féliciter de la maniere heureuſe dont il avoit échappé aux dangers, il perdit bientôt de vûe ſes devoirs.

Il ſembloit que Zamor dût être heureux. Que pouvoit-il lui arriver de fâcheux? Il commençoit à ſe guérir d'une paſſion qui l'avoit rendu malheureux. Il ne voyoit plus dans Almanzine qu'une femme coupable des plus noirs attentats. Ses charmes commençoient à s'effacer de ſon cœur, & ces impreſſions ſi douces qui avoient fait ſi longtems ſes délices, avoient quitté la place à des treſſaillemens d'horreur; il ne ſe rappelloit plus cette Princeſſe que pour la déteſter & chaſſer par dégré la tendreſſe qu'il

avoit ſentie pour elle autrefois. A meſure que ſon cœur devenoit plus libre, il perdoit le goût de la ſolitude, & il parvint en moins d'un an à oublier totalement ce projet. Mais il étoit décidé que ſa vertu le plongeroit dans de nouveaux malheurs, & que ſon eſprit & ſon bon ſens ne le tireroient jamais d'aucuns.

Almanzine étoit femme à ſe donner la mort, ſi elle n'eût conſervé quelques eſpérances de s'échapper du Sérail où elle étoit étroitement gardée. Elle y étoit allée avec une fermeté qui ſurprit ſes conducteurs. Le ſéjour n'en étoit pas agréable pour une Princeſſe ambitieuſe ; elle n'y voyoit que des Eunuques & des femmes choiſies exprès pour veiller ſur ſes moindres mouvemens. Il étoit défendu expreſſément de lui laiſſer aucune communica-

tion avec les autres femmes ren fermées comme elle. Son imagination & son courage étoient les uniques moyens d'où elle pouvoit tirer des ressources dans son malheur. Il y alloit de la vie pour tous ceux qui étoient commis à sa garde, de la laisser parler à qui que ce fût. Cependant elle sçut, à force de promesses & d'insinuations adroites, corrompre un de ses Eunuques. Elle lui fit envisager une fortune & la liberté, s'il vouloit faire tenir une lettre à un des Officiers de la garde du Sophi. L'Eunuque auquel il restoit des yeux & un cœur, qui voyoit une belle Princesse qui lui promettoit des avantages après lesquels il avoit soupiré depuis longtems, se chargea donc du billet d'Almanzine; il le fit rendre sûrement à Ispaham, & attendit avec impatience quel en

ſeroit le ſuccès. Le billet contenoit que tel jour à telle heure elle mettroit le feu dans le Sérail, & qu'il eût à tenir dans le voiſinage des chevaux prêts pour la conduire dans le pays le plus voiſin des frontieres de la Perſe. L'Officier reçut la lettre, exécuta ponctuellement ſes ordres, & Almanzine ayant mis le feu à ſon appartement, tout le Sérail fut bientôt en flammes; elle en ſortit à la faveur du déſordre de cet incendie, ſans qu'on s'apperçût de ſa fuite; & elle échappa ainſi aux flammes aux dépens d'une centaines d'infortunées qui y périrent.

Elle trouva à la ſortie du Sérail l'Officier qui l'attendoit avec des chevaux; elle prit la route du port le plus voiſin, & s'embarqua avec lui. Tout le monde crut qu'elle avoit péri com-

me les autres dans l'embrasement du vieux Sérail, & le Sophi étoit très-content d'en être débarrassé, sans avoir été obligé de la faire étrangler, comme il l'avoit résolu d'abord. Zamor fut assez bon pour pleurer son sort, & oublia dans ce moment tous les sujets qu'il avoit de la détester, pour ne songer qu'à la tendresse qu'il avoit eue pour elle & aux qualités éminentes de cette Princesse. Ses regrets firent néanmoins place à la tranquillité, & si son cœur en conservoit encore l'image, elle ne lui coûtoit plus de soupirs; son ame reprenoit peu à peu tous ses droits, & sa liberté.

Il étoit resté à Zamor une tendre mélancolie; son cœur accoutumé à la tendresse sentoit un vuide immense qui n'étoit rempli que par les affections de la

ſociété, mais qui n'étoient pas capables d'occuper les momens de loiſir que lui laiſſoient l'exercice de ſes devoirs, & le ſoin des affaires importantes de l'Etat. Funeſte ſenſibilité, faut-il que vous faſſiez le malheur des plus honnêtes gens, & qu'il n'y ait de bonheur réel que pour les ames de fer!

Zamor paſſa une année entiere dans cet état de langueur; le tems effaça enfin l'idée d'Almanzine, & il vivoit dans un état d'indolence ſi fort à charge aux cœurs tendres. Il lui arriva une avanture, dont ſa vertu le fit triompher. Une veuve d'Iſpaham avoit une fille d'une beauté merveilleuſe. Cette mere étoit dans la plus grande indigence, cent fois elle avoit été ſur le point de vendre cette fille pour eſclave, au premier qui en auroit voulu,

lorſqu'elle fit réflexion qu'il falloit l'offrir à Zamor, dont la douceur & la probité étoient connues de tout le monde. Peut-être, diſoit cette infortunée dans le fort de ſa douleur, le ſage & charmant Viſir s'attachera à ma fille.

Almaïde, (c'eſt ainſi qu'on nommoit cette fille deſtinée à l'eſclavage) aimoit un jeune Perſan d'une fortune preſque auſſi bornée que la ſienne, & qui ne pouvoit rien pour elle, que l'aimer avec une ardeur dont la belle Almaïde faiſoit ſa félicité, malgré ſon indigence & celle de ſon Amant. Elle penſa mourir de douleur à la premiere propoſition que lui fit ſa mere; cependant il fallut lui obéir, & elle la ſuivit chez le Viſir.

Ces femmes ſe rendirent au Palais de Zamor, & demanderent

inſtamment à lui parler. Le Viſir étoit acceſſible à tous ceux à qui il pouvoit être utile. Almaïde étoit couverte d'un grand voile, & ſes yeux étoient baignés de larmes, elles ſe jetterent toutes les deux aux pieds de Zamor. Vous voyez, lui dit la mere en tremblant, une malheureuſe à qui il ne reſtoit qu'un bien précieux à la vérité, & ce bien eſt ma fille que vous voyez : alors elle découvrit la jeune Almaïde ; puiſſiez-vous la trouver auſſi belle qu'elle l'eſt à mes yeux! Zamor fut ébloui des charmes d'Almaïde ; levez vous, lui dit-il, vous n'êtes pas faite pour être humiliée. Que vous faut-il, dit-il à la mere, pour vivre honnêtement ? Cette femme ſe borna à une ſomme modique, & Zamor lui repliqua : puiſque cette ſomme vous ſuffit, je vous en donnerai le double.

Tâchez

Tâchez de vivre heureuſes. Je n'attache qu'une condition à mes bienfaits. C'eſt de faire vivre Almaïde dans la vertu. Si j'apprend qu'elle ſe dérange, je vous retirerai mes ſecours, & ſi elle trouve un époux, je contribuerai à ſon établiſſement. La mere voulut ſe retirer ſeule & laiſſer Almaïde avec Zamor, pour lui marquer ſa reconnoiſſance; mais Zamor s'étant apperçu de ſon deſſein, la rappella & lui dit : remenez votre fille, voilà une année de votre penſion qui ne vous ſera pas comptée. Revenez ſeule chercher ce que je vous ai promis. La réputation d'Almaïde exige ces ménagemens, & vous, fille charmante, ſoyez ſage & bonne, vous trouverez en moi un protecteur & un ami.

Almaïde ſe jetta ſur les mains du Viſir, & ne lui exprimoit ſa

reconnoiſſance que par un tendre ſilence. Zamor lui fit quelques queſtions pour lui ôter une ſenſibilité qui pouvoit lui nuire. Il lui demanda ſi perſonne ne l'avoit recherchée en mariage. Ha ! Seigneur, répondit Almaïde, vous me voyez pénétrée des ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance pour vous. Oui, Seigneur, j'aime depuis l'enfance un jeune Perſan que vos bienfaits vont combler de joie. Envoyez-le moi, reprit Zamor, s'il a du mérite je ferai quelque choſe pour lui. Oui, Seigneur, il en a, reprit vivement Almaïde, je vous réponds de la droiture de ſon cœur, & de ſa probité. C'eſt beaucoup, reprit Zamor ; mais j'en ai déja bonne opinion, puiſqu'il a ſçu vous plaire. Que fait-il ? Seigneur, reprit Almaïde, il s'occupe à l'étude

des loix & de la Philosophie. Je ne m'étonne plus, dit Zamor, s'il n'est pas riche : qu'il vienne, vous pouvez l'un & l'autre compter sur mes bienfaits.

Ces femmes se retirerent avec les sentimens de respect & d'admiration qui étoient dûs aux vertus de Zamor. Cette action lui donna une certaine joie intérieure que l'ame éprouve quand elle est belle & qu'elle a fait le bien. La tristesse est un état qui fait honte à l'humanité. On ne ressent du chagrin qu'en conséquence des procédés des autres, ou parce qu'on est mécontent des siens. Chaque action qui blesse l'honneur ou l'équité, nous met mal avec nous-mêmes, & les belles actions donnent de la gayeté. On est si charmé, en rentrant en soi-même, de pouvoir

s'applaudir de ſa conduite & dire : j'ai fait un heureux aujourd'hui. Cette idée meneroit peut-être un peu loin une belle femme ; mais il n'eſt point queſtion ici de galanterie. Je doute même qu'une femme aimable qui voudroit faire le bonheur de pluſieurs hommes, le fît en effet. C'eſt l'idée que nous attachons aux objets qui nous les rend précieux, & je ſuis convaincue qu'on ne pourroit en avoir qu'une très-mauvaiſe d'une femme qui voudroit faire plus d'un heureux.

De toutes les femmes de la Cour, Zamor ne voyoit d'habitude que l'aimable Fedime. Il trouvoit dans ſa ſociété cette franchiſe ſi rare, & cet eſprit plein d'agrémens ſi difficiles à rencontrer. Fedime penſoit préciſément de Zamor ce que Zamor penſoit d'elle. Elle eſtimoit

ſes qualités, & avoit pour lui la plus grande confiance. Son époux étoit cher à Zamor, & l'Emir l'aimoit parfaitement. Zamor voyoit aſſidument ces époux; il diſtinguoit tout le mérite de Fedime. Qu'il eſt difficile de voir à toute heure une femme que l'on trouve charmante, & d'en reſter pour elle à la ſimple eſtime! Zamor ne ſoupçonnoit point ſon cœur, & il avoit toujours été ſi malheureux par ſes ſentimens, qu'il crut que le plaiſir qu'il ſentoit auprès de Fedime, n'étoit que l'effet de l'amitié; mais il commença à la voir dans les momens où il étoit le plus occupé des affaires de l'Etat. Fedime devenoit une ombre devant ſes yeux. En s'éveillant, il la voyoit, & ſon image ne le quittoit plus le reſte du jour. Il ſe plaiſoit à l'entendre; tout ce

qu'elle disoit avoit des charmes pour lui : sa beauté faisoit de vives impressions sur son cœur, & il ne la regardoit plus sans ressentir une tendre émotion. Il voulut d'abord rejetter ces mouvemens, mais envain. L'amour le plus vrai & le plus délicat s'étoit emparé encore une fois de son ame. Il aimoit, & qui ? La femme de son meilleur ami. Sa probité en gémit, quand il vint à examiner la nature de ses sentimens pour Fedime. Il se détermina à la voir & à l'aimer sans jamais lui découvrir une passion qu'il sçavoit bien devoir être mal reçue. Quand il étoit auprès d'elle & qu'il sentoit son ame pressée ; & ses yeux chargés de tendresse, il prétextoit des affaires & sortoit. Il mena pendant quelques mois cette conduite singuliere. Un jour qu'il étoit seul au-

près d'elle, Fedime lui fit des queſtions ſur les ſentimens qu'il conſervoit pour ſa femme, & quels effets avoient produit ſur ſon cœur ſes procédés cruels. Zamor lui avoua ingénuement ce qu'il avoit éprouvé, & lui dit emporté par ſon amour, qu'il étoit ſorti d'un eſclavage pour rentrer dans un autre. Quoi, lui demanda Fedime, aimeriez-vous encore ? Zamor ne repondit rien, mais il la regarda avec tant d'amour, que croyant lui rappeller un ſouvenir heureux, elle le preſſa de lui nommer la perſonne pour qui il avoit une paſſion ſi ſérieuſe. Que me ſerviroit-il de vous le dire, reprit Zamor ? Vous ne m'eſtimeriez plus, ſi je vous faiſois cet aveu. Quoi, dit Fédime, auriez-vous fait un choix indigne de vous ? Ha ! s'écria vivement Zamor, c'eſt parce qu'il m'ho-

nore trop, que je n'ose vous l'avouer.

Fedime crut que c'étoit la Reine que Zamor aimoit, & remplie de cette idée, elle voulut lui représenter, que sage comme il étoit, il faisoit très-mal de tromper son Souverain, & d'abuser de la liberté que le Sophi lui donnoit auprès d'Azama. Je suis étonnée, ajouta-t elle, qu'après avoir aimé une Princesse aussi belle qu'Almanzine, vous ayez pû vous attacher à la Reine qui n'est aimable de figure ni de caractere. Zamor l'avoit écoutée sans lui répondre; mais ne pouvant résister à l'envie de la détromper, il lui protesta qu'il n'avoit jamais eu pour Azama, que les déférences qu'il devoit à son rang; que la personne qui le charmoit n'étoit point inférieure à Almanzine du côté des charmes,

mens, & qu'elle ignoroit le penchant qu'il se sentoit pour elle. Vous êtes bien discret, dit Fedime, si votre Maîtresse vous voyoit des mêmes yeux que moi, vous auriez grand tort de lui cacher vos sentimens, je vous exhorte à ne pas différer à les lui apprendre.

Ce discours de Fedime n'étoit qu'obligeant; mais les amants ont la méthode de tourner tout à leur avantage : Zamor crut avoir été pénétré, & qu'on lui permettoit de parler, il leva des yeux timides sur Fédime, & sembloit chercher dans les siens de quoi le rassurer. Il oublia l'Emir, ses vertus & ses résolutions, & dit à Fédime qu'elle étoit l'objet de ses plus tendres adorations, & qu'il ne vouloit plus vivre que pour elle.

L'étonnement de Fédime l'em-

pêcha d'interrompre un aveu qui l'offenſoit. Mais quand elle fut revenue à elle, elle lui fit ſentir avec cette douceur & ces ménagemens, qu'une femme vertueuſe & polie a toujours pour un homme qu'elle eſtime, que ſa paſſion ne pouvoit jamais être payée de retour; qu'elle aimoit ſon époux, & que ce même époux étoit le meilleur de ſes amis. Enſuite regardant fixement Zamor & voyant qu'il avoit les yeux humides: Zamor, lui dit-elle, d'un ton affectueux, ſoyez mon ami, & vous aurez tout lieu de vous louer de votre ſort; ſi vous attachez quelque bonheur à l'amitié que j'ai pour vous, je vous traiterai ſi bien comme ami, je vous accorderai tant d'eſtime, que je ne mettrai de différence entre mon mari & vous que celle que l'honneur me preſcrira,

Mais ſi vous conſervez de l'amour pour moi, ſouvenez-vous bien de ne jamais me parler de vos ſentimens, je ne veux ni ne dois les entendre.

Zamor s'étoit laiſſé emporter par un faux eſpoir ; le diſcours de Fedime lui rendit toute ſa raiſon. Il eſt vrai, lui dit-il, que je ſuis coupable de vous avoir découvert que je mourois d'amour pour vous : mais je m'étois encouragé ſur un compliment qui n'étoit que poli, à vous ouvrir mon ame. Oui, Madame, ajouta-t-il, je m'étois condamné à un ſilence éternel. Prenez-vous en à vous même ſi je l'ai rompu, & permettez que je me retire pour gémir d'une faute involontaire.

Le ton de Zamor & cet air pénétré que les vrais Amants ont toujours, toucherent Fedime

jusqu'aux larmes. Ah ! Zamor, lui dit-elle, pourquoi faut il que je vous aye inspiré un amour que je ne puis partager ? Que vous me causez de douleur ! Oui, je voudrois pour la moitié de mon sang, que vous n'eussiez pour moi que de l'estime. Mais la raison qui est si supérieure en vous, me fait espérer que vous réduirez vos sentimens à une tendre amitié. Vous me connoissez, reprit Zamor, croyez que je ne changerai jamais pour vous ? Non, vous pouvez bien me forcer à ne point vous parler de ma tendresse ; mais jamais elle ne sortira de mon cœur. Croyez-vous que je n'aye pas long-tems combattu le tendre penchant qui me portoit vers vous ? Ha ! que vous me feriez injure, si vous le pensiez sérieusement. Cet amour a pris nais-

ſance ſans que je m'en apperçuſſe : tous les efforts que j'ai faits depuis ont été inutiles. Mais je vous jure que je n'ai jamais conçu la moindre eſpérance qui pût vous offenſer ; & je vous promets que je me priverois plûtôt de votre vûe qui m'eſt ſi chere, que de vous déplaire. Je n'attends rien du tems & de la raiſon, je vous aimerai malgré vous, malgré mes devoirs, & peut-être malgré moi-même, je le ſens bien

En cet endroit, Zamor ſe ſentit l'ame tellement preſſée, que ſes yeux fondirent en larmes. Il ſortit bruſquement pour aller s'enfermer & rêver à ſon malheur. Il faut avouer que ſon eſprit & ſon bon ſens ne pouvoient ni le garantir de la paſſion qu'il avoit dans le cœur, ni l'en guérir, ni en inſpirer à Fedime.

Zamor éprouvoit des peines d'une eſpéce nouvelle, ſon exacte probité n'avoit jamais ſouffert aucune atteinte, il n'auroit pû ſe réſoudre de ſang froid à trahir ſon ami. Cependant ſi ſa femme l'eût aimé, quelle tentation ! Etoit-il croyable qu'il eût laiſſé échapper ſon bonheur par une ſotte délicateſſe ? Auroit-il ſuccombé ? Auroit-il fui ? Je laiſſe cette queſtion à réſoudre à ces gens qui prononcent hardiment ſur tout, & qui s'imaginent connoître tous les replis du cœur humain Pour moi que l'expérience n'a point rendu habile ſur les paſſions, je me garderai bien de décider cette queſtion : je haſarderai ſeulement de dire qu'à la place de Zamor les forces n'euſſent pas ſecondé ma probité. Mais j'oublie qu'il n'appartient point aux femmes de dé-

cider ſur des matieres qu'elles n'entendent pas.

Zamor ne fut pas plûtôt libre de réfléchir ſur la converſation qu'il venoit d'avoir avec Fedime, qu'il ſentit qu'il n'y avoit que l'abſence qui pût effacer les tendres impreſſions qu'elle avoit faites ſur ſon cœur. Il ſe confirma dans la réſolution de quitter la Cour & d'aller revoir le Prince Hermite dans ſa ſolitude. Mais il étoit décidé que ſon eſprit ne le garantiroit de rien, & qu'il ſe trouveroit forcé de céder aux circonſtances.

Que les hommes ſont injuſtes, même ceux qui ont le plus d'équité! Zamor ne ſe trouvoit point heureux de poſſéder l'eſtime & l'amitié d'une femme qu'il adoroit. La jalouſie ſe gliſſoit dans ſon ame; & de qui étoit-il jaloux? De ſon ami. Cet homme ſi ſage,

ſi prudent, avec tant d'eſprit n'étoit pas plus exempt de foibleſſes que les hommes ordinaires. Il en triomphoit quelquefois ; mais c'étoit avec tant de peines, que s'il étoit content de ſa vertu, ſon cœur n'en étoit pas plus ſatisfait. Il ſembloit même que tout fût préparé pour mettre ſa ſageſſe aux plus cruelles épreuves.

Un jour il vint chez Fedime plûtôt qu'à l'ordinaire ; il ne trouva perſonne ſur ſon paſſage qui pût l'avertir qne Fedime repoſoit. Il parvint juſqu'à l'alcove où elle étoit endormie. Ses femmes étoient retirées, tout étoit calme dans ſon appartement, le reſpect l'empêcha d'abord d'approcher : mais quelle circonſtance pour un Amant délicat ! Fedime preſque nue, voluptueuſement couchée dans des carreaux

qui laiſſoient une place auprès d'elle. Zamor fait quelques pas en tremblant, & conſidérant des charmes qu'il idolâtroit, il ſe mit à genoux. Mais Fedime dormoit : que lui ſervoit cette attitude reſpectueuſe ? Hélas ! à rien : il contemploit à la vérité ; mais l'admiration eſt bonne quand on a été plus heureux.

Un Amant aimé peut s'amuſer à conſidérer l'objet qui vient de faire ſa félicité; il eſt dédommagé de la contrainte d'une complaiſance momentanée ; mais le tendre Zamor n'eſpéroit rien ; le haſard offroit à ſa vûe tous les charmes de Fedime. Falloit-il fuir ? Non, il fit bien de reſter. Emporté cependant par ſon amour, il oſa porter la bouche ſur des mains, ſur des bras le plus doucement qu'il put. Un Amant s'imagine

appuyer légérement, & cela n'eſt pas toujours vrai.

Zamor déroba à Fedime d'innocentes faveurs, comme s'il eût fait un crime : mais elle dormoit toujours, & ſon ardeur augmentoit. Le moyen de réſiſter à donner à cette gorge divine qu'il voyoit découverte, des marques d'une paſſion où elle entroit pour quelque choſe : car il a été décidé il y a longtems qu'une belle gorge étoit un motif de plus pour faire naître l'amour, & pour faire tourner la tête à un Amant quand bien même il ſeroit ſeul : que l'on juge ſi Zamor étoit tranquile en conſidérant une femme qui réuniſſoit toutes les beautés dont la nature avare ne diſtribue aux autres que de foibles parties. Zamor donna donc un baiſer qu'il crut léger, à cette

gorge ſi ſupérieure à celles qu'il avoit déja vûes. Mais Fedime ſe réveilla à cette careſſe, étendit ſes beaux bras autour du col de Zamor qu'elle prit pour ſon époux, & le ſerrant tendrement, elle lui donna ces noms ſi doux que l'hymen autoriſe, & qui ne ſont pas toujours pour l'époux une marque d'amour.

L'amoureux Zamor penſa expirer de plaiſirs de l'erreur de Fedime. Cependant au ſein du bonheur, il s'y déroba, & fit un effort inoui pour s'arracher de ſes bras. Mais quel retour, Grand Dieu ! prévoyoit-il ? Sa Maîtreſſe irritée, ſon ami outragé, ſa probité flétrie, ſa délicateſſe mortifiée, tout le ſauva du pas dangereux qu'il alloit franchir.

Après avoir donné de tendres baiſers à Fedime, qui s'étoit ren-

dormie, il s'éloigna avec précipitation, & cependant avec douleur, fermant les yeux & appellant à son secours sa force & sa vertu; il sortit de l'appartement.

Il n'eut pas fait dix pas dans l'antichambre de Fedime, qu'il rencontra l'Emir. Celui-ci le voyant ému, lui demanda ce qu'il avoit: Je viens, reprit Zamor, de trouver votre femme endormie dans l'état le plus séduisant où jamais elle pût être. Elle a fait sur mes sens l'impression qu'elle auroit fait sur tout autre qui ne se seroit pas ressouvenu comme moi de ce qu'il vous devoit à tous les deux. Je m'éloigne agité, parce que je dois l'être. Allez jouir, ajouta-t-il en soupirant, du bonheur qui vous attend dans les bras de Fedime, & laissez-moi m'applaudir de

l'effort que je viens de faire, car il eſt grand.

L'époux de Fedime courut inquiet auprès d'elle ; elle avoit été ſurpriſe de ne plus le trouver quand elle s'étoit réveillée. Son erreur duroit encore quand l'Emir parut : il commença à lui faire des queſtions fort indiſcrettes ; elle y répondit ſans doute d'une façon propre à augmenter ſon inquiétude ; il rêvoit profondément, quand Fedime lui en demanda la cauſe ; il la lui dit ; elle fit un cri qui la perdit. L'Emir crut que ſon ami l'avoit trompé par une fauſſe confidence, & il courut tout furieux le chercher pour en tirer raiſon.

Dès qu'il apperçut Zamor, il lui cria de ſe défendre, & qu'il venoit pour le punir de ſon ingratitude & de ſa perfidie. Zamor qui ne ſe ſentoit pas cou-

pable voulut eſſayer de remettre l'eſprit de l'Emir, & lui proteſtoit qu'il n'avoit fait aucun crime dont il pût ſe faire de reproche. Mais cet époux que la jalouſie rendoit inſenſé, portoit des coups à Zamor, qui fut obligé de ſe mettre en défenſe, & voyant qu'il en vouloit à ſa vie, il fut contraint de chercher ſérieuſement à ſe défaire d'un ennemi que rien ne pouvoit calmer. L'Emir fut bleſſé & n'en devint que plus furieux. Zamor enfin dans la chaleur du combat porta un coup mortel à l'époux de Fedime & l'étendit à ſes pieds.

Zamor déſeſperé de ce qu'il venoit de faire, fit donner à l'Emir tous les ſecours qui dépendirent de lui. Le terme de lâche ſéducteur qu'il lui avoit entendu prononcer à pluſieurs repriſes l'avoit mis au fait des cauſes de ſa

fureur ; Zamor fit conduire ce malheureux époux chez lui, & écrivit à Fedime le détail de ce fatal événement.

L'Emir reprit connoissance & vécut encore deux jours, pendant lesquels sa femme lui fit connoître son injustice, & justifia pleinement Zamor ; je meurs avec moins de regret, dit cet époux infortuné, puisque je vous laisse en Zamor un ami vertueux. Voyez-le, ma chere Fedime, & consolez-vous avec lui de ma perte ; je l'ai forcé de se défendre, s'il ne m'eût blessé, je l'aurois infailliblement percé moi-même, mon intention étoit de lui arracher la vie. Je suis plus coupable que lui, puisque j'ai fait injustice au plus honnête homme d'Ispaham : ha ! ma chere Fedime que j'ai de regrets .....
A ces mots l'Emir tomba dans

une grande foibleſſe, & quelques heures après il expira dans les bras de l'inconſolable Fedime, qui manqua en mourir de douleur.

Zamor tomba dangereuſement malade de chagrin de cet événement; il perdoit un ami, il connoiſſoit toute la délicateſſe de Fedime, & il avoit tué ſon époux. Quelle eſpérance lui reſtoit-il? Le Sophi avoit ſçu ſimplement le détail de ce combat, mais il ignoroit ce qui y avoit donné lieu. La maladie de Zamor empêchoit qu'il n'eût les éclairciſſemens qu'il déſiroit. Il ſoupçonna Fedime d'un commerce ſecret avec ſon premier Viſir, & en fit des contes à ſon ordinaire.

Tout ce que diſent les Souverains eſt adopté par tout le monde. On crut bientôt que cette intrigue étoit véritable, puiſque

le Sophi en étoit inſtruit : & la réputation de Fedime & de Zamor furent bientôt attaquées. Fedime apprit cette calomnie avec un extrême déſeſpoir & ſe hâta de juſtifier ſa conduite, en publiant elle-même les circonſtances de ce malheureux événement. Les bons eſprits la crurent, & les méchants reſterent dans leur opinion : mais comme ceux-ci font le plus grand nombre, Fedime ſe condamna à ne plus voir Zamor, & à vivre éloignée de la Cour.

Eh bien, que peut-on répondre aux preuves que je viens d'aporter de l'inutilité de l'eſprit & du bon ſens ? Zamor & Fedime en étoient-ils plus heureux pour être les deux perſonnes les plus ſpirituelles d'Iſpaham ? Zamor, dont le tempérament étoit dans toute ſa force, recouvra ſa ſanté ; mais il

lui resta un ennui de la vie qui faisoit honneur à son ame : il fut désespéré, quand il apprit les bruits qui avoient couru sur son compte, & sur celui de Fedime. Quelle matiere à réflexion ! Pour qui le bonheur est-il donc fait ; s'écrioit-il ? Fedime, la plus belle, la plus sage & la plus spirituelle femme de toute la Perse, est livrée, depuis l'âge de raison, au sort le plus triste, trompée dans ses desseins, abusée dans ses affections, outragée dans son choix, dupe dans sa tendresse, poursuivie par son malheur, privée des objets qui lui sont les plus chers. A qui donc sont destinés la félicité & le repos ? Oui, je le vois, il faut être trompeur, faux, vil & méchant, pour jouir en paix de la fortune & des plaisirs ; saisir les occasions du bonheur aux dépens de sa probité ; ne se servir

de son esprit que pour tromper les autres, & pour profiter de leur sottise. Voilà à quoi sert l'esprit. Mais quel fatal présent, quand il est uni avec les vertus? de quel usage est-il alors? Qu'ai-je fait moi, pour éprouver les infortunes les plus cruelles? Quel tort ai-je causé à personne, pour être le plus malheureux de tous les Etres? Oui, j'irai dans le fond d'un désert, je fuirai les hommes & les événemens, puisqu'ils me sont funestes. Le bon sens que j'ai reçu de la nature ne me servira plus qu'à me faire envisager ce qu'il faut attendre des hommes, quand on est vertueux.

Il y a des gens qui trouveront les réflexions de Zamor vaines; mais on doit être disposé à les lui passer en faveur de son mérite, & de ses malheurs. Il ne pouvoit se cacher à lui-même, ni sa ver-

tu ni ses qualités ; & c'est au fort de son chagrin qu'il se récrie contre l'injustice du sort qui le poursuit. C'est à lui-même qu'il parle, & il n'y a gueres d'honnêtes gens qui ne se disent quelquefois qu'ils méritent les faveurs de la fortune, & que tel qui en est accablé mériteroit mieux d'être à leur place.

Zamor ne voulut pas cependant s'éloigner de la Cour sans avoir vû Fedime encore une fois ; il se rendit chez elle, & lui dit qu'il venoit lui faire part de ses desseins & lui dire un éternel adieu. Fedime l'écouta avec émotion & lui demanda un éclaircissement dont elle entrevoyoit de funestes suites. Je ne sçai pas, Madame, lui dit-il, si mon désespoir me fera finir mes jours philosophiquement ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que pour peu que

vous daignez vous intéresser à mon sort, je ne puis mourir entierement malheureux. Vous sçavez, lui répondit tristement Fedime que mon intention ne fut jamais de vous chagriner. Je m'en prends à mon sort, des malheurs que j'ai essuyés, & je distingue Zamor vertueux d'avec Zamor coupable d'une action forcée qu'il n'eût jamais commise s'il eût été le maître des événemens. Mon estime pour vous est la même, ajouta-t-elle en soupirant, & si le sort eût disposé de mon époux, par une autre main que par la vôtre, je vous aurois prouvé que je connois toute l'étendue de votre mérite. Est-il bien vrai, reprit Zamor transporté? Quoi votre cœur n'auroit pas été insensible à l'ardeur du mien; cette vive & respectueuse tendresse que vous m'avez inspirée auroit été payée

de retour. Ha, Fedime, que me faites-vous envisager ! Faut-il que dans le tems que vous donnez à mon cœur la joie la plus pure, vous l'empoisonniez par des regrets ? Mais me voilà du moins persuadé que vous ne me haissez point ; si le tems pouvoit effacer de votre esprit des circonstances....... Arrêtez, lui dit Fedime, les coups que mon époux a reçus de votre main, n'auront pas été moins portés dans dix ans qu'aujourd'hui, le tems ne peut pas mettre de changement dans mes devoirs, & je ne pourrai jamais oublier que vous êtes le meurtrier de mon mari. Oui Zamor, mon cœur n'étoit point à votre ami, l'amitié & l'estime me tenoient lieu d'amour. J'avois aimé Kadek, & il ne me restoit plus de lui qu'un souvenir fâcheux ; mon cœur fait pour ai-

mer, avoit reçu des impreſſions pour vous qui ne m'ont jamais fait rougir. Maîtreſſe de mes ſentimens & de mon extérieur, j'étois ſûr que vous ne vous apperceveriez jamais de la tendreſſe que vous m'aviez inſpirée, & dans le tems où vous faiſiez votre félicité de me voir, je faiſois la mienne de vous aimer dans le ſilence. Je ne connois point cet amour turbulent qui n'eſt que transport & qu'égarement. La ſatisfaction d'aimer, de voir ce que j'aime, de découvrir chaque jour les qualités de ſon ame, de recevoir à mes oreilles l'impreſſion de ſa voix, de puiſer dans ſes yeux cette douce chaleur qui n'a rïen de contraire à la vertu. Voilà mes plaiſirs, je n'en connois point d'antres; & ce ſont ceux que vous m'avez fait éprouver. Que cet aveu, cher Zamor, ne vous donne

aucune eſpérance, ma réputation exige que je ne vous voye pas, & ma vertu me fait une loi de vous oublier. M'oublier, s'écria triſtement Zamor, le pouvez-vous, ſi je vous ſuis cher? J'eſſayerai du moins, reprit Fedime en héſitant, il y va de mon repos. Mais quels ſont vos deſſeins? Parlez & ne me cachez rien. Je n'en ai qu'un, repliqua Zamor; c'eſt de mourir; voilà le ſeul qui convienne à ma ſituation & à vos rigueurs. Que voulez-vous que je je faſſe, lui repliqua Fedime? Voulez-vous que je me rende l'objet du mépris de tout le monde? Qu'en vous ſouffrant auprès de moi, je faſſe préſumer que je ſuis contente de la mort de mon mari, pour vous voir avec plus de liberté. On m'a calomniée quand je n'étois point coupable, que ne diroit-on pas ſi je le devenois

venois effectivement ? Le tendre Zamor n'oppofoit à toutes ces raifons que fon amour & le penchant de Fedime ; mais ils étoient trop vertueux l'un & l'autre pour ne pas céder à la néceffité. Zamor obtint feulement qu'il lui feroit permis de venir quelquefois voir Fedime, à condition qu'il ne lui parleroit jamais de fon amour, ni d'aucunes efpérances.

La certitude d'être aimé avoit procuré à Zamor plus de tranquillité ; il perdit encore une fois de vûe fon projet de quitter la Cour, & de s'éloigner des lieux où il pouvoit voir Fedime. Cette aimable femme étoit un lien qui l'attachoit à la vie, quoiqu'il fût le plus malheureux des hommes. Quittons pour un moment Fedime, pour retourner à Almanzire, que nous avons laiffé fuyant avec un Officier de la garde du Sophi.

Après avoir erré dans plusieurs pays, l'Officier qu'on nommoit Dulmac, demanda à Almanzine la récompense de ses services; mais cette Princesse qui n'avoit pas dessein de le favoriser, lui dit qu'il pouvoit tout espérer de sa persévérance & du tems. En conséquence ils voyageoient à peu près comme la Fiancée du Roi de Garbe, la cassette avec eux; & habitant tous les châteaux & les hôtelleries de leur route, il n'est pas à présumer qu'Almanzine ait été plus sage qu'Alaciel. Les circonstances où elle se trouvoit, lui prescrivoient la nécessité de céder. Cependant je n'ai rien appris de la conduite de cette Princesse; & ceci n'est autre chose que des conjectures que me fournissent ses voyages.

Dulmac perdoit de sa timidité & de son respect, à mesure qu'il

vivoit plus familiairement avec Almanzine ; elle ne ſavoit plus quels motifs alléguer à ſes rigueurs, quand Dulmac tomba malade, je ne ſais où, d'une maladie dont il mourut. La Princeſſe ſe vit donc en liberté de choiſir un autre Ecuyer ; mais elle n'en voulut plus prendre, elle aima mieux endoſſer un capuchon, comme avoit fait Zamor en fuyant d'Iſpaham. Ce deſſein formé, elle ſe pourvut d'un habit de Derviche, & au bout de quelques momens, elle ſe vit métamorphoſée en un joli Solitaire. Ses voyages lui avoient un peu bruni le tein, & elle avoit à peu près l'air d'un jeune Novice qui va d'une Maiſon à une autre. Elle ſerra ſes pierreries, prit un bâton ; & dans cet équipage, elle continua hardiment ſes courſes. L'envie de revoir ſa patrie la con-

duiſit en Perſe, & en moins de ſix mois, elle arriva à Iſpaham, s'informa de ce qui ſe paſſoit, & n'y apprit rien de favorable pour elle.

Zamor alloit ſouvent promener ſes chagrins & ſa mélancholie dans les jardins du Sophi; il y étoit un ſoir, lorſque notre Derviche femelle s'apparut à lui. Zamor perſuadé que ſa femme avoit péri dans l'embraſement du Sérail, ne ſongeoit plus à elle; d'ailleurs l'obſcurité qui commençoit à regner, car c'étoit le ſoir, l'empêcha de reconnoître le ſon de voix ni les traits d'Almanzine. Il fit pluſieurs queſtions au Derviche, qui lui répondit qu'il étoit né en Perſe, qu'il avoit quitté Iſpaham de fort bonne heure, qu'il connoiſſoit preſque tous les Grands par leurs noms, & que lui à qui il parloit, ſe nommoit Zamor,

qu'il avoit essuyé de violents chagrins ; & continuant de lui dire certaines particuliarités de sa vie les plus secrettes, il jetta Zamor dans un étonnement prodigieux, voyant que le faux Derviche alloit poursuivre, il l'arrêta avec inquiétude. Si votre passion pour Fedime, ajouta l'Hermite, ne vous préoccupoit pas trop, peut-être reconnoîtriez-vous quelque vraisemblance entre Almanzine & moi. A ces mots, elle disparut comme une éclair, & laissa Zamor dans le plus terrible effroi qu'il eut senti de sa vie

Quoiqu'il eût trop d'esprit pour croire aux apparitions, il ne pût accorder ses idées avec la raison. Il ne pouvoit se persuader qu'Almanzine eût échappé aux flâmes, &qu'elle se fût montrée à sesyeux sous un habit d'Hermite. Qu'étoit donc ce phantôme qui lui

avoit parlé ? Il ne pouvoit le comprendre, & fut quelques jours, ſans que ſon doute fut éclairci.

Zamor retourna au Palais, l'eſprit préoccupé de cette viſion, & rêvoit profondement à ce qu'elle pouvoit ſignifier, quand on lui dit que le Sophi l'avoit demandé. Il courut auſſi-tôt chez lui, & du plus loin que *Tranſcendant* l'apperçut, ah ! Zamor, s'écria-t-il, quel rêve j'ai fait ! J'en ſuis encore tout épouvanté. Il me ſembloit que ma ſœur vivoit encore, & qu'elle avoit tiſſu de ſa main un cordon cramoiſi qu'elle me montroit ; elle me le paſſoit au col ; Azama le prenoit par un bout & ma ſœur par l'autre, & ces deux femmes étoient prêtes à m'étrangler, quand je me ſuis éveillé. Vous me voyez encore tout troublé des efforts qu'il m'a fallu faire pour me tirer des mains de ces

deux furies. Seigneur, répondit Zamor, Votre Hauteſſe a été encore plus heureuſe que moi, elle n'a fait que rêver; pour moi j'ai vû, très-éveillé, l'ombre de la Princeſſe Almanzine, ſous un habit de Derviche. Vous n'y penſez pas, reprit le Sophi, les morts ne reviennent plus, & ſurtout les femmes qui n'ont point d'ames, comme vous ſavez. Vons direz ce qu'il vous plaira, Seigneur, ajouta Zamor; mais un jeune Solitaire, qui a le même ſon de voix & la même taille qu'Almanzine, vient de me parler, & a diſparu comme un oiſeau. Cela eſt bien ſingulier, s'écria *Tranſcendant*, n'y auroit-il pas moyen d'empêcher qu'on eût de pareilles viſions, car elles ſont inquiétantes? Zamor ne voulut pas lui dire ce qu'il penſoit de tout ceci, dans la crainte que l'on ne fît des perqui-

ſitions pour trouver le prétendu Derviche, & que ce ne fût en effet Almanzine échappée du Sérail. Une ſeule choſe l'empêchoit de s'arrêter à cette idée, c'étoit les deux ans qui s'étoient écoulés depuis l'embraſement du Sérail, & il ne comprenoit pas où elle avoit pû reſter pendant ſi longtems ſans être découverte.

Ce fut dans le même tems que *Tranſcendant* commença à ſe laſſer des mauvaiſes plaiſanteries de Kadek. Il ſe trouva dans un repas chez le premier Maître d'Hôtel, avec des amis auſſi étourdis que lui : ils parlerent à tort & à travers des perſonnes de la Cour ; paſſe pour celles-là : mais Kadek ne s'en tint pas là ; il ſe mit ſur le compte d'Azama, & en fit le portrait en homme de goût, qui s'étoit vû plus d'une fois à portée de juger de toutes ſes qualités. Il publia

les anecdotes de ſa vie, comme un homme qui la connoiſſoit bien, médit du Sophi, fit des vers très-jolis, où il y avoit je ne ſçais combien d'eſprit & de méchancetés. Il en dit tant, & donna ſi fort l'eſſor à ſon imagination, que le lendemain il fut arrêté par ordre du Sophi, & conduit dans une fortereſſe ſous bonne & sûre garde. Ce fut envain que Zamor voulut l'excuſer ; envain tenta t-il de faire croire que le vin de Chypre lui avoit bouleverſé la tête ; le Sophi reſta ferme pour la premiere fois de ſa vie.

Almanzine craignant que Zamor allarmé ne mît des gens en campagne pour découvrir ſes traces, changea de déguiſement, & prit celui de Perſan. Zamor qui vouloit s'éclaircir de ſes doutes, cherchoit à la retrouver ; & le cinquiéme jour au ſoir Almanzine

vint auprès de lui, & après lui avoir demandé des nouvelles de la Cour, elle l'engagea dans une converſation fort intéreſſante. Zamor ne reconnut pas le Derviche dans ce Perſan; il lui trouva beaucoup d'eſprit, s'informa de ſon nom & de ce qu'il faiſoit à Iſpaham. Almanzine lui répondit comme elle voulut; & après avoir gardé quelque tems le ſilence, elle ſe leva de deſſus un banc où elle étoit aſſiſe. Zamor, lui dit-elle, vous ne me reconnoiſſez donc pas? Cette Princeſſe que vous avez aimée pendant dix ans eſt-elle bannie de votre eſprit? Oui, lui dit Zamor, je m'en ſouviens encore; mais c'eſt avec horreur. Et moi, dit-elle en s'approchant de Zamor, je ne viens ici que parce que je ne crains point la mort, & que je puis te la donner ſi je voulois; mais je te laiſſe

la vie, à condition que tu ne diras jamais que tu m'ayes vûe. Adieu, ſouviens-toi de... A cet endroit Almanzine entendit du monde qui approchoit de leur côté, & s'éloigna promptement.

Zamor étoit reſté immobile ſur le banc, & ne revenoit point de ſa ſurpriſe, quand il fut joint par quelques Courtiſans. Il ne leur dit rien de ce qui venoit de lui arriver, non par crainte, mais par ménagement pour une Princeſſe qui étoit ſa femme & la ſœur de ſon Roi. Bien loin de ſentir réveiller ſa tendreſſe pour elle, il n'avoit éprouvé qu'une indifférence profonde. Sa paſſion pour Fedime pouvoit bien être cauſe de cette froideur, car on ne voit pas impunément un objet qui nous a été exceſſivement cher; mais les procédés violens d'Almanzine avoient détruit l'amour

dans le cœur de Zamor. Il adoroit Fedime, & cette aimable femme lui avoit ôté toute sensibilité pour les autres objets. Voilà les vrais Amants ; tels sont ceux qui méritent d'être sincerement aimés. L'absence d'ailleurs jointe aux mécontentemens, pouvoit avoir rendu Zamor inaccessible à tout retour pour Almanzine.

Il y avoit un mois que Kadek étoit renfermé, quand on apprit qu'il étoit devenu fol. Cette nouvelle toucha le Sophi, & il se hâta de lui donner la liberté. Il le fit amener devant lui ; Kadek en fol habile, extravagua parfaitement bien. Le Sophi déplora le sort de son favori, & se regarda comme la cause d'un accident si fatal. Kadek dit & fit des extravagances qui ne ressembloient à rien ; il se renfermoit sans qu'on pût le voir de la journée ; alloit

& venoit dans son appartement, & accabloit sa femme de carresses ; ce qui fit croire que sa folie étoit sans remède.

Malgré toute sa pénétration, Zamor en fut la dupe. Un jour qu'il étoit allé le voir, Kadek se mit à éclatter de rire, & Zamor crut que c'étoit un accès ; mais quelques momens après, il lui montra des vers qu'il venoit de faire sur l'éloge de la folie, & l'inutilité du bon sens. Zamor en fut surpris, au point de lui demander si c'étoit bien lui qui les eût fait. Kadek prit un sérieux très-imposant. Si vous aviez des enfans, ajouta-t-il, seriez-vous content qu'on vous fît à leur égard une semblable question ? Zamor étoit fort embarrassé de répondre ; mais reprenant le discours de Kadek, cette demande ne se fait point, lui dit-il ; mes enfans seroient à

moi ou n'y ſeroient pas, mais il ſeroit fort indécent de former des doutes ſur leur naiſſance. Il eſt auſſi déplacé, ajouta Kadek, de marquer de l'incertitude à un Auteur ſur ſes productions. Un homme n'en a pas moins de mérite, pour avoir une femme dérangée; mais c'eſt ôter le mérite d'un Auteur, que de lui ôter ſes ouvrages.

Pendant tout ce diſcours Zamor regardoit Kadek avec ſurpriſe, & Kadek ſe remit à rire plus fort qu'auparavant. Zamor ſe perſuada que la folie de Kadek n'étoit pas ſans reſſource, puiſqu'il avoit des intervalles de raiſon, & ſortit pour faire part au Sophi de cette remarque.

Azama avoit pardonné à Kadek en faveur de ſa folie, tout le mal qu'il avoit dit d'elle, & elle vivoit avec lui dans une

grande intimité. L'étrange chose que l'exemple ! Toutes les femmes s'y laissent entraîner. Si Kadek n'eût pas eu la réputation d'être bien avec la Reine, il n'eût pas été poursuivi par les autres. Joignez à cela sa folie, & la gloire de l'emporter sur une Princesse du rang d'Azama, de la faire négliger & même abandonner, voilà de puissans motifs pour précipiter toutes les femmes dans des travers. Depuis sa sortie de la forteresse, Kadek n'avoit jamais rencontré tant de bonnes fortunes. sa folie étoit un titre de plus pour le faire chérir de celles qui croient avoir beaucoup de supériorité sur un fol, qui est ordinairement dédommagé par la nature des avantages dont elles font grand cas, à ce qu'on prétend. Quoi qu'il en soit, Kadek reçut des coups d'œil d'une très-jolie fem-

me, qui n'en fit point myſtere, & qui avouoit partout qu'elle le trouvoit charmant.

Kadek ne fit pas ſemblant de s'appercevoir de rien, & elle s'en prit à ſon extravagance. Elle hazarda des avances un peu plus marquées, qui ne furent pas mieux entendues; il imaginoit bien qu'attendu ſa prétendue folie, elle exigeroit de lui des preuves plus convainquantes. Quel avantage emporte avec elle l'imbécillité! ſoupçonne-t-on de l'eſprit à un homme, une femme craint de lui en dire trop; elle ne lui accorde les moindres faveurs qu'avec inquiétude; il faut un ſiécle, pour mener à bien une intrigue qui eſt tout d'un coup terminée avec un ſot, par le peu de défiance qu'on prend de lui. Ha! Meſſieurs les imbéciles, que vous êtes fortunés! Cela eſt inconteſtable.

Kadek

Kadek avoit enfin amené sa belle jusqu'à une déclaration ; mais nette, précise, intelligible, à la portée du peu d'entendement qu'on lui croyoit, & qui par conséquent abrégeoit toutes les formalités ennuyeuses pour les femmes qui ne les aiment pas, & Zulmen ne pouvoit les souffrir : voilà donc un rendez-vous donné, accepté de la part de Kadek, qui ne manqua pas de s'y trouver. Zulmen lui demanda d'abord s'il étoit vrai qu'il l'aimât. Moi, Madame, vous aimer ! répondit Kadek ; je n'ai jamais osé prendre cette liberté-là. Mais, lui dit Zulmen un peu suprise, pourquoi êtes vous donc venu ici, si vous ne m'aimiez pas ? Pourquoi, repliqua Kadek ? C'est que vous m'avez fait sentir que je ne vous étois pas indifférent, & que vous m'avez ordonné de me rendre auprès

de vous. Vous ne vous ſentez donc aucun goût pour moi, interrompit Zulmen? Pardonnez-moi, Madame, répondit Kadek, en lui baiſant la main, je vous trouve charmante; il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous prouver l'effet que vos charmes ont fait ſur moi; & en vérité vous ſeriez la plus injuſte. . . . . En cet endroit Zulmen crut bonnement que Kadek l'aimoit éperduement, & après un ſilence de quelques inſtants, ils reprirent une converſation qui reſſemble à mille autres. Elle roula ſur la ſympathie de deux cœurs bien épris. A les entendre on eût cru qu'ils l'étoient beaucoup. Helas! rien n'eſt ſi trompeur que ces apparences. Kadek juroit quelquefois bien ſerré qu'il aimoit, quoiqu'il n'en fût rien, & il y avoit longtems que cela ne lui étoit arrivé; il jura donc, & Zul-

men reçut les assurances de sa tendresse, comme si elle eût été bien persuadée qu'elles fussent sinceres. Le moyen d'en douter en effet, après des preuves aussi convainquantes ; il juroit, & l'on sçait que la vérité est dans la bouche des fols. Zulmen resta fort satisfaite de la folie de Kadek ; ils prirent leurs mesures pour se revoir quelques jours après. Zulmen auroit souhaité que ce fût dès le lendemain ; mais Kadek avoit besoin de quelque délai.

L'imbécilité de Kadek lui réussissoit si bien, qu'il fut tenté de la feindre toujours, ou du moins jusqu'à l'âge où elle deviendroit réelle. Mais Zamor toujours sage, toujours prudent, qui avoit appris enfin que la folie de Kadek n'étoit que simulée, & qu'il ne s'étoit déterminé à la feindre que pour se tirer de la prison,

lui conseilla de reprendre par dégré son bon sens & sa raison. Pourquoi voulez-vous, disoit Kadek que je reprenne des avantages qui sont contraires à mon bonheur ; vous sçavez vous-même que le peu d'esprit que l'on me donne, m'a presque couté la vie, & qu'il m'a fait perdre ma liberté. Mes plus grands chagrins viennent d'en avoir montré. Plût à Dieu que je n'en eusse jamais eu, j'aurois possédé l'aimable Fedime, ou peut-être je ne m'y serois pas attaché. Le Sophi ne m'en auroit pas moins aimé ; les femmes m'auroient recherché comme elles font à présent. Vous voyez bien qu'il n'est pas possible que je reprenne ma raison sans être réellement ce que je ne fais que paroître. Non, je veux garder ma folie, puisqu'elle me sert si bien. Zamor vouloit lui prou-

ver par les raiſonnemens les plus ſolides, qu'il avoit tort de faire le fol, & Kadek qui avoit de bonnes preuves que cette folie contribuoit à ſon bonheur, ſe détermina à la garder. Il ſe rendit au ſecond rendez-vous de Zulmen, où il lui arriva une avanture fâcheuſe dont il ne ſe fût jamais tiré ſans ſa folie.

Il y avoit déja deux heures que Kadek étoit aux genoux de Zulmen : il lui avoit juré plus d'une fois à ſa mode qu'il l'aimoit comme un fol, lorſque l'époux de Zulmen entra ſubitement. Cette apparition déſagréable ſurprit nos Amants, & il avoient raiſon : car c'étoit, de tous les maris d'Iſpaham, le plus incommode & le plus jaloux. Il connoiſſoit toute l'étendue, toute la profondeur du génie de ſa femme, & cette connoiſſance ne le raſſuroit point ſur

ſa vertu. Plus d'une fois la ſanté de Zulmen l'avoit fait trembler; j'aurois bien dit le tempéramment, mais il n'eſt plus permis aux femmes d'en avoir & d'en montrer. C'étoit donc la ſanté de Zulmen qui épouvantoit ſon mari. Kadek commençoit à connoître cette ſanté-là. Mais il étoit déterminé à faire à propos ſa retraite. C'étoit ſa reſſource en pareil cas.

Le mari de Zulmen lui demanda d'un ton un peu bruſque, ce qu'elle faiſoit de Kadek. Zulmen, que la réputation de ſon Amant raſſuroit un peu, affecta de rire beaucoup. Elle répondit à ſon mari que ſi Kadek étoit dangereux par la figure, il s'en falloit beaucoup que ſa converſation ne repondît à ſon extérieur. Ha ! nous y voilà, reprit impoliment le mari, comme s'il

falloit de l'eſprit à un homme ; pour s'avancer auprès d'une femme de votre humeur. Kadek fut choqué de la réponſe de ce bouru & penſa montrer plus de tête qu'on ne lui en croyoit. Mais par réflexion il fit ſemblant de ne rien entendre. Cependant il n'en fut pas quitte pour cette ſeule attaque : on peut ſe diſpenſer de montrer de l'eſprit, mais il n'eſt pas permis de manquer de cœur ; & quoique Kadek n'en fût pas bien partagé, on lui dit des choſes ſi claire, qu'il fallut néceſſairement y répondre. Ce fut en tirant ſon ſabre, dont le mari demeura ſi épouvanté, qu'il prit la fuite.

Kadek ne le vit pas plûtôt éloigné qu'il ſe mit en devoir de raſſurer Zulmen, qui n'étoit pas tranquille ſur les procédés de ſon mari. Kadek étoit à lui

persuader très-follement qu'elle avoit tort de craindre, quand le mari revint accompagné de ses gens pour faire sans doute un très-mauvais parti à Kadek, qui écarta tous ses ennemis à grands coups de sabre & sortit.

Ce mari désespéré d'avoir manqué sa vengeance, alla faire ses plaintes au Sophi, qui lui répondit en riant, que depuis que Kadek extravaguoit, toutes les jolies femmes ne pouvoient plus s'en passer, & que la sienne n'étoit pas malheureuse d'avoir sçu lui plaire. Le pauvre mari s'en retourna furieux, maltraita sa femme & la renferma pendant quelques jours; après lesquels il fut obligé de la laisser vivre sur sa bonne foi, par avis de parens: & sa bonne foi ne trompa pas son mari.

Kadek en avoit assez de cette intrigue

intrigue, il ſe hâta d'en renouer d'autres où il n'y eût pas tant de dangers à courir. Les maris bourus ne ſont pas plaiſans à rencontrer. Il feignit une maladie qui demandoit qu'il prît l'air de la campagne pendant quelques mois; & alla dans une terre voiſine de la retraite de Fedime, épia les momens de la voir, & après des efforts inutiles, il fut contraint de revenir à Iſpaham; mais retournons à Almanzine.

La crainte que Zamor ne la décelât, la détermina à s'éloigner le lendemain dans ſon habit de Derviche, & à tourner ſes pas du côté de la ſolitude du Prince Hermite, chez qui Zamor avoit vécu pendant ſon exil. Au bout de quelques ſemaines elle arriva à la Ville la plus proche de l'Hermitage, & en de-

manda le chemin qu'on lui enſeigna.

Selim revenoit de ſe promener dans la forêt quand il rencontra le nouveau Derviche qui l'aborda en lui demandant un azyle pour quelques jours. Selim le pria de lui dire qui il étoit, & par quel haſard il étoit inſtruit de ſa retraite? Almanzine lui dit qu'il avoit paſſé quelque tems à Iſpaham, & qu'il y avoit vu Zamor qui lui avoit parlé ſi avantageuſement d'un ſolitaire avec qui il avoit vécu quelque tems, que le déſir de le voir lui avoit fait prendre ſa route de ce côté. Il ajouta, qu'il avoit tué ſon frere par accident & qu'il fuyoit ſon pays & tous les objets qui pouvoient lui rappeller ce malheur. Il eſt fâcheux, reprit Selim, qu'un jeune homme bien né comme

vous paroiſſez l'être, ne ſoit utile à rien : car le genre de vie que vous voulez embraſſer eſt celui de la pareſſe ou de la Philoſophie ; & vous n'êtes pas d'âge à être Philoſophe. L'âge n'y fait rien, répondit Almanzine, & mon penchant ſur cet objet ſe trouve d'accord avec mes principes. Mon deſſein n'eſt pas de paſſer ma vie dans l'oiſiveté : mon projet eſt plûtôt de me livrer à l'étude la plus appliquée. Je ſçai, mon pere, que je trouverai auprès de vous les moyens de m'inſtruire dans les ſciences & dans les vertus. Quand vous me connoîtrez, peut-être ne refuſerez-vous pas pour émule un homme dont les mœurs n'ont jamais été corrompues.

Pendant ce diſcours Selim regardoit le jeune Solitaire avec beaucoup d'application. Je ne con-

çois pas, lui dit-il, comment avec la figure que vous avez, vous n'avez pas trouvez des ſujets de diſſipation & des raiſons pour aimer le monde pour lequel vous me ſemblez fait. Le feint Hermite baiſſa modeſtement les yeux, & ne répondit rien; & Selim craignant de le chagriner, le mena dans ſa cabane, après lui avoir demandé des nouvelles de Zamor.

Ils ſouperent comme des gens qui ne ſe connoiſſoient pas, & qui cherchent à ſe développer. L'Hermite faiſoit des queſtions adroites à Almanzine, & elle y répondoit avec une apparence d'ingénuité. Elle avoit de fortes raiſons pour être modeſte. Quand il fallut ſe coucher, elle ſe deshabilla avec des précautions qui donnerent à penſer à Selim. Dans l'inquiétude où étoit Almanzine, que l'Hermite n'ap-

perçût des preuves de ſon ſexe, elle dormit peu ; & Selim ne ſoupçonnoit pas qu'elle fût d'un autre que du ſien : il craignit ſimplement qu'elle n'eût quelques mauvais deſſeins, & ſe tint ſur ſes gardes pendant toute la nuit.

Trois jours s'étoient paſſés dans cette défiance, quand un matin Selim s'étant levé, s'approcha doucement du lit de ſon camarade, & fut fort ſurpis d'appercevoir la plus belle gorge du monde. Cette vûe lui cauſa d'abord bien de l'étonnement ; mais la nature a ſes droits, & il ſentit bientôt une émotion qu'il n'avoit pas éprouvée depuis longtems. La beauté d'Almanzine devint intéreſſante pour lui, il ſoupira, & ne ſe déroba qu'avec peine du lieu où il étoit. Un feu ſubtil commençoit à ſe gliſſer dans ſes veines ; enfin, il s'arra-

cha d'auprès du lit d'Almanzine aussi amoureux qu'il étoit sage auparavant.

Il sortit de sa cabanne l'esprit tout occupé de ce qu'il venoit de voir ; il prit la résolution de n'en rien dire à son prétendu confrere, & d'attendre qu'elle se confiât à lui. Almanzine vécut avec l'Hermite pendant quelques semaines avec la même réserve : mais appercevant que son hôte avoit pour elle des attentions de plus en plus marquées, elle se douta qu'il avoit découvert son sexe, & se hâta de lui confirmer cette vérité, pour faire valoir auprès de lui une confiance qui n'étoit que forcée.

Elle imagina une histoire qu'elle lui raconta, & lui dit qu'ayant eu des foiblesses pour un Amant, son époux s'en étoit apperçu ; & que pour se mettre à l'abri de son

reſſentiment elle avoit été obligée de ſortir de chez elle & de la Ville déguiſée ſous l'habit qu'elle portoit. Que s'il vouloit, elle reſteroit avec lui juſqu'à ce que l'orage fût paſſé & qu'elle pût prendre des meſures pour retourner chez ſes parens.

Selim qui commençoit à s'intéreſſer fortement pour Almanzine accepta bien volontiers la douceur de paſſer ſes jours avec elle ; en Amant délicat il commença par toutes les attentions poſſibles à paroître aimable à ſes yeux. Il fit apporter de la Ville les meubles néceſſaires & commodes pour elle ; il dépenſa enfin une partie du petit tréſor qu'il tenoit caché depuis dix ans. Cette cabane fut bientôt transformée en un appartement propre ; mais ſingulierement conſtruit. Si Almanzine eût été ſans ambition, elle

eût pû y trouver le bonheur & la tranquillité. Chaque jour Selim lui faiſoit connoître ſa paſſion par des ſoins ; il lui confia bientôt une partie de ſes ſecrets, & Almanzine tâcha de réveiller l'ambition du Prince Hermite, ſitôt qu'elle eut appris que ſa naiſſance étoit illuſtre. Mais il y avoit longtems que Selim ne conſervoit plus des deſirs de grandeur ; il ne ſoupiroit qu'après le repos & la paix : & ce fut en vain qu'Almanzine voulut faire revivre des idées éteintes depuis un ſi grand nombre d'annees.

L'amour de Selim ne lui parut plus offenſant, lorſqu'elle ſçut qui il étoit, elle s'accoutuma à lui entendre dire qu'il l'aimoit, & aux marques qu'il lui donnoit de ſa tendreſſe ; & après quelques cérémonies très-ſimples, ils s'unirent enſemble par les nœuds les

plus doux, & promirent de ne jamais se séparer. Que pouvoient-ils faire de mieux dans un désert inaccessible ? L'amour leur offroit des occupations agréables qu'aucunes inquiétudes ne devoient troubler. S'aimer, se le prouver, s'entretenir : voilà de quoi remplir les vuides du tems. Selim quoique d'un âge déja mûr, avoit de grandes ressources dans l'esprit pour chasser l'ennui d'Almanzine, & il trouvoit trop de charmes dans sa société pour ne pas employer tous les moyens capables de la rendre heureuse.

Il y avoit déja plusieurs mois qu'ils vivoient dans cette union, quand Zamor fatigué des affaires & las de la vie tumultueuse, se détermina tout de bon à quitter la Cour. Il avoit auprès de la retraite de Fedime une très-magnifique Terre ; il résolut d'y

aller passer le reste de ses jours; mais auparavant il voulut faire un voyage à l'Hermitage du Prince Selim; il avoit envie de revoir ce digne ami, de lui confier ses résolutions & ses peines, & de puiser dans ses conversations des forces & de la philosophie. Le poison qu'il avoit pris & les chagrins qu'il avoit essuyés depuis, avoient altéré considérablement sa santé, il ne cherchoit plus qu'à finir tranquillement une vie importune.

Il rendit au Sophi un compte exact de son administration, lui remit en main les affaires de l'Etat & lui demanda comme une grace la permission de se décharger du fardeau du Ministere. Le Sophi apprit cette nouvelle avec douleur, & lui dit qu'il n'y avoit personne à sa Cour en état de remplir comme lui une place que

tous ses ancêtres avant lui avoient toujours occupée si dignement. Zamor objecta sa santé qui dépérissoit, & le besoin qu'il avoit de repos. Enfin le Sophi après avoir inutilement commandé à son Visir de rester à la Cour, fut obligé de lui nommer un successeur, & de recevoir sa démission.

Zamor se voyant libre ne tarda pas à revoir Fedime, & à lui dire que c'étoit pour vivre sous ses yeux qu'il quittoit tout. Fedime en soupira, sa vertu murmuroit de voir son Amant auprès d'elle; & quel Amant encore! Un homme qui étoit le meurtrier de son époux, quelle ne pouvoit s'empêcher d'aimer, qui faisoit tout pour elle, & pour lequel elle ne pouvoit rien, que son cœur désiroit, que sa vertu proscrivoit, & que les bienséances éloignoient pour ja-

mais ; un homme enfin dont l'épouſe vivante mettoit un obſtacle réel entre elle & lui ! Quelle triſte ſituation ! Dans quel embarras d'eſprit la tendre Fedime paſſoit-elle ſa vie ! D'un autre côté Zamor brûlant d'amour pour la plus eſtimable de toutes les femmes, n'oſoit ni la voir aſſiduement, ni lui parler de ſes ſentimens : voilà le triſte ſort où ſe trouvoient ces deux tendres Amans.

Après avoir rendu ſes hommages à Fedime, Zamor partit avec un ſeul domeſtique pour ſe rendre à la ſolitude du Prince Hermite. Il y arriva un ſoir que les deux Solitaires étoient allé ſe promener ſur la montagne. En entrant dans la cabane il fut ſurpris des changemens qu'il y apperçut. Il conçut tout d'un

coup que Selim avoit un compagnon ; & cette idée pensa le faire retourner sur ses pas. Il ne sçavoit à quoi se déterminer, quand il vit revenir Selim tenant par la main un jeune Hermite pour lequel il paroissoit avoir beaucoup d'attention. Selim avoit vû aussi de loin quelqu'un à la porte de sa cabane, & ne soupçonnant pas qui ce pouvoit être, il vint un peu émû demander à Zamor ce qu'il vouloit. La nuit approchoit ; Selim eut d'abord peine à reconnoître Zamor ; mais aux premiers mots qu'il prononça, le jeune Hermite tomba, & Selim se précipita dans les bras de son ami.

Cependant Selim qui ne s'étoit pas apperçu de l'accident d'Almanzine, lui disoit inutilement de rentrer dans la cabane ; il s'approcha d'elle, & la trou-

vant ſans mouvement, il pria Zamor de l'aider à la porter ſur ſon lit. Dès qu'ils furent entrés Selim alluma une lampe, & au premier rayon de lumiere qui donna ſur le viſage du jeune Hermite, Zamor fit un cri & demeura immobile d'étonnement. Mon cher ami, lui dit Selim, d'où vient donc cet effroi? Quelle en eſt la cauſe? Ha, mon Pere! Ha Selim! Qui avez-vous reçu chez vous? Cette Almanzine dont je vous ai écrit tant de noirceurs, cette épouſe que je chériſſois ſi tendrement, & qui m'a ſi cruellement trahie: voilà le digne compagnon que je trouve avec vous. A ces mots Selim tomba dans une profonde rêverie. Grand Dieu, s'écria-t-il, quels ſont donc tes decrets? Quoi! je ſerai toujours le plus coupable des hommes ſans le vouloir? Que ſignifie

ce discours, reprit Zamor ? Expliquez-vous, ne craignez rien. Secourez cette malheureuse & coupable Princesse, que j'apprenne par quel étrange événement je la trouve ici. Selim employa tous ses soins pour faire revenir Almanzine, qui ouvrit enfin les yeux. Quoi! Zamor c'est vous que je vois, lui dit-elle; que venez-vous chercher ici ? Fuyez de cette solitude, je n'ai rien de plus à vous dire.

Zamor ne put se défendre d'un mouvement de curiosité. Il entrevoyoit des choses dont il pouvoit tirer de nouveaux motifs pour vivre éloigné des hommes, Que fait ici cette Princesse, demanda-t-il à Selim ? Ou plûtôt qu'en faites-vous? Hélas! dit Selim, elle vint un jour me trouver dans cette cabane; elle y est restée depuis ce tems sans que je sçusse

qui elle étoit, & vous venez de me l'apprendre. Quoi, demanda Zamor, vous ignoriez que ce fût une femme ? Je m'en doutois, dit Selim embarrassé : Si elle m'eût déclaré son état, à coup sûr, je ne l'eusse pas gardée avec moi. Cela suffit, Selim, ajouta Zamor en soupirant, je vois tout mon malheur, permettez que je retourne sur mes pas. A ces mots Zamor s'éloigna malgré toutes les instances du Prince Hermite.

Encore un coup mortel, s'écria Zamor abîmé de chagrin : mais je défie le destin de m'en porter d'autres à l'avenir : allons aux pieds de Fedime ; faisons lui part de ce nouveau malheur. Quelque rigoureuse qu'elle soit, sa présence me console de tout. Sa sévérité est amere à mon cœur; mais ses regards me rassurent.

Elle

Elle m'a défendu toute eſpérance ; mais elle ne me prive point de ſa vûe , & cette vûe eſt ſeule capable de faire ma félicité.

Zamor reprit donc le chemin de ſa Terre , dans la ferme réſolution de s'y fixer pour jamais. A peine y fut il arrivé , qu'il courut chez Fedime. Il lui raconta ſa derniere avanture, & lui demanda ſes conſeils. Je ne vois pour vous , lui répondit cette aimable femme , qu'un ſeul parti à prendre ; c'eſt de laiſſer votre Almanzine où elle eſt. Elle ne tardera pas à punir Selim de ſa crédulité. Cette Princeſſe s'ennuira de la ſolitude dans laquelle elle vit. La ſeule crainte qui m'agite pour vous , c'eſt qu'elle ne revienne & qu'elle ne vous perſécute pour la reprendre. Que feriez-vous en pareil cas ? La livreriez-vous au Sophi ? Non ,

chere Fedime, reprit Zamor, je l'en menacerois ſimplement pour l'effrayer. Mais, dit Fedime, ſi cette menace ne faiſoit pas ſur elle l'effet que vous penſez ? Je ne ſçai ce que je deviendrois, répondit Zamor. Peut-être réuniſſant tous les motifs de déſeſpoir, je renoncerois à la vie. Ah! Zamor, lui dit Fedime, ſi vous m'aimiez autant que vous le dites ce deſſein ſe préſenteroit-il à votre eſprit ? Sans vous, ajouta Zamor, il y a longtems que je n'exiſterois plus. Mais ne trouvez-vous pas aſſez cruel de m'avoir ôté toute eſpérance, ſans vouloir m'obliger à vivre avec une femme odieuſe que j'abhorre. Il eſt bien plus aiſé de ſe priver de ce qu'on aime cherement, que de voir perpétuellement ce qu'on hait. La douceur de penſer à vous, de croire que je ne vous ſuis pas

indifférent, me console & adoucit mes peines, & la présence d'Almanzine empoisonneroit ce seul plaisir qui me reste. Dans quelle contrainte ne serois-je point obligé de vivre ? Ne serois-je pas dans des inquiétudes mortelles que sa fureur ne se réveillât, & qu'elle ne s'étendît jusques sur vous-même ? La rage de voir que je vous adore, les reproches intérieurs que vos vertus lui causeroient par la comparaison de ses vices, rallumeroit ses méchancetés ; & de quels yeux voudriez-vous que je visse une femme perfide, méchante, & infidéle ? Non, ma chere Fedime, il faudroit me délivrer moi-même de toutes ces horreurs:

Pendant ce discours, Fedime avoit les yeux baignés de larmes. Ah, malheureux Zamor ! s'écria-t-elle, quel sort est le vôtre ?

Pourquoi faut-il que je le partage? Je ſens que la calomnie va ſe déchaîner contre moi ſi je vous ſouffre d'habitude, & je ne puis me réſoudre à vous bannir, puiſque ma préſence peut adoucir vos chagrins. Cher Zamor, tendre & vertueux Zamor, que vos malheurs ſont difficiles à ſupporter! Je ne ſçai cependant ſi je voudrois être plus heureuſe, dans le cas où mon bonheur dépendroit de votre indifférence. Cet aveu pénétra Zamor de la joie la plus vive. Un moment de plaiſir acquitta dix ans de ſouffrances. Son ſilence, ſes ſoupirs, ſes tendres regards, ſes tranſports, tout exprimoit à Fedime qu'elle faiſoit la deſtinée du plus paſſionné & du plus digne des Amants

Mais cette impitoyable vertu vint troubler tout à coup la fé-

licité qu'ils goûtoient. Fedime se rappella dans ce moment que cet Amant qu'elle souffroit à ses genoux étoit le même homme qui avoit donné la mort à son mari. Emporté par cette réflexion elle prit un ton impérieux, & ordonna à Zamor de se lever. Il obéit en tremblant, & sentit par ce retour ce qu'il devoit attendre du tems. Il renferma au fond de son ame tous les sentimens qui l'agitoient, pour se conformer à la vertu scrupuleuse de Fedime qu'il admiroit. Mais retournons à la cabane du Prince Hermite.

Zamor n'eut pas plûtôt disparu, qu'Almanzine reprenant courage, essaya de rassurer Selim sur ses craintes. Quel cahos, s'écria l'Hermite ! Quelle incertitude ! Suis-je donc le plus infortuné des

hommes? Où dois-je eſpérer quelques moyens de ſortir des nouveaux embarras, où ma funeſte deſtinée m'entraîne? Puis s'adreſſant à Almanzine: pourquoi, lui dit-il, êtes vous venue troubler ma tranquillité? Pourquoi m'avez-vous rendu coupable envers un ami de la plus grande ingratitude? Que prétendiez-vous faire ici? Quelles ſont les raiſons qui vous y ont amenée? Croyez-vous que je puiſſe vous y garder maintenant que je ſçai qui vous êtes? Répondez-moi. Je n'ai, dit Almanzine, qu'une choſe à vous dire. Si vous me contraignez à quitter ce déſert, je mettrai fin à des jours qui commencent à me laſſer. Voilà mes réſolutions, & elles ſont fermes. Selim conſterné ne répondit rien; mais après un court ſilence, par quelle étran-

ge fatalité, s'écria-t-il, avez-vous choisi cette retraite ? C'est que je m'y croyois en sûreté, repliqua-t-elle. En est-il quelqu'une, reprit l'Hermite, qui puisse mettre à l'abri du malheur ? Il poursuit partout. Mais que pretendez-vous faire ? Quels sont vos desseins ? Vous n'avez donc plus d'amour, Selim, lui demanda Almanzine ? Beaucoup plus qu'il ne m'est permis d'en avoir, reprit l'Hermite. Hé bien, interrompit-elle, si vous m'aimez encore souffrez que je passe mes jours avec vous. Ne m'abandonnez pas à mon désespoir. Ayez pitié d'une Princesse qui méritoit par sa naissance un destin plus heureux, & que l'ambition a précipitée dans des crimes qu'elle déteste. L'Hermite attendri & effrayé en même tems ne répon-

dit que par des ſoupirs; & Almanzine profitant de ſa foibleſſe employa tout ſon eſprit, pour donner un tour favorable aux événemens de ſa vie qu'elle lui raconta.

Selim entrevit toute la noirceur du caractere d'Almanzine, à travers les déguiſemens dont elle ſe ſervit pour pallier ſes perfidies. Il conçut pour elle un éloignement invincible. Cette Princeſſe s'en apperçut, & voyant qu'il ne lui reſtoit plus de reſſources contre l'infortune, elle avalla le ſuc venimeux d'une plante qui croiſſoit ſur la montagne, & après quelques mois de langueur elle mourut avec une fermeté & un courage digne de ſon eſprit. L'Hermite ne fut que médiocrement affligé d'une mort qui lui redonnoit ſon innocence & ſa tranquillité,

tranquillité, & se hâta d'en apprendre la nouvelle à Zamor.

Selim vécut long-tems dans sa solitude; & quand il sentit sa fin approcher, il se rendit à la Ville, & y mourut en Philosophe.

Le Sophi s'étoit lassé d'Azama, & prenoit de l'amour pour toutes les femmes qui avoient des yeux à la Chinoise, de grosses levres & le nez relevé. Je ne rendrai pas si bien raison de ce nouveau goût que de celui qu'il avoit eu pour les grandes femmes. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il les aimoit comme cela, & que ses Chambelans ne finissoient plus de lui en amener tous les jours de nouvelles. Ils étoient chargés de cet emploi, aussi bien que de remplir son Chenil des plus beaux Lévriers du monde, à qui on apprenoit de fort jolis tours. Le Sophi leur avoit donné des Gouverneurs

pour les accompagner ſoit à leur exercices, ſoit aux promenades qu'on leur faiſoit faire. Ce Prince avoit imaginé des divertiſſemens ſinguliers : & Kadek qui demeuroit toujours fou, & qui s'en trouvoit mieux que de la ſageſſe, en étoit l'ordonnateur. Azama jouoit au volant avec ſes Pages, & s'amuſoit de Hurlubrelu. Le Sophi qui n'en étoit plus jaloux la laiſſoit vivre à ſa fantaiſie. Elle avoit donné à l'Empire de Perſe pluſieurs Héritiers dignes de leur Pere par la ſotiſe qu'ils promettoient.

Tranſcendant aprés avoir regné long-tems mourut auſſi tranquillement que ſon Pere, & eut pour Succeſſeur ſon Fils aîné. Kadek garda bien précieuſement ſa folie. Mais Zamor & Fedime tous deux aimables, tous deux vertueux, éprouverent le reſte de leur vie que l'eſprit & le bon ſens

ſont inutiles au bonheur quand ils ſont joints aux vertus. Après un pareil exemple aura de l'eſprit & du bon ſens qui voudra. Pour moi j'y renonce à jamais; j'embraſſe la ſotiſe & la folie, puiſqu'avec elles on trouve a félicité.

Fin de la troiſiéme & derniere Partie.

Errata de la premiere Partie.

PAge 3. *ligne* 16, le Prince, *lisez* ce Prince.
31. *l.* 3, donner, *lis.* donna.
33. *l.* 2, vieil, *lis.* vieux.
62. *l.* 1, se seroit jamais, *lis.* s'étoit.
112. *l.* 4, qu'il est, *lis.* qu'ils ayent.
118. *l.* 22, mort, *lis.* morte.

SECONDE PARTIE.

Page 10. *l.* 2, de joies, *lis.* des joies.
24. *l.* 14, *de Kayere*, *lis. Rouge.*
49. *l.* 16, & me fis, *lis.* pour me faire.
58. *l.* 18, continuerai, *lis.* continuai.
74. *l.* 2, estime; il lui, *lis.* estime lui.
l. 3, & lui, *lis.* & il lui.
80. *l.* 7. l'aimoit, *lis.* l'aimoient.
83. *l.* 9, empêcher, *lis.* n'empêcher.
86. *l.* 4, elle légere, *lis.* elle est légere.
99. *l.* 5, convaincue, *lis.* convaincu.
102. *l.* 16, qui, *lis.* qu'il.
113. *l.* 17, n'ignoro t, *lis.* ignoroit.
115. *l,* 3, répondit, *lis.* répondoit.

TROISIEME PARTIE.

Page 24. *l.* 1, effraye, *lis.* effrayent.
29. *l.* 23, douleur, *lis.* chagrin.
64. *l.* 9, restoit, *lis.* reste.
95. *l.* 5, sûr, *lis.* sure.
139. *l.* 14, rallumeroit, *lis.* rallumeroient.
142. *l.* 12, amené, *lis.* amenée.



